

ALPHA_gENRE

« Anthropologie critique »

Collection dirigée par Monique Selim

Cette collection a trois objectifs principaux :

— Renouer avec une anthropologie sociale détentrice d'ambitions politiques et d'une capacité de réflexion générale sur la période présente ;

— Saisir les articulations en jeu entre les systèmes économiques devenus planétaires et les logiques mises en œuvre par les acteurs ;

— Étendre et repenser les méthodes ethnologiques dans les entreprises, les espaces urbains, les institutions publiques et privées, etc.

Derniers ouvrages parus :

Anne QUERRIEN, Monique SELIM,

La libération des femmes, une plus-value mondiale, 2015.

Ferdinando FAVA

Qui suis-je pour mes interlocuteurs ? 2014.

Roch Yao GNABÉLI

Les mutuelles de développement en Côte d'Ivoire. Idéologie de l'origine

et modernisation villageoise, 2014..

Gaëtane L A M A R C H E - V A D E L ,

Politiques de l'appropriation, 2014.

Mathieu CAULIER

De la population au genre. Philanthropie, ONG, biopolitiques dans la globalisation, 2014

Nicole KHOURI, Joana PEREIRA LEITE

Khojas ismaïli du Mozambique colonial à la globalisation, 2014.

Claire MESTRE

Maladies et violences ordinaires dans un hôpital malgache, 2014.

Françoise HATCHUEL

Transmettre ? Entre anthropologie et psychanalyse, Regards croisés sur des pratiques familiales, 2013.

Yannick FER, Gwendoline MALOGNE-FER

Le protestantisme évangélique à l'épreuve des cultures, 2013.

Nicole FORSTENZER

Politiques de genre et féminisme dans le Chili post-dictature, 2012.

Marie BONNET

Anthropologie d'un service de cancérologie pédiatrique, 2010.

Michela PASIAN

Anthropologie du rituel de possession Bori en milieu Hawsa au Niger, Quand les génies cohabitent avec Allah, 2010.

Marie-Dominique GARNIER

ALPHA_gENRE

Genre, graphique et politique

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2016
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

www.harmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-09442-7
EAN : 9782343094427

SOMMAIRE

I – INTRODUCTION : AU PIED DE LA LETTRE	9
MOTS-CHOSÉS	10
GENDER’S GAME :LA STRATÉGIE GENRE	13
GRAPHIQUE ET POLITIQUE	20
« L’ÊTRE HUMAINE»	24
PETITES VÉRITÉS SANS APPARENCE	26
GAMMES ET GRAMMATOLOGIE	30
DU MÊME AU MÊME	33
LA QUATRIÈME GUINÉE.....	36
MODE D’EMPLOI	40
II – GLOSSAIRE.....	43
III – APPENDICES.....	249

« Ces mots-là, comme les enseignes et les affiches à lettres énormes, échappent à l'observateur par le fait même de leur excessive évidence. »

Edgar Allan POE, « *La lettre volée* »

« Le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais
il est corps. »

Jacques LACAN, *Ecrits*.

« Ces temps-ci l'air est plein d'algues, on étouffe et on ne
rit pas beaucoup. »

Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*.

« Un mot vaut bien un médicament ou une arme (...) mais
il a ses toxines, ses revers. »

Luce IRIGARAY, *Parler n'est jamais neutre*

« (...) L'énoncé est à la fois non visible et non caché. »

Michel FOUCAULT *L'archéologie du savoir*

« Le langage projette à l'emporte-pièce des faisceaux de
réalité sur le corps social lui donnant violemment forme
(...) car il y a entre le langage et le réel une relation de
plasticité. »

Monique WITTIG, *La pensée straight*.

Gâfe : geôlier. **Gaffe** : longue perche. **Gaffer** : accrocher avec une gaffe. **Gaillard** : homme vigoureux ; **Gaillarde** : femme trop libre ; **Gain** : étui d'un instrument aigu ; **Galant** : homme de probité ; **Galet** : diminutif de gal, caillou, du bas-breton *kalet* : dur. **Galle** : excroissance. **Gambe** : ancienne forme pour jambe. **Gèse** : sorte de dard. **Gonia** (grec) : angle. **Guinder** : lever en haut par le moyen d'une machine ; **Se guinder** : prendre des airs de grandeur.

I – INTRODUCTION : AU PIED DE LA LETTRE

Un mot n'arrive jamais seul, hors-sol ou hors-corps : l'essai qui suit cherche à arpenter le sol du langage contemporain, les surfaces où s'enkystent au quotidien, de phrase en phrase, de gros titres en blogs, les élevages de poussières lexicales d'aujourd'hui – d'un aujourd'hui sans air et sans « huis », et dont le peu de jour a récemment fait place aux « nuits debout » de la Place de la République et d'autres places, tenues à partir du 31 mars 2016. Pour Mallarmé, on se souvient que, de ces deux mots, la « nuit » luit, plus lumineuse que le terne mot de « jour ».

C'est à coup de « mots » que s'élabore et s'invente ce qu'on appelle « démocratie ». Sans « mots », pas de « des – mots – cratie ». Si la question de ce qui lie discours et pouvoir est loin d'être nouvelle, elle nécessite d'être

repensée à chaque « tournant », à chaque nouvel « aujourd'hui », à la lettre. Une langue « opère » ou « agit » non seulement en tant que dispositif ou « ordre » de discours, mais en tant que micro-réseau indissociable des corps qui la parlent, l'écrivent, qu'elle traverse de part en part. Un corps « généré » informe, sitôt écrits, les deux verbes de la phrase précédente : opérer, agir – deux verbes dont la trame graphique plante un fanion de masculinité : la double égide d'un « p » (phallique) ou d'un « g » (érectile), si l'œil se prête à un retour au graphique. Changer d'échelle, réapprendre le dessin, saisir le trait, les « corps », l'œil d'une lettre, au moment où les techniques d'écriture digitale semblent impliquer de moins en moins le corps écrivant, voilà une façon de remobiliser la « micro-physique » à laquelle Michel Foucault montre que renvoie tout « pouvoir ». Ce type de micro-approche a pour objet « un nouveau type de relations, une dimension de pensée irréductible au savoir : liaisons mobiles et non localisables »¹. Il importe de saisir ces liaisons, ces bouts de corps en circulation dans les langues : langue des institutions, langue des revendications.

Mots-choses

La nuée de « mots » ou de particules qui flottent en suspension dans la langue contemporaine, dont cet essai tente d'établir un relevé temporaire et mobile, est à lire en tant que corpus soumis à dosage inflammatoire : tout un lexique de l'urgence, une langue hégémonique, va-t-en-guerre, une langue de guichet faite de mots-choses s'imprime à même les corps comme autant de tatouages. La langue néo-libérale contemporaine sur-performe, via certaines lettres- « organes » graphiques. Les effets de

¹ Gilles Deleuze, *Foucault*, Paris, Minuit, 1986, p. 81.

cette sur-performance ont ici pour nom « alphagène », par quoi entendre à la fois une mise aux normes « genrées », une hétérographie de la langue, et une réflexion sur l'adaptation francophone du concept de « genre » et sur sa domestication institutionnelle. Une machine despotique, un agencement de pouvoir¹ se mettent autrement dit en place via des micro-points d'attache graphique-lexicale. Ces points sont parcourus ici en tant que marques à la fois linguistiques et corporelles, incorporatrices et formatrices de corps : G comme guerre, greenwashing, Grenelle, globalisation, visage, visagéité, urgence, état d'urgence ; g comme guichet, consigne, viagra ; G comme genre, ce dernier terme ayant été tout particulièrement objet d'instrumentalisation, malgré son programme émancipateur. Une lettre d'ordre est entrée dans la ville -- dans l'alphaville ; une lettre-uniforme imposée en taille unique, travaillant à coups discrets et répétés à la mise en conformité des corps avec un système binaire, avec le régime de ce que l'éthologie désigne sous le nom de « mâle alpha », ou bien, autre variante, avec l'indicateur alpha de Jensen utilisé dans l'évaluation des performances d'un portefeuille d'actifs, préfixe dont on retrouvera la trace dans la récente *Alphabet Inc*, nouveau nom du conglomérat dont Google est devenue la filiale.

L'hypothèse de cet essai est qu'un graphisme participe à la mise aux normes des « corps », à leur conformation et leur mise en conformité. Comme la calebasse de l'excision et ses signes décrite par l'anthropologue Michel Cartry dont l'analyse est reprise par Deleuze et Guattari, une exo-incision est pratiquée à même le corps parlant-

¹ J'emprunte ces termes à Gilles Deleuze et Félix Guattari, tels qu'ils les développent dans le plateau consacré à la visagéité. *Alphagène* constitue un cas d'étude de « visagéité » graphique. Voir *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 222 et suiv.

écrivain, par répétitions et micro-rites, indurations indolores. Lors des rituels d'excision pratiqués dans certains clans gourmantchés de la région de Diapaga en Haute-Volta, Cartry a décrit la clitoridectomie à laquelle est soumise avant son mariage la jeune fille, opération rituelle au cours de laquelle est appliquée contre le sexe une calebasse gravée, afin que « la jeune fille s'imprègne physiquement des signes de la procréation et se les incorpore (...) le signe agit par son inscription sur le corps ». Deleuze et Guattari ont analysé l'imbrication, dans ce théâtre de la cruauté, de la voix, de l'œil appréciateur et de la « main graphique » qui trace ces signes avec pour seul sens, écrivent-ils, de « *dresser l'homme, le marquer dans sa chair*¹ ». Dresser, en italiques dans le texte, est aussi à lire en tant que processus de formatage phallique et « genré ».

Il n'est pas question de nier l'importance des nouveaux champs de recherche ouverts par le domaine des études de genre, mais d'en suivre les mouvements de sclérose ou de renormalisation, de mise aux normes binaires et d'assignation à parler une langue d'état ; il s'agit, autrement dit, de localiser les nouveaux dogmes de la langue institutionnelle, médiatique, administrative et universitaire, qui sous couvert d'innovation, d'expertise et d'excellence, redistribue les clichés les plus refroidis de ce que Derrida avait jadis étiqueté comme issu du « patriarcat phallogocentrique »². Cette langue d'Etat véhicule des énoncés tissés d'urgence, de « mariage », de globalisation, de réfugiés, de jungle, d'indignés et de migrants, termes dont il s'agit de pointer les effets de grille, les coups de glotte, les lieux de micro-pouvoir et les points de sclérose. Une telle langue n'est pas déliée, mais constituée de

¹ *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 222.

² Jacques Derrida, *Papier Machine*, Paris, Galilée, 2001, p. 328.

nœuds d'étranglement : pour s'en prémunir, développer une « g-hantise ».¹

Gender's game : la stratégie genre

Un énoncé, rappelle Foucault, est « un objet spécifique et paradoxal » :

L'énoncé, en même temps qu'il surgit dans sa matérialité, apparaît avec un statut, entre dans des réseaux, se place dans des champs d'utilisation, s'offre à des transferts ou à des modifications possibles, s'intègre à des opérations et à des stratégies où son identité se maintient ou s'efface. Ainsi l'énoncé circule, sert, se dérobe, permet ou empêche de réaliser un désir, est docile ou rebelle à des intérêts, entre dans l'ordre des contestations et des luttes, devient thème d'appropriation ou de rivalité².

Le mot clé de « genre » constitue un tel énoncé, qui a à la fois permis d'entrer dans l'ordre des contestations et de devenir objet d'appropriation institutionnelle. En simplifiant la donne à l'extrême, deux dates jalonnent la formation d'une pensée du genre, bien que le mot n'apparaisse que plus tard : 1949, avec la publication par Simone de Beauvoir du *Deuxième sexe*, dont les deux volumes pivotent autour du centre quasi-exact, ou micro-promontoir stimulable d'une seule phrase : « on ne naît pas femme, on le devient » ; 1990, date à laquelle paraît en anglais *Gender Trouble*, qui une fois placé sous la coupe d'une préposition et d'un déterminant en traduction française (*Trouble dans le genre*) court le risque d'évoquer une catégorie stable, un nouveau placard en

¹ Hélène Cixous, *Double-Oubli de l'Orang-Outang*, Paris, Galilée, 2010, p. 175.

² Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Editions Gallimard, 1969, p. 145.

danger de refermeture¹. Ces deux textes s'adosent l'un et l'autre aux contreforts d'une formation philosophique hégélienne. Le devenir s'écrit chez Beauvoir sur fond de puissance transformatrice en vue d'œuvrer à une « fraternité », dernier mot du second volume, certes à resituer dans le contexte des énoncés politiques contemporains de la publication. Chez Butler, dont les travaux se sont déplacés depuis hors du domaine des études de genre, tout comme ils n'ont eu de cesse de se déplacer en interne, le concept de performativité, entre autres, y suit une ligne de lecture (qui est aussi une ligne de fracture instable à la frontière du linguistique et de la performance théâtrale²) courant au plus près d'un « sujet » hégélien ou post-hégélien du désir et des concepts qui l'accompagnent : sujet, reconnaissance, vulnérabilité, représentation. Comment parler (ou écrire) « genre » sans Hegel, en échappant à l'avalement par la pensée d'un « ventre devenu esprit », pour reprendre la formule d'Adorno³, telle est l'une des questions posées ici. Echapper à l'énoncé d'un ventre-sexe qui s'écrit au masculin-hégélien, fuir ses points d'engorgement, ses alternances de négativité et de dépassement, contourner sa consonne-organe érectile comme un sexe, béante comme une gorge – celle de George Guillaume Hegel, renommé Hégueule par Hélène Cixous⁴.

A côté des deux textes-jalons du « genre » s'est développé, à partir des avant-gardes des années soixante et soixante-

¹ Voir la préface d'Eric Fassin à l'édition française de *Trouble dans le genre, Pour un féminisme de la subversion*, Paris, Editions La Découverte, 2005, tr. Cynthia Kraus, où est proposé le contre-titre de « Trouble-genre » qui intitule la préface.

² Voir, d'Anne Berger, *Le Grand théâtre du genre*, Paris, Belin, 2013.

³ Theodor Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot & Rivages, 2003, p. 26.

⁴ H. Cixous, *Partie*, Editions des femmes, 1976, « Plus-je », p. 37.

dix, un corpus philosophique francophone ayant un tout autre champ de pensée que celui des concepts hégéliens de sujet, de conscience, d'autonomie, d'intériorité, de majorité visible et de minorités invisibles, ou encore de représentation et de « droit de présentation », de droit à paraître dans la rue ou « right to appear » pour citer l'un des concepts-clés du tout dernier opus, *Notes Towards a Performative Theory of Assembly* de 2015¹. Les textes de Guattari, de Deleuze, de Schérer, de Lyotard ou de Hocquenghem, dont certains attendent encore leur traduction et leur introduction outre-Atlantique, ont produit, au voisinage du corpus Foucault, de tout autres armes et de tout autres énoncés, qu'il importe de ne pas confondre avec les premiers même si en apparence les mots sont les mêmes. Le « devenir » beauvoirien occupe un tout autre versant philosophique que le « devenir-femme » de Deleuze et Guattari, souvent soumis à renormalisation et rebinarisation – ce qui revient à ne pas voir que l'essentiel de ce concept passe non pas par ses deux mots, mais qu'il est relayé typographiquement, via le tiret directionnel qui installe provisoirement « devenir » et « femme » sur un même micro-plateau. Le « droit de visagéité » ou de visibilité en place publique butlerien occupe le versant opposé du « devenir-imperceptible » de Deleuze et Guattari. Un des textes importants des années différentielles attend toujours, quant à lui, d'être lu et traduit, malgré son titre qui ne cessé de faire signe depuis 1976 : *Co-ire*, co-signé Schérer et Hocquenghem, titre dont le latin (« aller ensemble ») parle avec une grande longueur d'avance la langue d'une pensée proto - ou crypto - « queer »².

¹ Judith Butler, *Notes Towards a Performative Theory of Assembly*, Cambridge, Harvard University Press, 2015.

² René Schérer et Guy Hocquenghem, *Co-ire*, album systématique de

Les entrées de ce « dictionnaire » prennent le parti de reconnecter la lecture et la pratique d'une langue à un protocole de lisibilité haptique, tactile et non optique¹. Si toute langue passe par des procédés de saisie optique, elle touche aussi, hors médiation, les corps ; court au plus près de leur « genre », en déplace les capacités et les affects. Comment revisiter la question de la communication à partir d'un positionnement dans le champ du non-visible ? En optant pour des modalités de résistance à toute mise-en-scène instrumentalisable, en repartant de la « relation de plasticité » que Monique Wittig avait saisi à l'œuvre entre « langage » et « réel », en analysant la « cage d'acier » du langage et ses grincements au quotidien, pour reprendre l'image de Max Weber. C'est aussi à une métaphore tactile que Foucault a recours pour décrire un énoncé : « point sans surface » ou « grain qui apparaît à la surface d'un tissu dont il est l'élément constituant »².

Alphagenre cherche à dresser la carte, le nuage de répartition de ces « grains » contemporains qui gangrènent et « genrent » *manu militari* la langue. Se dessinent ici les contours d'un dispositif politique et graphique p/régnant, à partir du constat qu'un idiome, un mot d'ordre, un « slogan », un même, un hashtag, un protocole graphique, un « énoncé », s'accordent, non pas en genre et en nombre, mais en genre et en ombre : à l'insu des « usagers » du « langage ». *Alphagenre* est en ce sens un index, un manuel, une main courante conçue pour suivre le fil retors de ce qui traverse et transit les « usagers » d'une langue,

l'enfance, Paris, revue *Recherches*, n° 22, 1976.

¹ Eve K. Sedgwick, *Touching Feeling, Affect, Pedagogy, Performativity*, Duke University Press, 2003.

² Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Editions Gallimard, 1960, p. 111.

pour reprendre à Michel Foucault les deux verbes qui ponctuent le chapitre « Travail, vie, langages » des *Mots et les choses* :

Exprimant leurs pensées dans des mots dont ils ne sont pas maîtres, les logeant dans des formes verbales dont les dimensions historiques leur échappent, les hommes qui croient que leur propos leur obéit, ne savent pas qu'ils se soumettent à ses exigences (...) Il ne s'agira pas maintenant de retrouver une parole première qu'on y aurait enfouie, mais d'inquiéter les mots que nous parlons, de dénoncer le pli grammatical de nos idées (...) nous sommes, avant la moindre de nos paroles, déjà dominés et transis par le langage.¹

Dénoncer le « pli grammatical » du contemporain, ou chercher à « retourner les mots du côté de tout ce qui se dit à travers eux et malgré eux »², tel était le projet de Foucault dans *Les mots et les choses* en 1966. Un demi-siècle plus tard, ni les mots, ni les choses, ne sont les mêmes : nouveaux appareils discursifs, nouvelles implantations de concepts en traduction, nouvelles légitimités lexicales ou lexico-politiques. De nouveaux idiomes ont pris le devant d'une scène à la fois militante, intellectuelle, médiatique et institutionnelle. Le terme de « genre » côtoie désormais de nouveaux voisins de palier : « égalité », « dignité », « gouvernance », « mariage gay », « hégémonie », « migrants », sous l'œil planétaire de la machine à « googler ». Les « points-g » du discours s'empilent et s'entre-légitiment : « énigme de l'égalité³ ». Un certain « design » affecte ces énoncés, une ritournelle organique les traverse et leur donne, pour reprendre le

¹ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 310-311.

² *Ibid.*, p. 311.

³ Voir, à l'entrée « égalité », le commentaire du texte de Joan Scott, « L'énigme de l'égalité », *Les Cahiers du genre*, Paris, L'Harmattan, 2002/2, n° 33, p. 17-41.

verbe de Foucault, le pouvoir de « transir », c'est-à-dire de se déplacer à toute vitesse, de séduire, de gagner du terrain. Ce champ d'énoncés compact demande à être arpenté depuis les multiples côtés de la « rue », depuis ce qui s'affiche dans une langue de rue qui est aussi la langue des échanges dématérialisés, afin qu'en surgissent des points de nouage, des nœuds (coulant ou non) par où « transitent » des mots ajustés à des corps – mais lesquels ? C'est au prix de micro-arrêts sur « images » de la langue qu'un affranchissement par rapport à ce qu'il est convenu d'appeler « expression » peut être tenté – en commençant par questionner le dogme de l'« arbitraire du signe » et par conséquent de l'intouchabilité d'une langue. Prière de toucher. Il sera ici question, donc, de lire avec les doigts, de suivre les contours, le « design » et les desseins politique-graphique d'une lettre clivante.

Les mots ou infra-mots pris en filature ici composent autrement dit une nuée lexicale qui prend par le travers la polarité sujet-objet ainsi que l'opposition langage /réel. C'est ce milieu ou cette nuée que Michel Foucault aborde depuis le versant de l'« ordre du discours », ordre auquel opposer, pour citer les premiers mots de sa leçon inaugurale au *Collège de France*, une forme d'inquiétude :

Inquiétude à l'égard de ce qu'est le discours dans sa réalité matérielle de chose prononcée ou écrite (...) inquiétude à soupçonner des luttes, des victoires, des blessures, des dominations, des servitudes, à travers tant de mots dont l'usage depuis si longtemps a réduit les aspérités¹.

Qu'entendait Foucault par « aspérités » ? Une micro-enquête acoustique-tactile, menée par exemple à partir des mots « genre » et « *gender* », fait ressortir que de ces deux mots, l'anglais « *gender* » présente un relief, un reste, une

¹ Michel Foucault, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 10.

aspérité. Une quasi-dentale, rythmique, agressive ou joyeuse (y entendre aussi *gee* !) façonne les contours sonores de l'initiale à double consonne en « DJ » (ou *deejay*). Du français à l'anglais, une rapide comparaison fait apparaître deux manières différentes de « mordre et parler ». *Gender* conserve autrement dit dans sa trame sonore un supplément non traduit, une aspérité et une couleur qu'il importe de ne pas blanchir ni de neutraliser. Un tel mot parle une langue créolisable, intraduisible sans reste par son apparent équivalent français de « genre », mot dont s'était défiée par anticipation Hélène Cixous, dans un grand texte-laboratoire infra-lisible de 1976, texte où s'invente non pas le genre mais le « jgenre »¹.

Depuis *Les mots et les choses* ont paru d'innombrables travaux à l'intersection du genre et du langage, démultipliés et déployés en une ramification de disciplines (linguistique textuelle, sociolinguistique, pragmatique, lexicologie, analyse du discours, sémiologie, sémantique et morphologie, approche praxématique, entre autres). Ce qui suit n'entre pas dans de telles « catégories », mais recherche ce que Foucault nommait les « méticulosités » et « hasards des commencements »². De son point de vue, un corps est une entité fluide, perméable, prise « dans une série de régimes qui le façonnent (...), rompu à des rythmes (...), intoxiqué par des poisons–nourritures ou valeurs, habitudes alimentaires et lois morales tout ensemble »³.

¹ Hélène Cixous, *Partie*, « Si-je » *op.cit.*, p. 23.

² Michel Foucault, *Dits & Ecrits*, 1, 1954-1975, Paris, Editions Gallimard 2001, p. 1008.

³ *Ibid.*, p. 1011 ; Foucault cite F. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 7.

Graphique et politique

Mutations de la parole politique, raccourcissements des cadences et des durées de parole médiatique¹, agitations de la parole publique : les poisons et les régimes de façonnement ont évolué, se sont adaptés aux temporalités médiatiques et à la dématérialisation des échanges. Mais ce qui est toujours à l'ordre du jour est le constat établi par Foucault d'une « omniprésence du pouvoir », qui « se produit à chaque instant, en tout point, ou plutôt dans les relations d'un point à un autre² ». Une charge virale sature l'air ambiant, oxyde la langue de particules lourdes, équivalents graphiques et politiques³ de ce qui se nomme en communication *sound bites* : petites phrases, bouchées de mots d'ordre, phrases-éclair.

Les entrées lexicales ou mots d'ordre qui suivent ont en commun une même armature graphique-phonétique faite pour « transir » les corps, pour les priver de possibilités de transiter, les enrôler dans une mise en grille « genrée » de la langue : les faire tenir dans la grille d'une lettre dont la réalisation phonétique (gutturale ou non, « dure » ou « douce ») est à elle seule une leçon de genre. Ce sont, non pas tant des « bouchées » de langage, que des morsures, des atteintes virales, infra-phénomènes proches de ce qu'a décrit Jonathan Crary dans son analyse d'une « crise permanente de l'attention ». Loin de considérer l'attention uniquement comme « une activité déterminée et volontaire du sujet, (...) une expression de son pouvoir autonome d'organisation active, qui lui permet de

¹ Voir « La crise du discours politique », L'Atelier du pouvoir, *France-Culture*, 29/8/2015.

² Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Gallimard, 1976, p. 122.

³ J'emprunte l'expression à Jacques Derrida ; cf. *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 416 : « le graphique et le politique renvoient donc l'un à l'autre selon des lois complexes ».

s'imposer sur le monde perçu », Jonathan Crary a établi que ceux qui ont « défendu cette dernière position, comme James ou Bergson », ont eux-mêmes « immédiatement reconnu la proximité entre attention volontaire et états automatiques ou involontaires, tout en estompant les limites entre ces deux états d'attention. »¹ Le « design » des ornières graphiques auxquelles il s'agit de prêter ici attention sont autant de moments de perte d'attention.

Comment échapper à la morsure ? Comment éviter l'intoxication ? La réponse de Foucault passe par une redéfinition de la notion d'événement :

Événement : il faut entendre par là non pas une décision, un traité, un règne, ou une bataille, mais un rapport de forces qui s'inverse, un pouvoir confisqué, un vocabulaire repris et retourné contre ses utilisateurs, une domination qui s'affaiblit, se détend, s'empoisonne elle-même, une autre qui fait son entrée, masquée.²

Retourner tel ou tel terme contre ses utilisateurs, pratiquer autrement dit l'art rhétorique de l'antiparastase, telles ont été les stratégies de retournement mises en œuvre, par exemple, dans la pensée « gay » ou les théories « queer ». Mais la logique du retournement que Foucault décrit fait aussi partie des compétences de tout discours de « domination », qui opère par isolement d'un terme et répétition du membre tronqué (tel serait le cas, par exemple, du concept de « genre » isolé de sa variable *trouble* dans les usages caricaturaux qui en ont été faits par ses détracteurs). Des deux mots du titre *Gender*

¹ Jonathan Crary, « Le capitalisme comme crise permanente de l'attention », in *L'économie de l'attention, Nouvel horizon du capitalisme*, dir. Yves Citton, trad. Stéphanie Roussel, Marie-Pier Sansregret et Paul Poncet, La Découverte, Paris, 2014, p. 50.

² Michel Foucault, *Dits & Ecrits I, op. cit.*, p. 1016.

Trouble, c'est « trouble » qui porte les forces vives d'un « dérangement » entre les sexes – ce que l'anglo-américain nomme *trouble* ayant très peu à voir avec son apparent homologue francophone. Dans le premier entret des affects réversibles et complexes, ainsi que des variations de registre incorporant une langue mineure : ennuis, soucis, noises (chercher des noises), baston, mauvais coups, désordre médical ou juridique. Dans le français « trouble », par contre, le mot se colore d'un filtre optique d'inspiration cartésienne : manque de clarté et/ou de distinction, source de confusion, émoi. Devenu « le » genre, le mot a été, en français, objet à la fois de stigmatisation et d'institutionnalisation, modalités d'accueil en apparence diamétralement opposées mais revenant, de fait, au même, c'est-à-dire à la confiscation d'un mot-de-passe, converti par traduction et acculturation en de nouvelles impasses. Ces échanges ont été mis en lumière par Eric Fassin ¹:

Depuis la fin des années 1990, et davantage encore dans les années 2000, en France, le genre ne se cache plus ; il se revendique. Ce n'est plus un stigmaté ; il peut désormais rapporter des bénéfices symboliques. (...) On rencontre encore bien sûr des réactions tout aussi significatives par leur hostilité : elles vont de la Commission générale de terminologie et de généalogie, qui publie en 2005 une « recommandation sur les équivalents français du gender » dans le Journal officiel, au Conseil pontifical pour la famille dont on peut lire la même année un Lexique des termes

¹Eric Fassin, « L'empire du genre. L'histoire politique ambiguë d'un outil conceptuel », *L'Homme*, 2008/3-4 -n° 187-188, Paris, EHESS, p. 385.

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0375, consulté le 1er mars 2015 Voir aussi, d'Eric Fassin, « Les frontières sexuelles de l'État », *L'Inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éd. Amsterdam, p. 115-126.

ambigus et controversés où le genre fait l'objet de trois articles hostiles – autrement dit, de l'État français au Vatican.

A l'une des questions posées par l'analyse d'Eric Fassin, à savoir « comment comprendre ce renversement remarquable – de « l'illégitimité à la banalisation », peut-être convient-il de répondre qu'il n'y a aucun renversement en dépit des apparences : que l'illégitimité et la banalisation procèdent l'une et l'autre d'un même régime d'effacement, qu'elles procèdent d'une même logique, d'un même régime d'abrasion des points de « saillance » ou des pointes de déterritorialisation d'une langue traversière ou transfrontalière. Interdire l'entrée d'un mot ou le faire taire, le bâillonner en traduction, sont deux façons équivalentes de le neutraliser. En intitulant leur volume réactionnaire *Gender, la controverse*, le collectif d'auteurs rassemblés sous l'égide du *Conseil pontifical pour la famille* a mobilisé des forces « nationales », pour ne pas dire nationalistes, à partir de l'inoculation d'un mot étatsunien non traduit, manifestant ainsi une forme de phobie à l'encontre de ce qu'ils prennent pour un produit d'importation, suspect de n'être pas « français ». Cette phobie ou xénophobie est assortie d'une méconnaissance des textes (peu ou jamais cités) qui fondent ce qu'ils nomment une « théorie américaine » (nouvelle erreur d'importation, le mot de « théorie » n'ayant rien en commun ce qui était en pointillés une « French Theory »¹). S'il fallait une preuve que Xavier Lacroix n'a jamais ouvert *L'Anti-Œdipe*, ou trop vite, il en est une flagrante dans la façon dont il évoque « le risque d'une pensée de la dissociation tous azimuts » et « l'existence schizoïde promue par les auteurs de l'anti-

¹ Foucault s'exprime très tôt sur son refus de parler de « théorie », voir *L'Archéologie du savoir*, *op.cit.* p. 57.

Œdipe [sic] »¹. Il faudrait chercher longtemps dans le texte de Deleuze et Guattari pour y rencontrer une « existence schizoïde » ou une introuvable théorie de la « dissociation », qui n'a aucun trait commun avec la schizo-analyse. Aucune « dissociation », expliquent tout au contraire Deleuze et Guattari, car ce terme, pour les citer, revient encore et toujours à « rapporter le problème de la schizophrénie au moi (...). Le moi, c'est comme papa-maman, il y a longtemps que le schizo n'y croit plus. »²

« L'êtr.e humaine »

Pourtant, près de quarante ans après *L'Anti-Œdipe*, le « moi » revient en force, dans des discours en apparence motivés par le souci de contribuer à l'émancipation féminine. C'est le cas par exemple du récent essai de Camille Froidevaux-Metterie, *La révolution du féminin*, texte qui se donne pour mission de « réévaluer la corporéité féminine » à partir du constat que « la révolution féministe a produit cet immense bouleversement que représente l'apparition d'un sujet englobant l'impératif universaliste des droits individuels et l'irréductible incarnation de toute existence »³. Mais comment faire tenir ensemble dans une même phrase les termes de « bouleversement » et d'« apparition d'un sujet » ? N'est-ce pas faire table rase de la table rase précédente, en particulier faire le choix d'ignorer tout de *L'Anti-Œdipe* et de ne rien vouloir entendre du « petit

¹ Xavier Lacroix, « Charnel, filiation et différence sexuelle », dans *Gender, La controverse*, Paris, Editions Pierre Téqui, 2005, p. 118.

² Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, op.cit., p. 30.

³ Camille Froidevaux-Metterie, *La révolution du féminin*, Paris, Gallimard, 2015, p. 362.

décalage »¹, de la faille ouverte par Michel Foucault et d'autres, entre une philosophie historique linéaire et totalisante, et une approche archéo-généalogique, qui n'intègre plus la « problématique du sujet » et ni celle de « l'existence » communes à Hegel et à Sartre ?² Comment ne pas voir dans « L'être humaine » du dernier chapitre de *La révolution du féminin*³ le retour de ce qui ouvre grand la porte à une pensée binarisée, pourtant censée ne plus revenir sur le devant de la scène depuis, entre autres, *Sortie*⁴ d'Hélène Cixous, dont les premières pages martelaient en 1975 que toute opposition duelle est hiérarchisée ? Si, selon Camille Froidevaux-Mettrie, « il n'y a plus d'injonction quant à la *bonne* façon d'être et de paraître femme ou homme », comment ne pas voir que cette phrase-même constitue, en chacun de ses mots et de par son dualisme foncier (homme/femme, être/paraître), une forme très inquiétante d'injonction et d'injection syntaxique, grammaticale et lexicale ? Un sens du « devoir » anime cette pensée où « chacun se trouve à devoir élaborer une identité propre »⁵. La terminologie employée -- « identité », « devoir », « propre », « image de soi » -- y fait circuler des mots d'avant-hier et non d'aujourd'hui. L'« être humaine » ne tarde pas à montrer ses contradictions :

L'être humaine, c'est ce modèle réduit à l'échelle historique qui en termine avec la dualité théorique des états pour tenir

¹ Michel Foucault, *Dits et Ecrits I, op.cit.*, p. 1054.

² *Ibid.*, p. 1052.

³ *La révolution du féminin, op.cit.*, p. 359.

⁴ Hélène Cixous, « Sorties » [1975], *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, 2010, p. 69-196.

⁵ *Ibid.*, p. 361.

ensemble l'esprit et la matière au sein d'un monde qui en a fini avec la hiérarchisation sexuée du vivre-ensemble¹.

Affirmer que l'on souhaite « en terminer » et « en finir » ne termine rien, si la porte est laissée grande ouverte à un substrat binaire (esprit/matière) qu'il s'agirait de « tenir ensemble » dans une dialectique hégélienne, sur fond de métaphores anatomiques où reflue une corporéité féminine stéréotypante (le « sein » d'un monde). A cela s'ajoute la glue repositionnable du « vivre-ensemble », cette notion si molle et si dépolitisante dans laquelle un « ensemble » flou flotte au mi-chemin du pseudo-social, sur fond de commisération et morale. Ce « vivre-ensemble » diffère peu de l'injonction à être « attentifs ensemble » en contexte parisien métropolitain, autrement dit d'une mise sous régime d'entre-surveillance généralisée de l'espace dit public, traité comme périmètre privé. « Révolution » ne peut que signifier ici un retour en arrière considérable, une régression de la pensée avec perte sèche des avancées intellectuelles et sociales du tournant des années soixante-dix.

Petites vérités sans apparence

Quelle porte de sortie ouvrir ? En suivant le fil foucauldien tendu entre mots-et-choses, il s'agit ici de régler l'échelle de saisie à la plus petite dimension qui soit : celle des « petites vérités sans apparence »² : points d'impacts graphiques, micro-maillages ajustés aux corps disparates voués à la coupe apolitique du vivre-ensemble. Constituer, contre ce maillage, une transcoalition, avertie

¹ *Ibid.*, p. 363.

² Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire » (1971), *Dits et Ecrits I*, Paris, Editions Gallimard, 2001, p 1004. Foucault cite le texte de Nietzsche, *Humain trop humain* § 3.

de ces nodosités et gangues de langue. *Alphagenre* greffe les brins en apparence disjoints du « social » et du « poétique », du « graphique » et du « politique », à partir de saisies locales des « plis de pensée qui se sont cristallisés dans des systèmes, des « édifices de discours » »¹, et qui sont aussi, comme ce qui suit tentera de le montrer, des replis de corps-écrits, à la lettre près. Il ne s'agit pas de dessiner une « être humaine » mais de pointer une des lettres « in/humaines », une lettre de formatage ou de reconditionnement humaniste. La langue contemporaine n'est pas un vêtement : elle ne s'endosse pas, pas plus que ne s'endosse, comme l'a montré Judith Butler, la vêtue d'un genre que l'on sortirait à loisir de l'armoire au lever. Les relevés de langue ici pratiqués sont aussi des relevés de corps : de formatage des corps par une série de points de saillance, qui ont pour effet de « former, structurer et conduire l'attention »² ou de la guider « d'un point de saillance à un autre »³, pour reprendre les termes des phénoménologues de l'attention. Alors que la phénoménologie de l'attention se consacre à l'analyse de « processus d'habituation⁴ », qui parviennent à « automatiser le déclenchement et l'enchaînement de certaines actions et réactions attentionnelles, c'est-à-dire à les incorporer », l'analyse tend ici à neutraliser l'opposition individu/environnement et à ne pas valider la notion

¹ Alain Brossat, *Abécédaire Foucault*, Paris, Editions Demopolis, 2014, p. 35.

² Cf. John Beck et Thomas Davenport, *The Attention Economy: Understanding the New Currency of Business*, Cambridge (Mass.) 2000, p. 22.

³ « Le design de l'attention – création et automatisation », séminaire PARIS 1/IRI/ENSAD, sous la direction de Igor Galligo et Bernard Stiegler, Centre Pompidou,

<http://www.iri.centrepompidou.fr/evenement/ecologie-de-lattention-2/>

⁴ *Ibid.*, voir : www.iri.centrepompidou.fr/seminaire/le-design-de-lattention/, consulté le 2 février 2015.

d'incorporation qui suppose encore une forme « d'intériorité », c'est-à-dire de sujet identitaire hégélien, porté par une conscience, je replié sur l'illusion d'un « for » intérieur.

La langue est autrement dit traversée d'affects de genre : elle porte les coups physiques et graphiques du genre, au sens non pas grammatical mais butlerien. La langue en porte les marques autant qu'elle en fait porter les coups à même les corps. Le masque d'une masculinité prégnante affecte les textes, les discours, et tout « élément de langage », à une échelle inférieure à celle du vocable ou du mot, à une échelle infra-signifiante opérant à bas bruit – matraquage qu'il s'agit de traquer, de détraquer.

Les notices de ce « glossaire » s'appuient en partie sur les analyses de Deleuze et Guattari dans « Postulats de la linguistique » :

Le langage n'est ni informatif ni communicatif, il n'est pas communication d'information, mais, ce qui est très différent, transmission de mots d'ordre (...). Ce qui est premier c'est la redondance du mot d'ordre (...); c'est pourquoi il n'y a pas lieu d'opposer bruit et information, mais plutôt toutes les indisciplines qui travaillent le langage, au mot d'ordre comme discipline ou « grammaticalité »¹.

Les mots d'ordre rassemblés ici sont des variables, non des constantes. Ces variables ont en commun le poinçon graphique ou discursif, corporel-incorporel, du « genre », de ce qui circule autrement dit entre les corps (soumis à partitionnement hégémonique) et « l'œil » de la lettre. Elias Canetti, cité par Deleuze et Guattari dans le plateau qu'ils consacrent aux mots d'ordre, a décrit le mode d'action de ces mots en des termes quasi-anatomiques,

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, *op.cit.*, p. 100.

comme ce qui « imprime dans la chair une sorte d'aiguillon qui forme un kyste, une partie indurée »¹. Evoquant « l'aiguillon » qui « reste au fond de celui qui exécute l'ordre », Canetti ajoute :

Ceux qui ont le plus à souffrir des ordres sont les enfants. C'est miracle qu'ils ne s'écroulent pas sous leur poids, qu'ils survivent au harcèlement de leurs éducateurs. Qu'ils les reportent tous sur leurs propres enfants, avec la même cruauté, c'est aussi naturel que mordre et parler².

Mordre et parler ? Et si le mot d'ordre relevait précisément des deux faces d'un même processus ? Entre sciences sociales et littérature, entre champ « réel » et champ « symbolique » circule une langue-gangue, formant un milieu grapho-politique dont les « usagers » reçoivent les indurations répétées à même la peau. Si, comme l'explique Eric Fassin dans un entretien de décembre 2011, le « sexe fonctionne comme un langage³ », l'inverse est tout aussi vrai : le langage fonctionne comme un sexe -- un sexe construit comme majoritaire, à coup de design graphique et à micro-échelle.

C'est à travers corps qu'une langue-gangue dépose ses insignes ou plutôt ses « in-signes », qui opèrent à la fois comme signes reconnaissables et comme non-signes, marques a-signifiantes. Lettres de cachet, lettres de placard, elles sont partout placardées et pourtant inaperçues. Il ne sera pas (seulement) question de localiser les « éléments de langage » ni les stéréotypes d'une langue de bois, chez tel ou telle « porte-parole » -- mot lui-même

¹ *Ibid.*, note 15, page 107.

² Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, [1960], 1966, p. 34.

³ <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20111201.OBS5765/mais-qui-sont-didier-et-eric-fassin.html>, consulté le 7/3/2012.

porteur de stigmates. Il n'existe aucun e « porte-parole » dont le prestige et l'autorité ne soient légitimés par le coup double de cette prosodie allitérative, de ce double jeu de « p » : jeu de père, jeu de dupes, jeu pipé, jeu « performatif », jeu de pouvoir ou de parodie de pouvoir : phallicisme, prêche et prêtrise. Dans le champ de la formalisation des questions sexuelles et de leur impact sur le lexique juridique, la fréquence lexicale de termes placés sous l'emprise ou le badge d'une plosive -- Pacs, Parité, PMA, AMP -- se laisse lire de façon non arbitraire. Une mère dite « porteuse » est implicitement placée sous la haute autorité d'un mot qui ne lui laisse rien, ou presque, l'adjectif « porteuse » revenant à lui interdire toute action autre que passive ou animale (une action telle quel amigration de cellules ou « micro-chimérisme » fœtal étant ainsi invisibilisée).

Gammes et grammatologie

De la grammatologie interrogeait la « métaphysique implicite » de l'idéal phonétique du langage, à partir de lectures tour à tour lentes et fulgurantes de ce que Rousseau avait affirmé au sujet de l'écriture :

L'écriture n'est que la représentation de la parole, il est bizarre qu'on donne plus de soin à déterminer l'image que l'objet¹.

C'est de ce « bizarre » que Derrida s'empare : c'est sur ce mot qu'il fond comme sur une proie pour y greffer l'un des noms de la déconstruction : « ce livre est donc voué à la bizarrerie ». En quoi consiste-t-elle ? À faire revenir sur le devant de la « scène » l'écriture, tout en lui retirant toute « scène » ou toute logique de la représentation de

¹ Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, quatrième de couverture.

dessous les pieds. Selon l'analyse de Derrida, Rousseau pense « la propagation de l'écriture (...) comme une entreprise politique d'asservissement ». Si l'écriture alphabétique vise avant tout sa propre imperceptibilité, si le signifiant tend à s'effacer devant la « présence du signifié », il n'est pas certain, pour autant, que toute lettre soit également frappée d'abstraction, également soumise à la logique de la représentation. Plus loin, dans *la Grammatologie*, Derrida, à la suite de Rousseau, isole le cas des consonnes, plus éloignées de la voix, explique-t-il, et par conséquent promises à ce qu'il appelle « le refroidissement consonantique (...) le gel, le degré zéro de la parole : la disparition de la voyelle, l'écriture d'une langue morte »¹. La rationalité « progresse avec la consonne »².

Gel ? Il est difficile de ne pas lire, dans ce que Derrida appelle ici « gel » consonantique, l'avant-trace de ce qui sera publié sept ans plus tard sous le titre énigmatique et plurilingue de *Glas*. Un coup de gel et de « g », de mise sous glace, fait signe d'un texte à l'autre, *Glas* commençant entre autres par un jeu sur la francisation du nom de Hegel, avec fonte et dégel du g « dur » allemand dégutturalisé en He/gel. Ces textes tournés vers les rapports entre graphique et politique sont placés sous le signe d'une consonne « froide » et pourtant traversée d'attractions passionnelles, que Jacques (Derrida) se fasse « juge » de Jean-Jacques ou de Jean Genet, de *la Grammatologie* à *Glas*. G fait signe vers plus d'une partie de corps : sexe masculin, bouche, ventre. Glacée-glaçante, elle donne le change, tout en positionnant la pensée dans l'étroit goulet de deux occurrences phonétiques. Pas de « mot » qui ne soit pris dans une « image corporelle » --

¹*De la grammatologie, op.cit.*, p. 428.

²*Ibid.*, p. 426.

qu'il est intéressant de voir à l'œuvre dans l'écriture même de Lacan :

le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du penis-neid, représenter le flot d'urine de l'ambition uréthrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse¹.

Or, dans la foulée de ces lignes Lacan introduit un mot en G, mot dont l'initiale (G, ou W en allemand) est celle qui subit une blessure castratrice, en tant que corps :

Bien plus les mots peuvent eux-mêmes subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet. On se souvient de la Wespe (guêpe) castrée de son W initial pour devenir le S.P. des initiales de l'homme aux loups, au moment où il réalise la punition symbolique dont il a été l'objet de la part de Grouscha, la guêpe.

C'est autour du point focal d'une initiale, non pas seulement initiale mais aussi lettre embarquée, point G ou marque hégémonique récurrente, que s'élabore l'essaim de notices graphiques ici rassemblées. Une gamme s'écrit ici en « G » majeur ou majoritaire, consonne dure « glaçante » ou « sifflante »² -- « plosive vélaire voisée » ou bien « palato-alvéolaire sibilante voisée ». Squelette a signifiant ou « queue-lettre », elle « opère » et « agit », pour reprendre ces mots-de-père, en tant que graphe politique, dogme inscrit au coin de « mots » muselés ou *inanimots*³ du

¹ Jacques Lacan, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 301.

²Voir Emile Littré, « Tableau de la figuration de la prononciation », *Dictionnaire de la langue française*, Hachette 1972 [1877], tome 1, p. 231 : « G a deux articulations, l'une dure qui est l'articulation propre, l'autre sifflante qui est accidentelle ». L'accident serait féminin, le propre masculin : telle est l'implicite partition.

³ Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Galilée, 2006.

français langue -(de main)-courante : gouvernance, mariage, dogme, googler, hégémonie, dignité, égalité, intrigue, rengaine, redoublés, au fil de l'année 2015, par les mots de « guerre », « état d'urgence », « assignation » à résidence de personnes « dangereuses ».

Gou la lettre-organe : bouche, ventre et sexe à la fois, figurante hétérogenrée, qu'elle se dresse en capitale ou plonge en minuscule plus bas que la ligne d'écriture ou ligne de pied. Micro-*Gestalt*, gangue, la lettre mène bataille, fait avancer ses énoncés en rangs serrés. Elle fait « gang » -- le gang des pères ou du « patriarcat » (ce mot étant lui-même un mot de père). On la retrouve en « liberté » surveillée/surveillante, dans la langue des « gang-bang », dans celle des « bunga-bunga », ces parties nommées fines par antiphrase. Greffée à même le nom propre par Edgar Poe (« Monsieur G », l'initiale du chef de la police dans « La lettre volée ») ou à même la peau par Sophie Calle¹, une marque G place les corps sous surveillance, les fait entrer dans une zone de marquage grégaire, les enrôle dans le régime optique-panoptique mimant un système à deux places.

Du même au même

Dans sa poétique philologique de l'anglais, Mallarmé avait attribué à la lettre G une certaine valeur sémantique en position initiale : g porterait, en anglais, un trait de « désir », de désir ayant partie liée avec la possession, l'emprise, la croissance : « g : désir : gl ; désir satisfait, d'où joie, lumière, glissement, accroissement. gr ; saisie de l'objet désiré, écrasement.² » Comme le souligne Gérard Genette,

¹ Sophie Calle, *Prenez soin de vous*, Arles, Actes Sud, 2007.

² Gérard Genette, *Mimologiques, Voyage en Cratylie*, Paris, Editions du Seuil, 1976, p. 302 ; Stéphane Mallarmé, « Les mots anglais »,

Mallarmé s'est démarqué de la tradition cratylienne, par son renoncement à ses deux principes : « universalité et mimétisme ». Il s'agit pour lui de mettre avant une langue non pas nationale mais « étrangère ». Les pages de *Mimologiques* recensent la longue postérité du *Cratyle*, c'est-à-dire l'intuition d'une motivation du signifiant, l'hypothèse qu'il existe un air de famille, une ressemblance calculée entre « mot » et « chose ». Le chapitre consacré au « genre de la rêverie » livre un tableau stéréotypique de la « sexuisemblance », interprétation remotivante et sexualisante du genre grammatical des noms qui véhicule les poncifs les plus binaires, du type passif/actif.

Pour sortir des oppositions binaires¹ auxquelles conduit ce type de questionnement, pour échapper à la dialectique cratylienne du même et de l'autre et à ses apories, démontrées et déconstruites par Derrida dans les premières pages de *Glas*, plusieurs voies se dessinent : une réduction de l'échelle de lecture à l'infra-lexical, à un niveau qui n'est pas celui des mots ni, comme chez Mallarmé, celui des lettres initiales qui lancent un mot, comme un coup de dés, dans telle direction sémantique. Une autre issue se dessine en passant du même au même, du mimologique au mémologique. Une approche « mémétique » donne le champ libre à une série (aléatoire) de répliqueurs culturels, de particules graphiques pouvant affecter et infléchir des comportements à partir d'un

Œuvres complètes, Paris, Pléiade, 1945., p. 909.

¹ *Les Idéogrammes occidentaux*, par exemple, de Paul Claudel, réduisent toutes lettres « à des transformations de l'I et de l'O, autrement dit de la droite (verticale, horizontale ou oblique) et du cercle, de l'unité et du tout », selon l'interprétation de J-C. Coquet, « La lettre et les idéogrammes occidentaux », *Sémiotique littéraire*, Mame, 1973, p. 131-145. Une telle pratique de l'anatomie graphique, où O et I désigneraient « la » femme et l'homme, a le double défaut d'une pensée binaire et d'une essentialisation des « genres ».

groupe d'utilisateurs, à partir d'un ralliement à un logo. G, en tant que même graphique, logo ou micro-dispositif du pouvoir hétéronormant, ne renvoie pas seulement à une « organisation », à des données organiques formelles, mais opère aussi à titre d'accessoire réutilisable et repositionnable, déployable comme extension, prothèse ou panoplie de puissance augmentée : « code » détourné ou queerisé en « gode » graphique.

Cet index prend dans ses filets des mots-dogmes ou des mots-godes, porteurs de molécules actives par répétition, formatage et cooptation, par voisinages, injections, applications à même la peau, percolation sà travers corps, participant à la mise en place de ce que Paul Beatriz Preciado a désigné sous le nom de « somathèque » ou d'« archive des fictions politiques vivantes » : foule de corps parcourus de flux et de fluides (« du sperme, du lait ou du sang (...) sucre, tabac, pétrole ou nitrate (...) texte, image, « data »¹»). Orale-écrite-tactile, une lettre est aussi à elle seule une micro-soma-sémathèque, une archive vivante-écrivante, un processus infra-politique² de mise aux normes.

Dresser la carte des mots d'ordre, de ces mots marqués au sceau d'une lettre de « cachet », c'est tenter de résister à ce que Deleuze et Guattari ont vu à l'œuvre dans les mots d'ordre du langage : « dans tout mot d'ordre, il y a une petite sentence de mort ». Ils ajoutent :

¹ http://www.liberation.fr/livres/2014/06/20/je-m-obstine-a-faire-de-foucault-une-lecture-queer_1046512, consultée le 20 juin 2014.

² J'emprunte le mot « d'infra-politique » dans un sens opposé à celui de James C. Scott dans *Domination and The Arts of Resistance*, p. 183-200 ; l'infra-politique est, ici, *a contrario* de la position de James C. Scott, du côté de ce qui asservit.

Nous appelons mots d'ordre, non pas une catégorie particulière d'énoncés explicites (par exemple à l'impératif), mais le rapport de tout mot ou tout énoncé avec des présupposés implicites (...)Ce qui est premier c'est la redondance du mot d'ordre¹.

Aux « postulats de la linguistique », à la logique du référent et de la représentation, Deleuze et Guattari ont opposé une pragmatique où circulent des mots d'ordre agissant en tant qu'incorporels directement sur les corps. « On ne représente pas, on ne réfère pas, on intervient en quelque sorte ». Intervenir suppose « des points d'intervention » à partir desquels il devient possible de tracer la carte d'une « sémiotique incorporelle »².

La quatrième guinée

Qu'il s'agisse de domination ou d'assujettissement, de Bourdieu à Butler, la grande majorité des travaux portant sur le pouvoir symbolique et sur les forces citationnelles de l'autorité impliquent un voir, une phénoménologie, une logique de la reconnaissance d'inspiration hégélienne, adossée à un principe de représentation. Une saisie se fait au « prisme » du genre – le mot même de « prisme » colportant une logique perceptuelle optique. Les normes impliquent une scène, une scénarisation, un scénario, c'est-à-dire une production qu'il faut aussi entendre au sens de coproduction de vaste envergure et non d'acte isolé :

Le « sexe » est toujours produit comme une réitération de normes hégémoniques. Cette réitération productive peut être lue comme une sorte de performativité. La performativité discursive semble produire cela qu'elle nomme, mettre au jour son propre référent, nommer et agir, nommer et faire. [...]

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, op.cit., p. 96.

² *Ibid.*, p. 110-111.

Généralement, un performatif fonctionne en produisant cela qu'il déclare. [...] Aucun acte, en dehors d'une pratique régularisée et sanctionnée, ne peut détenir le pouvoir de produire ce qu'il déclare. En effet, un acte performatif en dehors d'un ensemble de conventions réitérées et sanctionnées peut n'apparaître que comme un vain effort de produire des effets qu'il ne peut pas produire¹.

Ce que Butler analyse ici en tant que production à force de répétition discursive (ou, dans *La vie psychique du pouvoir*, en tant que scène d'interpellation althusserienne) a été précédemment analysé par Roland Barthes, bien qu'en des termes et en des temps différents, dans sa leçon inaugurale au Collège de France : « nous ne voyons pas le pouvoir qui est dans la langue, parce que nous oublions que toute langue est un classement, et que tout classement est oppressif : *ordo* veut dire à la fois répartition et commination » explique-t-il. Après avoir posé que « la langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; [qu'] elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire », Barthes poursuit en des termes qu'il est intéressant de lire de près et à la lettre, au fil de leurs aspérités -- de lire en suivant tactilement les saillances de l'écriture et de sa moisson de « g » :

Dès qu'elle est proférée, fût-ce dans l'intimité la plus profonde du sujet, la langue entre au service d'un pouvoir. En elle, immanquablement, deux rubriques se dessinent : l'autorité de l'assertion, la grégarité de la répétition. (...) les signes n'existent que pour autant qu'ils sont reconnus, c'est-à-dire pour autant qu'ils se répètent ; le signe est suiviste, grégaire ; en chaque signe dort ce monstre, un stéréotype : je ne puis jamais parler qu'en ramassant ce qui *traîne* dans la langue. Dès

¹Judith Butler, *Le Récit de soi*, PUF, 2007, p. 107 (*Giving an Account of Oneself*, Fordham University Press, New York, 2005).

lors que j'énonce, ces deux rubriques se rejoignent en moi, je suis à la fois maître et esclave : je ne me contente pas de répéter ce qui a été dit, de me loger confortablement dans la servitude des signes : je dis, j'affirme, j'assène ce que je répète¹.

Comment ne pas lire ici le déroulé performatif d'un assujettissement, au fil même de l'écriture qui se déploie et des effets normatifs qu'elle délivre ? Barthes anticipe sur Butler, sur le concept de performativité par répétition, tout en « performant » à fleur d'écriture, au moyen d'un faisceau de répétitions, les effets de grégarité dont il est question. Un réseau dense de phonèmes/graphèmes saillants se met en place dans lequel voir/sentir en acte les points d'engorgement et d'avalement de la langue, celle dans laquelle, écrit Barthes, le sujet se « loge » et devient « l'obligé » du signe. C'est par une série de points d'avalement qu'est relayé le « fascisme » de la langue, le « pouvoir » des mots, un pouvoir sans voir, fait de reliefs organiques : grégarité, signe, logement, obligé, langue : autant de mots frappés au sceau d'une même lettre « patente » : d'un g comminatoire, lettre pansue, bourgeoise et érectile, « monstre » dormant au seuil d'imbrication du corps et de l'écriture, masque du masculin – d'un certain masculin construit comme tel. Lettre genrée, binarisante, hétéroformante, puissance de digestion et de gestion. Ce qu'il est possible d'apprendre via la « leçon » de Roland Barthes est, entre autres, qu'il existe une différence, non seulement syntaxique, entre apprendre et enseigner ; qu'une *leçon* n'est pas un *enseignement*. La rencontre avec une « leçon » est en effet active et passive à la fois : elle consiste autant à « prendre » qu'à se laisser happer, à se laisser prendre aux

¹Roland Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, p. 14-15.

hameçons d'une cédille, et à céder à la réversibilité (passive/active) de tout « apprentissage ».

C'est de dissidence via l'apprentissage qu'il est question dans *Trois guinées*, ce texte dans lequel Virginia Woolf s'empare aussi d'un des points « g » de sa propre langue en contexte d'avant-guerre mondiale. Cet essai-fiction paru en 1938 répond à la question de l'imminence de la guerre par une critique de la société patriarcale, de l'accumulation des richesses (« *greed* ») et de la « pugnacité »¹. Les « guinées » du titre font circuler un nom qui est à lui seul une des figures du capitalisme colonial, son emploi étant réservé à des transactions onéreuses par des classes a priori privilégiées. Ces « guinées » parlent la langue de l'avalement : elles sont les bouches à feu d'une politique coloniale et militariste. Dans *Trois guinées* se dresse une des figures du danger introduite sous les traits d'un « animal » replié (tel une lettre repliée sur elle-même ?) prêt à répandre son « poison » :

Le Dictateur est là, parmi nous, dressant son horrible tête, répandant son poison, il est encore petit, replié comme une chenille sur une feuille, mais il est au cœur de l'Angleterre. (...) Et la femme qui respire ce poison, qui combat cet animal, secrètement et sans arme dans son bureau, ne combat-elle pas aussi sûrement les fascistes et les nazis que ceux qui les combattent avec des armes, sous les projecteurs ?²

Animal typographique tantôt petit, pris dans les replis et les graisses d'une police d'écriture en bas-de-casse, tantôt dressé en capitale, pansu, bouche ou phallus, une lettre organique s'insinue : elle « agit » ou « opère »

¹ Virginia Woolf, *Three Guineas*, New York, Harvest, 1966, p. 74.

² Virginia Woolf, *Trois guinées*, Blackjack Editions, tr. Léa Gauthier, Paris/Bruxelles 2012 [1938], p. 101.

imperceptiblement, chacun de ces verbes pointant à sa façon une posture de « père » au coin d'une langue instituante. Avec quelles langues résister ? Toutes.

Mode d'emploi

Alphagenre opte pour un ordre de classement alphabétique-optique linéaire, mais aussi pour une approche digitale-tactile conduisant à lire certains mots par le milieu : en tant que reliefs. Sont inclus par conséquent non seulement des mots où la lettre figure en position initiale, mais d'autres qu'elle occupe en tant que lettre embarquée et au « milieu » desquels elle pousse – tel est le cas, par exemple, de ces mots devenus concepts et outils d'analyse en sociologie tels que l'« arrangement » des sexes, pour citer le titre du texte d'Erwin Goffman, « l'hégémonie » (Gramsci) ou la « cage d'acier » (de Weber, en traduction française).

Cet anti-dictionnaire repart sur l'une des pistes amorcées par Georges Bataille, qui avait imaginé un dictionnaire de l'informe, ouvert à l'informe, invitant ce qui n'a droit de cité nulle part et qui donnerait non pas le sens mais la « besogne » des mots. C'est l'envers ou la doublure de ce dictionnaire qui s'écrit ici, un dictionnaire tourné vers les carcans ou les pré-formes, vers les formulaires et les pro-formats du langage. Le texte de Bataille s'en prend aux « redingotes » du langage, mot prédécoupé selon les pointillés d'un certain dandysme, dérivé de l'anglais « *riding-coat* ». Mais il est difficile de ne pas trouver un nouveau « cheval » (de bataille) dans le recours au terme tout aussi phallique de « besogne » :

INFORME : un dictionnaire commencerait à partir du moment où il ne donnerait non plus le sens mais les besognes des mots. Ainsi informe n'est pas seulement un adjectif ayant tel sens

mais un terme servant à déclasser, exigeant généralement que chaque chose ait sa forme. Ce qu'il désigne n'a ses droits dans aucun sens et se fait écraser partout comme une araignée ou un ver de terre. Il faudrait en effet, pour que les hommes académiques soient contents, que l'univers prenne forme. La philosophie entière n'a pas d'autre but : il s'agit de donner une redingote à ce qui est, une redingote mathématique. Par contre, affirmer que l'univers ne ressemble à rien et n'est qu'informe revient à dire que l'univers est quelque chose comme une araignée ou un crachat¹.

Comment contourner les angles morts du gésir, de la géhenne, les geôles d'un mot d'ordre, les bracelets de surveillance graphique/électronique de la pensée ? En commençant par se réveiller « d'entre les morts, d'entre les mots »² ; en relisant *Gender Trouble* depuis un arrimage non pas au « genre » en traduction, mais à la turbulence et au relief de ce qui « trouble » ; en repartant sur la piste de ce que Foucault a appelé le « sexe qui parle » dans une lecture des *Bijoux indiscrets* de Diderot, qui lui fait dire que « nous vivons tous, depuis bien des années, au royaume du Prince Mangogul ». Dans ce royaume, poursuit Foucault,

le bon génie Cucufa découvre au fond de sa poche parmi quelques misères – grains bénits, petites pagodes de plomb et dragées moisies – la minuscule bague d'argent dont le chaton retourné fait parler les sexes qu'on rencontre (...). Cette bague magique, ce bijou si indiscret, c'est lui qu'il convient de rendre à son tour loquace ; c'est de lui qu'il faut parler³.

¹ G. Bataille, *Documents 1*, Paris, [1929], réédition J-M. Place, Paris, 1991, p. 382.

² H. Cixous, *Sorties, Le Rire de la méduse et autres ironies*, [1975], préface. F. Regard, Paris, Galilée, p. 75.

³ M. Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 101-104.

Pas une de ces babioles, pas une de ces misères qui ne soit placée sous « g » au royaume de Mangogul : ce que dont Foucault veut « parler » se laissant aussi lire de préférence sans les yeux, en relief et pour ses reliefs.

Ce livre est ouvert : à chacun/e ses points g, ses g-hantises : les pistes du « logos » fourchent, dysfonctionnent, demandent à être constamment reformatées : sous le goémon, le varech ; sous la bague, le bijou.

II – GLOSSAIRE

ÂGE

9 septembre 2014 : Dans le cadre d'un projet de « loi sur les âgés » Michèle Delaunay, alors ministre déléguée aux Personnes âgées et à l'Autonomie, explique dans un entretien à France-Culture¹ la raison de son choix lexical. Son projet de loi sur les « âgés » vise, dit-elle, à cesser d'imposer une forme de discrimination à l'encontre des personnes âgées via le langage. Personne ne désignant les jeunes comme « personnes jeunes », la même logique s'appliquerait, explique-t-elle, aux « âgés ». Il importe, explique la ministre, « qu'au maximum les droits des âgés soient protégés ». Cette modification lexicale part d'une intention politique vertueuse, à savoir la volonté de ne pas céder à ce que M. Delaunay perçoit comme une forme de discrimination. Un souci d'égalité et de symétrie motive l'intention de rectifier le langage – volonté de découper un lit de Procuste à vocation paritaires, mettant en regard ces deux groupes : les jeunes, les âgés. Le projet sur les âgés, initié en 2013, est resté sans suite.

Interviewé sur la question par la journaliste Aurélie Kiefer, le philosophe Frédéric Worms, présent à l'antenne lors de la même émission, convient que les mots ne sont pas « neutres », et s'empresse d'attirer l'attention de la Ministre sur le fait que le contraire de « jeune », en français, n'est pas âgé, mais « vieux » : « dans le langage courant ce qui est symétrique des jeunes, c'est les vieux », dit-il. Plusieurs choses entrent ici en jeu, qui dépassent les

¹ <http://www.franceculture.fr/emission-journal-de-12h30-vote-de-confiance-les-frondeurs-s-abstiendront-2014-09-09>; consultée le 29 janvier 2015 ; voir également le compte-rendu du même projet de loi (« adaptation de la société au vieillissement ») présenté le 9 septembre à l'Assemblée nationale : <http://www.assemblee-nationale.fr/14/cr/2013-2014-extra2/20142001.asp#P298049>

questions d'euphonie. Une fois établie l'insensibilité de l'oreille ministérielle à la laideur et à la brutalité de telle tournure ou de tel « élément de langage », apparaît également une question de syntaxe : « âgé », contrairement à jeune, n'est qu'adjectif : toute personne réduite à être une « âgée » est aussitôt fragilisée, déchuée à un statut inférieur à celui du substantif, par conséquent incapable de se « tenir » elle-même. Graphiquement, « âgé » opère ici en tant que mot-cage, mot d'état et de contrôle, faisant peser, sous couvert de protection, l'égide de son g graphique. Par ailleurs, l'emploi de l'expression « personne âgée », à laquelle est revenu le ministère, n'est pas dénué d'effets « genrés ». Dire « personne âgée », c'est parler au féminin, protéger implicitement les hommes de la dépendance, ou encore rendre tangible l'intersection entre dépendance et genre.

Lorsque Gilles Deleuze aborde la question de l'âge, c'est de « vieillesse » et non d'âge qu'il parle. Aucune trace, chez lui, de langue de bois ou de langue d'état : pas l'ombre d'une personne âgée ni d'un. e « âgé. e ». C'est la « vieillesse » et non l'âge qui entre dans l'*Abécédaire de Gilles Deleuze*. Question de ritournelle ? Ce qui se glisse à portée d'ouïe, à l'orée de *vieux* et *vieille*, c'est une syllabe pleine de/vi/, indocile et résistante à la mise en cage et en « âge ».

« Les âges de la femme et l'âge d'homme » : tel est le sous-titre auquel conduit la conclusion du premier volume de *Masculin/féminin*, de Françoise Héritier. Par ce titre, l'anthropologue souhaite rendre palpable, à même la langue, la « pensée de la différence » qui sert de sous-titre à son livre. Elle s'interroge sur « l'absence d'étude systématique de l'âge d'homme et de la masculinité proprement dite, dans les travaux historiques,

sociologiques, anthropologiques. Il va tellement de soi que c'est le référent ultime qu'il est inutile d'en parler (...) On parle de l'enfance, de l'adolescence, de la vieillesse, mais pas de l'âge d'homme, de la maturité active, de celui qui est censé (...) exercer charges, responsabilités, pouvoir. L'âge d'homme, c'est le trou noir et le référent ultime. Peut-être faudrait-il s'interroger sur ces étranges oblitérations, en ce sens que, à mon sens, c'est cette absence et ce silence mêmes qui légitiment tout ce qui est advenu à l'humanité. »¹

Pourquoi achever un livre sur cette question ? Projeter d'étudier « l'âge d'homme » n'est-il pas une manière pour l'anthropologue, à son corps défendant, d'endosser en fin de livre un habit masculin ? *L'âge d'homme* est par ailleurs un grand texte, publié sous la signature (certes « masculine ») de Michel Leiris. Ce livre a constitué un des modèles d'écriture de Simone de Beauvoir :

Simone de Beauvoir n'entreprend toute l'analyse de la vie des femmes que pour se connaître comme être singulier, original. Son modèle, c'est *L'Âge d'homme* de Michel Leiris, modèle car s'y mêle soi et le monde dans une mise à nue de l'écriture².

Âge et homme forment autrement dit un couple redondant en mode auto-allumage, un circuit fermé, un double affichage apotropaïque, une interdiction d'entrée. Pour entrer dans ce que Françoise Héritier appelle la « pensée » de la différence, il importerait de formuler autrement la question, après avoir entendu/lu dans « âge » et dans « âgé » un coup double porté.

¹ Françoise Héritier, *Masculin/Féminin, La pensée de la différence*, Paris, Editions Odile Jacob, 1996, p. 303.

² Geneviève Fraisse, *Le Privilège de Simone de Beauvoir*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 32.

AGENT

« Un agent va vous répondre », annonce la voix du message d'accueil de l'Université de Paris 8, où s'est par ailleurs imposé, pour désigner étudiants et personnels, comme dans toutes les universités et lieux de la fonction publique post-2007 en France, le terme d'« usager ». Usagers ou agents : tout un monde uniformisé, identifié par la même variable grise, la même toise managériale : la béquille graphique et « genrée », le micro-dispositif d'aliénation de genre d'un mot « straight » : on y entendra bruissier, à la périphérie sémantique du terme « agent », divers fléchages discursifs pré-pensés, associés à des missions qui ne sont a priori pas celles de la production et de la diffusion de savoir : Agent ? de police. Agent ? comptable. Agent ? de sécurité. Au fil des réformes de type managérial engagées depuis 2007, divers changements lexicaux ont accompagné plus ou moins discrètement la mutation des universités visant à les mettre au service de l'économie et d'une compétition quantitative internationale. Les lectrices/lecteurs des bibliothèques universitaires en sont devenu. e. s des « usagers » ; le logiciel ou progiciel « Apogée » (progiciel de gestion intégré) mis en place par un personnel en sous-effectif relégué dans un local renommé « cellule », imposé par le ministère à toute université voulant obtenir son « autonomie » ou délégation de compétence, transforme de fait les étudiant. e. s en usagers. Mais il ne suffit pas d'être désigné en tant qu'« agent » pour accéder à une pleine « agentivité » (voir l'article). Ce que certaines analyses identifient à juste titre comme la « gangue de bois ¹ » universitaire inspirée d'une novlangue managériale

¹ Voir Arnaud Mercier, «Dérive des universités, péril des universitaires », *Questions de communications*, 2012, 22, p. 197-234 :<http://www.qsf.fr/wp-content/uploads/2013/01/Mercier.pdf>,

demande ici à être lue comme l'indice d'une reprogrammation genrée. Le langage corporatif qui s'est imposé dans les universités, la langue des « ressources » humaines, impose à l'emporte-pièce le monogamme d'une lettre de reconnaissance. Dans la langue empesée des néo-fournisseurs d'accès au savoir s'est glissé le discours de l'expertise, nouvellement proposée dans son emballage féminin : vous êtes « expertes¹ » ? Inscrivez-vous ! Mais toute « experte » du « genre » devrait pourtant hésiter devant une invitation si perverse à rentrer dans le rang binaire d'une logique à deux cases.

AGENTIVITÉ

Agir, agentivité : verbe ou nom, ils recèlent *a priori* des forces émancipatrices, en accord avec le concept d'« agency », notion linguistique dont Judith Butler a posé les bases dans *Le Pouvoir des mots* puis dans *Défaire le genre*. « Agency », « agence », mieux traduit par « puissance d'agir » ou par « agentivité », garde en français une vague filiation acoustique et sémantique avec le champ de l'« agent », ce qui n'est pas le cas en anglo-américain : autrement dit avec un fond grisâtre et bureaucratique, qui referme la porte au nez des forces vives du concept : monde « d'agir », d'agent, de passif et d'actif. En anglais, il entre /adjency/ tout comme dans /djender/ une particule parasite, un adjuvant phonétique : une dentale, une morsure, une bande-son plosive/explosive, avec deejays ou djembés. Deleuze mentionne des « corps-passions » et des « corps-actions », puis avec Guattari, dans la langue-multitude de *Mille plateaux*, une fois épuisé ou évidé tout « sujet » cartésien

consulté le 2/8/2015.

¹ Projet visant à accroître la visibilité des femmes dans les media, accès : <http://expertes.eu/>, consulté le 2/6/2014.

ou hégélien, sont proposés le « pouvoir d'affecter et d'être affecté », qui concernent non plus des individus mais des heccités, des traits, des affects non subjectivés, le tout formant un « agencement ». Ce mot entre en retraduction dans *Mille plateaux* : « c'est tout l'agencement dans son ensemble individué qui se trouve être une heccité » (on notera le passage grammatical du masculin au féminin, de « agencement » à « heccité »). En exemple est citée cette phrase de Virginia Woolf qui déplace la relation sujet/objet par l'agencement chien+rue : « Le chien maigre court dans la rue, le chien maigre est la rue¹. Ajoutons à cet agencement le devenir-rue de Virginia, qui passe par l'agencement nom propre+chien : son nom, « Woolf », forme heccité avec le chien/loup, se vide de toute identité propre : il coule. Couler, en anglais, s'écrit f. l.o.w., autre nom de Woolf.

ASPERGE

Le court texte « Et les asperges ? » d'Hélène Cixous constitue un « test » de reconnaissance visuelle par un sujet « âgé » placé devant une « image ». La scène est à deux personnages : une auteur-ôtée, une Hélène Cixous devenue voix fictive, et sa mère Eve, sujet-de-fiction. Le test est le suivant : placer « Manet », le petit tableau célèbre d'une unique asperge (offerte en supplément par le peintre à son marchand d'art) face à « Maman », personnage-mère des *Reirements dans l'antarctique du cœur*. Ce qui naît sous la plume de Cixous est un superbe rhizome, un ensemble ouvert courant de « man » ou « manne » via « Manet » et « Maman », au fil des particules d'une rencontre à la fois très parlée et très écrite. Ontologie de l'asperge : « on ne peut pas ne pas être une asperge dont le corps trop long et faible est assuré par la

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, op. cit ; p. 310.

consistance de la botte d'asperges ligaturée »¹. Ligaturée, sauf quand Manet la peint isolément, comme au « commencement du monde », où « les choses ne sont pas classées, regroupées, emballées dans un concept d'espèce ou de race, pas liées en bottes, pas jugulées ni étouffées, elles ont encore leurs ailes, leurs pattes et leurs souffles, elles jaillissent, elles lancent des bruits éclatants, elles aspergent, croissent en éclatant de rire »².

Sur fond d'éclat de rire (celui de Méduse) s'entrechoquent les genres, les sexes, les légumes, les propositions, les corps : asperge=asperger, légume=oiseau ailé. L'asperge se laisse « plumer », éplucher de son point « d'origine » : elle échappe à ce qui fait son « genre » par la force de la peinture ou de l'écriture, qui l'une et l'autre la déligaturent : « chose-être (...) qui vire d'un genre à une autre espèce », pénis ou tour couchée, elle devient « l'asperge de Maman » : autre version de « l'origine » de l'œuvre d'art, dit le texte, qui la change en odalisque deux lignes plus loin : « Ma mère devant l'asperge (...) L'asperge allongée (...) L'asperge tournée vers ma mère. L'une nature, l'autre très vêtue »³. Autre « virement » (ou comment jouer à devenir-*vir*, à virer) : il s'agira plus loin non seulement de la faire virer d'un genre à un autre (viril ou dévirilisé) mais de « virer » tout bonnement l'asperge, le mot en tout cas : il n'en reste qu'un petit *a* : (...) *ne pas nommer l'a(sperge)* (...) Le charme extraordinaire de l'objet *a*, sa force énigmatique s'éteignent à la seconde où on épingle le papillon et où on cloue l'objet sur un mur »⁴. On aura relevé ici tous les points « g » de ce texte qui

¹ Hélène Cixous, *Revirements dans l'antarctique du cœur*, Paris, Galilée, 2011, p. 45.

² *Ibid.*, p. 220.

³ *Ibid.*, p. 219.

⁴ *Ibid.*, p. 220.

dérobent toute force à l'objet : énigmatique, éteignent, seconde, épingle : quatre clous auxquels tout faire pour échapper.

AVENUE GABRIEL

L'objet graphique tiré du plan de quartier établi à l'intention de la clientèle du métro parisien qui transite à la station Champs-Élysées-Clémenceau [voir figure 1] a certes été conçu pour une consultation rapide. Mais il arrive qu'un temps de correspondance se change en temps d'observation et d'enquête de terrain, et que l'état d'inattention analysé par J. Crary¹ bascule en son contraire. Y figure, fidélité au « réel » ou stylisation, le détail incontournable en gros plan d'un des contours du jardin de l'Élysée : son tracé phallique ne fait aucun doute, illustration du « phallogocentrisme » sous lequel Jacques Derrida saisit d'un mot la collusion du pouvoir et de la langue. La protubérance plonge en direction de l'avenue Gabriel, ce « Gabriel » n'étant pas un prénom mais le nom propre de l'architecte – pas d'ange, même si celui-ci s'annonce dans le prénom du bâtisseur, Ange-Jacques Gabriel (1698-1782) à qui l'avenue est dédiée. Hors-plan se dresse une grille monumentale, dite « Grille du Coq », du nom du gallinacé gaulois très emblématique et dont les connotations sortent renforcées au voisinage du jardin phallique. Ce jardin du Palais en enfilade livre un double portrait de la fonction présidentielle : portrait-charge ou portrait en « pied », il est redoublé par la figure moins visible que constitue le récit implicite contenu dans un nom de rue, ou d'avenue. Vu depuis l'œil satellitaire de Googlemaps², même schéma : se détache de très haut le

¹ Jonathan Crary, *24/7, Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, tr. E. Chamailloux, Paris, Editions Zones, 2014.

² Page consultée le 15/08/2014

graffiti minimal d'une fiction d'organe. Ce tableau est autrement dit celui d'une exposition, à la fois maximale et minimale, débouchant sur le plus stéréotypé des contours : la promenade ne mène pas bien loin.

À côté de cette première lecture hétéronormative-hégémonique, se profile, peut-être, une ligne de sortie, seconde lecture qui serait la contrebande, le versant homo-érotique de la première. Il ne s'agirait plus cette fois de plan mais de rencontre et de voisinage de noms propres. Cette seconde lecture laisse entrer la figure de Marcel Proust, via le nom de l'allée proche du jardin, une fois passée la demi-lune et franchie la grille. Echappée hors des codes, elle invite à un parcours « gay » des lieux de pouvoir, bien qu'aussitôt menacée de recodage.

BOUGER

« Bouge ta ville », dit l'association Jeunesse pour Christ France qui vise à « atteindre les jeunes » et à réunir « tous ceux qui veulent témoigner en groupe et sur les places publiques de l'amour du prochain »¹. Ou comment recanaliser la force de « manifester » pour en faire la manifestation d'une « présence » divine. Atteindre les jeunes, ou les atteindre dans leur capacité de rétivité même ? Quant au mantra hygiéniste du « manger, bouger, éliminer », il sous-titre au mieux les trois étapes d'une injonction à la consommation.

On ne comprend pas Deleuze et Guattari, ni le nomadisme, et encore moins le devenir, si on y lit quoi que ce soit de

<https://www.google.ch/maps/place/Le+Palais+de+L'%C3%89lys%C3%A9/@48.870416,2.316754,17z/data=!3m1!4b1!4m2!3m1!1s0x0:0x2e38f4467a582f22>

¹ Voir le site <http://www.bougetaville.fr/>. Je remercie Mat Fournier pour cette piste.

« dynamique ». Aucun bougé chez eux, puisque ce qui « bouge » se raccorde à une certaine dynamique hégélienne. Un mouvement, chez eux, se fait paradoxalement sur place : par fonte, percolation, émulsion, diffusion, émission, bifurcation, répétition ou devenir ; de manière imperceptible et sans la « gymnastique » associée au « bouger ». Erreur de Rosi Braidotti qui semble confondre l'un et l'autre, valoriser l'errance et l'itinérance dans ce qu'elle appelle *Nomadic Subjects*¹ – titre dont les deux termes forment un monstre sémantique, aucun « nomadisme » n'ayant besoin du concept de sujet, à moins de se soumettre à reterritorialisation et d'y perdre son *nomos* : le « nomadisme » est celui de ceux qui ne bougent même plus :

Il y a non seulement d'étranges voyages en ville, mais des voyages sur place : nous ne pensons pas aux drogués, dont l'expérience est trop ambiguë, mais aux véritables nomades. C'est à propos de ces nomades qu'on peut dire, comme le suggère Toynbee, ils ne bougent pas. Ils sont nomades à force de ne pas bouger, de ne pas migrer, de tenir un espace lisse qu'ils refusent de quitter, et qu'ils ne quittent que pour conquérir et mourir. Voyage sur place, c'est le nom de toutes les intensités, même si elles se développent aussi en extension.²

Se développer « en extension », ce n'est pas bouger : « bouger » implique un déplacement en espace strié, une relation de point en point sur fond de grille de déplacements.

¹ Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects*, New York, Columbia University Press, 1994.

² Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, *op. cit.* p. 35.

BRIGUE

« Brigue et riotte » : tirée des *Essais* de Montaigne, la formule séduit Simone de Beauvoir, qui en fait un des thèmes d'ouverture et de clôture du *Deuxième sexe*. « Il y a naturellement brigue et riotte entre nous », cite-t-elle, avant d'ajouter qu'il « ne va pas jusqu'à se faire leur champion »¹. La conclusion du second volume s'ouvre sur une allusion plus brève : « beaucoup pensent qu'entre les deux sexes il y aura toujours « brigue et riotte »² et que jamais la fraternité ne leur sera possible ». Etrange façon d'associer à ces citations de Montaigne une patte d'écriture beauvoirienne qui emprunte, dans un cas comme dans l'autre, le chemin du masculin, comme si la bataille pour l'égalité impliquait un « masculin », grammatical ici, lexical là : champion, fraternité.

C'est qu'il faut aussi lire « **brigue et riotte** » comme un effet de signature et d'emboutissage du nom propre à même la page (ce « pagus » lui-même dressé comme un poteau ou comme une pique délimitant un champ, dont le mot serait issu). Beauvoir greffe, écrit en frappant, laisse entrer son nom avant même de frapper à la porte du livre. Le nom propre forme une ossature corpophonographique : outre le beau, et le voir, la brigue et la riotte, de B à R, se confondent de bout en bout avec la trame du nom pour en devenir le contreseing. Si « brigue » et « riotte » contresignent, la conclusion implicite du syllogisme consiste alors à « briguer » pour l'œuvre un statut comparable à celui des *Essais* de Montaigne.

Brigue, brigade, briguer, embrigadement : sous ces mots se glisse un « gang » et non une bande.

¹ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, tome 1, *op. cit.* p. 26

² *Ibid*, volume II, p. 632.

BURGER

Rond, servi tiède, de forme et de volume apparenté sauxbio-contours des corps genrés féminin (sein, fesses, « buns », à proximité des « bunnies »), le « burger » est à la fois programme de genre et reprogrammation visuelle et tactile, au point que le mot semble affecté de marques qui renverraient aux bases pulsionnelles de la phonation. Dire « burger » ce serait presque commencer à manger, entamer une manducation programmée pour la dépendance : une labiale (b comme bouche) plus une gutturale, prélude à la déglutition et à la digestion. Dans *Le Genre des objets*, Georges-Claude Guilbert a décrit une scène de terrain sociologique saisie à la terrasse d'un McDonald's :

trois hommes (...) ingèrent de grandes quantités de nourriture, ils sont grands, costaux et bruyants. Tout dans leurs personnes et leurs attitudes physiques hurle masculinité, mais pas seulement : c'est une masculinité des classes laborieuses, celle qui se construit dans les cités¹.

Mais ce qui « hurle masculinité » dans le burger, c'est aussi et surtout la force « g » de sa graphie : manger un hamburger, c'est d'une certaine façon être mangé. e : entrer dans un grand organe global molaire et masculin d'où filtre, à travers l'arche d'un M monumental ou maternel, une odeur de viande, de sang des bêtes et d'oléagineux : du gras, des graisses et des glucides, tout un programme roboratif en « g » -- il faut « bien » manger.... Une récente opération marketing de l'entreprise KFC en Chine a mis sur le marché deux nouvelles couleurs de pain : pain noir, buns roses, ces

¹ George-Claude Guilbert, *Le genre des objets*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 93.

derniers visant une clientèle féminine¹. Burger : autre nom de l'hétéro-ingestion obligatoire à deux « catégories » ; burger est un mot porteur de g et de genre, un mot « gammé », un body-builder de masculinité.

Même effet de nourriture graphique ou « alphagenrée » dans *Molloy*, le texte de Samuel Beckett où à la mère est donné le nom de « Mag ». Le nom est inventé et construit, dit le narrateur, autour d'un g qui abolit la syllabe « ma » : effet de « ma/g/do » ? Sous la syllabe, la nourriture serait à la fois offerte et retirée dans un *double-bind* : structure/stricture avec syllabe maternelle et coupure d'un coup de « g » :

Ma mère me voyait volontiers, c'est-à-dire qu'elle me recevait volontiers, car il y avait belle lurette qu'elle ne voyait plus rien. (...) Elle ne m'appelait jamais fils, d'ailleurs je ne l'aurais pas supporté, mais Dan, je ne sais pourquoi, je ne m'appelle pas Dan. Dan était peut-être le nom de mon père, oui, elle me prenait peut-être pour mon père. (...). Moi je l'appelais Mag, quand je devais lui donner un nom. Et si je l'appelais Mag c'était qu'à mon idée, sans que j'eusse su dire pourquoi, la lettre g abolissait la syllabe ma, et pour ainsi dire crachait dessus, mieux que toute autre lettre ne l'aurait fait. Et en même temps je satisfaisais un besoin profond et sans doute inavoué, celui d'avoir une ma, c'est-à-dire une maman, et de l'annoncer, à haute voix. Car avant de dire mag on dit ma, c'est forcé².

« La lettre g abolissait la syllabe ma » : programme de lecture de cet essai résumé d'une phrase.

¹ <http://www.closermag.fr/insolite/articles/en-chine-kfc-sort-un-hamburger-rose-547842>, consulté le 14/08/2015.

² I. Fonagy, *La vive voix, Essai de psycho-phonétique*, Paris, Payot, 1983. p. 94.

CAGOULE

Une cagoule n'est pas une « capuche » : celle-ci est défensive, la première est une arme offensive, qui fait surgir le champ sémantique du commando, de la violence urbaine, du vêtement militaire, ou des jeux de domination/soumission SM. Après avoir désigné un froc de moine (du latin « *cuculla* »), la cagoule a passé un contrat avec sa lettre de « cachet » : avec elle s'établit un rapport quasi-subliminal, infra-mince, à-ce-qui-fait-loi ou à-ce-qui-fait-la-loi. Son port est devenu, depuis le décret du 19 juin 2009 relatif à « l'incrimination de dissimulation illicite du visage à l'occasion de manifestations sur la voie publique », une circonstance dite aggravante¹. Si la cagoule est un anti-visage, elle ne sort pas de la logique de la visagité. Sa couleur noire ajoute un niveau d'agencement binarisant, un verrou chromatique supplémentaire. Coup double de la cagoule : accessoire de résistance, elle impose son marquage phallique en « g » et se range ou est rangée : elle déploie et suractive la logique de la grille et de la catégorie. En langue SM, la cagoule hésite entre plusieurs noms et avatars : cagoule-masque. Et sous les « cagoulés » de la langue médiatique se cachent des forces visant à « policer » la société.

CATÉGORIE

Dans *Trouble dans le genre*, Judith Butler fait porter l'analyse sur la façon dont « le langage construit le sexe comme une construction fictive de pouvoir », et interroge la possibilité d'imaginer une autre politique, où l'identité ne serait plus « une base commune », mais une politique impulsée à partir d'une refonte, d'une « critique radicale

¹Décret n° 2009-724, Voir le *JORF* n°0141 du 20 juin 2009 page 10067, texte n° 29

des catégories de l'identité »¹. Dans le paragraphe qui suit, sur la même page, intervient la question du langage, ou plus précisément celle du « langage du genre ». Butler demande :

« comment le langage construit-il les catégories de sexe ? Le « féminin » résiste-il à sa représentation dans le langage ? Le langage est-il phallogocentrique (comme se le demande Luce Irigaray ?) (...) Comment le langage produit-il lui-même le « sexe » comme une construction fictive qui soutient ces divers régimes de pouvoir ? Dans un langage où l'hétérosexualité va de soi, quelles formes de continuité et de discontinuité admettent entre le sexe, le genre et le désir ? S'agit-il de termes distincts ? Quelles sortes de pratiques culturelles sont subversives en produisant de la discontinuité et de la dissonance au niveau du sexe, du genre et du désir, et mettent en question leurs rapports apparents ? »

Ce texte apporte implicitement des réponses aux multiples questions qu'il pose, ainsi qu'à d'autres qu'il ne pose pas. Doté d'une grande force critique de par sa remise en question de l'identitaire, il semble suivre une ligne de pente elle-même trouble, hésitant entre « restes » de dialectique hégélienne et critique de la notion de catégorie. Cette seconde lecture positionnerait Butler dans un tout autre camp philosophique, au voisinage de Gilles Deleuze. Le mot de « catégorie », pourtant, revient, dans l'expression « catégorie de genre » puis celle de « catégorie de sexe ». « Catégorie » ne semble pas, ici, faire l'objet d'une remise en cause depuis le bord d'un quelconque « trouble », pas plus que n'est interrogé, revisité ou déconstruit le concept de « représentation », auquel Gilles Deleuze consacre les premières pages critiques de sa thèse principale, *Différence et répétition* en 1968. Pour Deleuze, ce concept de catégorie s'oppose par définition à ce qui serait de l'ordre de l'« ouverture », et

¹ Judith Butler, *Trouble dans le genre*, *op.cit.*, p. 54.

donc, pour reparler en termes butleriens, à ce qui serait de l'ordre (ou du désordre) du « trouble » :

Il est vain de prétendre qu'une liste de catégories peut être ouverte en principe ; elle peut l'être en fait, mais non pas en principe. Car les catégories appartiennent au monde de la représentation, où elles constituent des formes de distribution d'après lesquelles l'Être se répartit entre les étants suivant des règles de proportionnalité sédentaire. C'est pourquoi la philosophie fut souvent tentée d'opposer aux catégories des notions d'une tout autre nature, réellement ouvertes, et témoignant d'un sens empirique et pluraliste de l'Idée : « existentiels » contre « essentiels », percepts contre concepts (...). De telles notions, qu'il faut appeler « phantastiques » dans la mesure où elles s'appliquent aux phantasmes ou simulacres, se distinguent des catégories de la représentation sous plusieurs points de vue (...): aux distributions sédentaires des catégories s'opposent les distributions nomades opérées par les notions « phantastiques » (...) Ce sont complexes d'espace et de temps, sans doute partout transportables, mais à condition d'imposer leur propre paysage, de planter leur tente là où ils se posent un moment : aussi sont-ils l'objet d'une rencontre essentielle, et non d'une reconnaissance. Le meilleur mot pour les désigner est, sans doute, celui qu'avait forgé Samuel Butler, *erewhon*¹.

Sous la plume de Judith, et non de Samuel, Butler, ce qui se glisse au niveau de la rhétorique, de la rythmique d'écriture elle-même, est un monde traversé de retours et de recours au concept de représentation, qui plus est frappé de battements ternaires, à deux reprises : sexe, genre, désir. Trois temps, au fil d'un cheminement réflexif en forme de « *Aufhebung* », trois moments d'une pensée traduisible selon les étapes d'une « logique » hégélienne : thèse, antithèse, dépassement. Comment produire de la « discontinuité » et de la « dissonance » alors que semblent insister ici ou là des maniérismes de pensée et

¹ Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, P.U.F., p. 364-364.

des retours à ce qui consonne ? N'est-ce pas aussi exactement cette doublure hégélienne du mot « genre » qu'il convient d'entendre à l'œuvre dans le titre de l'article pionnier de Joan Scott, « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », où l'historienne démontre en quoi « le genre est le champ premier à l'intérieur ou au moyen duquel le pouvoir se déploie ? Cette hésitation entre « à l'intérieur » ou « au moyen » semble dessiner les pointillés d'une pensée divisée quant à l'efficace d'une « catégorie ».

Il importe de rappeler que ce titre ne s'est pas toujours présenté sous ce format typographique. Comme le précise Eric Fassin lors d'une table-ronde avec Judith Butler et Joan Scott, la première version en était : « Le genre, une catégorie utile pour l'analyse historique ? » -- une question, avec point d'interrogation en fin de titre, « auquel les rédacteurs de *l'American Historical Review* lui avaient demandé à l'époque de renoncer pour respecter les consignes éditoriales de la revue. » C'est précisément en tant que question ouverte, question posée et reposée, que Scott a défini le « genre » : « Je crois que c'est toujours une catégorie utile si l'on s'en tient aux termes de ma définition originale, soit un questionnement sur la manière dont la différence sexuelle est conçue.¹ »

CIERGE

Cierge ou bougie ? La leçon de genre grammatical donnée par ces mots (le/la : le cierge, la bougie) appelle en complément une leçon de genre graphique. Les deux mots, lus du point de vue d'une lecture « graphique » ou alphagénérée, genrée à la lettre près, portent tous les deux

¹ Eric Fassin, Joan Scott, Judith Butler, « Pour ne pas en finir avec le genre », Table-ronde, *Sociétés et représentations*, 2007/2, n° 24, p. 285-306.

la marque non pas d'un inconscient graphique, mais d'un alpha-design -- leur tige de cire répondant au mono-format de leur « g » embarqué. La « bougie » a commencé par exister sans lettre g, son nom venant de l'arabe : du nom de la ville Bijiya où étaient fabriquées les chandelles. C'est à la bougie (et non au cierge cultuel) que Francis Ponge consacre un poème en prose, à la « colonette d'albâtre et pédoncule noir », qu'il fait fondre sur son « assiette » en fin de poème. Et c'est aussi le nom de Ponge que Jacques Derrida fait « fondre » en le déconstruisant, en y lisant les disséminations de son « -ge », dans un texte qui après avoir « loué son nom », finit dans ses derniers mots par le nommer « celui qui a toujours, au dedans signé déjà » -- reprenant ainsi par jeu la main, via le DJ de déjà, sur un nom déproprié¹.

COGITO

Cartésienne, la formule *cogito ergo sum* pose d'un double coup d'ergot l'argument de la transparence du sujet à soi-même. La formule, pour Lacan, fait coup double : elle met en place un sujet dépourvu de « subjectivisme », « indispensable au maniement d'une science comme la stratégie au sens moderne » ; elle interdit par ailleurs « l'accès à ce qu'on peut appeler l'univers de Freud ». Il ajoute : « le cogito philosophique est au foyer de ce mirage qui rend l'homme moderne si sûr d'être soi dans ses incertitudes sur lui-même (...) Aussi bien si (...) je me décide à n'être que ce que je suis, comment ici me détacher de cette évidence que je suis dans cet acte même (...) Or c'est sur ces points même, où l'évidence va être subvertie par l'empirique, que gît le tour de la conversion freudienne (...) Ce jeu se joue là où je ne suis pas parce

¹ Jacques Derrida, *Signéponge*, Paris, Seuil, 1988, p. 117.

que je ne peux pas m'y situer¹ ». En ces quelques lignes de « L'instance de la lettre dans l'inconscient » est doublement renversé le « cogito », et son point g : son foyer, son mirage, son ancrage dans la conscience. D'un coup de « gît » : une fois énoncée la « conversion freudienne », celle qui laisse entrer une tout autre topique que celle du « je suis », une fois passé le pont du « gît » (« gît le tour de la conversion freudienne), le texte se parsème d'une lettre insistante : « j » -- de ce « jeu qui se joue », un jeu de Jacques.

CONGÉ

Quel rapport entre ce mot, son « g », et la grégarité graphique que traque ce dictionnaire ? Si « congé » peut passer pour synonyme de liberté retrouvée, le mot attire dans son sillage tout un réseau de sens associant le contrôle, la hiérarchie, la bureaucratie, la militarisation, et l'immobilité : des congés se « posent ». Congé a signifié la durée légale du service militaire, et a concerné diverses professions toutes assujetties à l'état : fonctionnaires, professeurs, marins, compagnonnage. Il implique une autorisation, un permis donné par une autorité ou une administration. Un « domestique » demande son congé, une autorisation de sortie : la « sortie d'une personne à gages hors de condition ». Pas de « congé » sans gages, sans système implicite de gage. Et sans (armes) et bagages. Lui préférer d'autres mots, d'autres calebasses.

COURAGE

« Courage » « courage durable », cercle vertueux du courage, propose la philosophe Cynthia Fleury, qui perçoit dans cet effort de restauration d'une « valeur » un triple

¹ Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, p. 516-517.

outil, qu'elle décrit elle-même comme « outil de gouvernance », « outil de leadership », et « outil de régulation ». Si le mot est vieilli, convient-elle, il s'agit pour elle de redonner force à des prises de position individuantes, concrètes et bâtisseuses d'« avenir ». Or l'exemple concret proposé par la philosophe en entretien, dans le sillage de la publication de *La fin du courage* (titre dans lequel le mot « fin » est appelé à basculer vers une nouvelle positivité) donne lieu précisément à son contraire. La philosophe politique cite en exemple « des individus qui ont eu le courage de dire non et de s'organiser » pour former pour créer par exemple « le collectif des Enfants de Don Quichotte » qui a conduit « au vote d'une loi sur le droit opposable au logement », à savoir la loi DALO, dont elle convient qu'elle est « inappliquée et inefficace¹ ». La responsable de l'association DAL, Edwige Le Net, s'exprime sur cette question en des termes qui constituent un commentaire involontaire sur l'essai de Cynthia Fleury : « La procédure DALO vise à écrémer au maximum les demandeurs et, par la même occasion, à les décourager² ». Au voisinage conceptuel de l'espérance (elle-même voisine de la foi et de la charité), c'est lui, le « courage », armé de la force opposable de son masculin et de son point « g », qui se voit (non sans succès) marketé.

¹ Cynthia Fleury, *Campus*, n° 102, Université de Genève, 5/8/2015 : http://www.unige.ch/communication/Campus/campus102/invite/invite_e.pdf

Voir *La fin du courage*, Paris, Fayard, 2011.

² « Droit au logement opposable », *Le Parisien*, Edition Seine Saint-Denis, 1^{er} juillet 2008.

CYBORG

Cyborg, devenu « manifeste » sous la plume de Donna Haraway, est apparenté à « cybernétique », lui-même apparenté à ce qui gouverne, au gouvernail et à la gouvernance. La cybernétique, selon son fondateur Norbert Wiener, est « l'étude des processus de contrôle et de communication chez l'être vivant et la machine ». Haraway a construit, dit-elle, un « mythe politique ironique » afin de « sortir de la vieilleries humaine sexuée et enracinée dans le genre ». Sa critique des discours phallogocentrés reprend la critique des binarismes mis en question, déjà, dans les années 1970, par exemple dans *Sorties* d'Hélène Cixous, quinze ans avant le *Manifest cyborg* de 1985. En finir avec les ancrages naturalistes, brouiller les frontières du vivant et de la technologie, en épaissir les limites, jouer la carte de la prothèse : mais cette prothèse n'est-elle pas « genrée » ? N'assiste-t-on pas, via le mot-valise de cybor**G**, à l'effacement de toute tentative d'élaborer une pensée salutairement crip-queer-claudicante, rabattue sur une posture technologico-libérale laissant affleurer, sous la béquille graphique de son G, une langue d'état ? Le cyborg ne parle-t-il pas une langue entrepreneuriale-masculinisée, celle du cyborg *Man/ifesto*, à quoi ajouter l'appendice organique en « -org », allié de tous les « dot org » planétaires ou globalisants ? Si la figure du cyborg cherche à réinventer une société délivrée des catégories de genre, en dissolvant les seuils différentiels entre humain et machine, homme et femme, homme et animal, la dernière phrase du manifeste laisse affleurer une phrase en forme de contresens : « je préfère être cyborg que déesse ». Pourquoi une telle alternative ? Que vient faire ici la déesse ? Est-elle un obus lancé dans le camp jugé insuffisamment matérialiste et trop « essentialiste » des féministes « différentialistes »

telles qu'Hélène Cixous ? En l'occurrence, c'est la littérature et non la cyborgologie qui parle la langue la plus « queer » : c'est chez elle que se rencontrent les empennages, les béquilles, les exo-squelettes en carbone les plus véloces. On lira par exemple ce qui se joue autour de ce que Cixous a appelé, non pas la « déesse » mais la D.S., une D.S¹ sans ciel et sans mythe, qui circule et met en circulation, entre mille autres énoncés, une « différence sexuelle » doublement évidée et évitée. Plus d'Œdipe, prétend la traductrice du texte de Haraway ?² Mais comment ne pas voir, chez Haraway, lebel Œdipe-au-pied-gonflé revenir à la charge sur la prothèse de son « g » cyborgien ?

Dans *Cyborg philosophie* (2011) Thierry Hoquet s'efforce de ne pas donner pas de sexe à la figure du cyborg et par conséquent évite le recours au pronom masculin, en proposant l'emploi du pronom ILLE, combinaison de il+elle. Pourtant, c'est encore en littérature qu'un tel pronom a jailli bien plus tôt, en 1976, dans *Partie*, où un. e « ille n'en finit pas de s'orgire, la simultueuse »³ avant de revenir dans le récit *Illa*. Mais il n'est pas certain que la chirurgie plastique de « ille » soit viable dans un contexte phono-sémantique où « fille », en français, vient renormaliser la bande-son pirate de « ille », -- pas plus que n'est assuré le tranchant critique du pronom neutre « *hen* »

¹ Hélène Cixous, « Contes de la différence sexuelle », *Lectures de la différence sexuelle*, Anne E. Berger et Mara Negron (dir), Paris, Editions Des Femmes, 1994, p. 56.

² Nathalie Magnan, « Manifeste Cyborg », *Mouvements*, 3/2006, n°45-46, p. 11-14 ; www.cairn.info/revue-mouvements-2006-3-page-11.htm

³ Hélène Cixous, *Partie*, Si-Je, *op.cit.*, p. 4. Voir aussi mon article en ligne, « Révoltes : du genre au jgenre », M-D. Garnier, 21 mai 2013, <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/helene-cixous/>

suédois, que vient renormaliser le spectre d'une galinacée, *hen*, en anglais).

Quant au beau chapitre de *Testo-Junkie* intitulé « Le devenir-cyborg du travailleur sexuel », on y constatera un retrait ou un souci de reformulation de ce mot dans le texte, qui précise que « pour l'instant, il n'y a pas de machine capable de faire des fellations à la chaîne supplantant la bio bouche ». Pas de bouche-cyborg, ni de main cyborg. Il est intéressant de suivre de près ce que fait l'écriture de B. Preciado dans ce chapitre. Juste après avoir mentionné dans le corps du texte le processus de « production biotechnologique du corps culturel du travailleur sexuel, processus que nous pourrions appeler devenir cyborg du travailleur sexuel, selon le concept de Klines et Clynes, repolitisé par Donna Haraway », il-elle ajoute : « Formulons-le autrement : la meilleure machine high-tech suceuse de bites est une bouche siliconée, silencieuse et politiquement inactive, de transsexuelle sans accès au changement de sexe sur ses papiers d'identité (...) Le travailleur devient biomachine sexuelle »¹. Le corps preciadien est moins cyborg que « techno-vivant », ce qui lui laisse une chance, celle entre autres de lire hors de tout formatage par l'organe, l'organisme, l'organisationnel, l'orgiaque, et le-org.

DIGNITÉ

Lu au crible de la lettre, le terme de dignité, de définition juridiquement floue, est arrimé à une marque « genrée » qui fait affleurer, sous son apparent humanisme, sous son souci universaliste de protection de la personne humaine et du respect de la vie, un certain nombre de limites, et de zones d'ombre. Comme le note Paul Martens, Juge à la

¹ Beatriz Preciado, *Testo-Junkie*, op. cit., p. 262-263.

cour d'arbitrage de Belgique, la « dignité » opère comme une norme résiduelle qui supplée aux insuffisances du droit : elle est « la valeur capable de descendre du firmament de la morale pour combler la béance du droit incomplet »¹. « Concept mou », « bonne à tout faire des cours constitutionnelles », ou « sujet d'éternelle perplexité pour le juge qui se trouve privé de repères »², elle se situe, du point de vue d'une lecture « alphagenrée », graphiquement et symboliquement, insidieusement, du côté d'une morale de pères et de re-pères. En tant que norme édifiante, elle « accroît le pouvoir des juges et brouille les frontières d'un droit laïcisé »³. S'agissant de droit public, le concept connaît une acception propre à ce domaine à partir de 1995, domaine dans lequel, selon la juriste Virginie Saint-James, « il n'est pas possible d'aborder le principe de dignité sans rencontrer de graves problèmes de définition (...) ; le concept semble en dehors du droit, comme en surplomb »⁴. Elle ajoute, dans son analyse des « potentialités absolutistes du principe de sauvegarde de dignité »⁵, que :

Les liens de la notion de dignité avec la morale vont poser problème. La conception doctrinale de l'ordre public était depuis longtemps scindée entre « matérialistes » et « moralistes ». Les arrêts de 1995 semblent faire triompher la seconde conception (...) l'objectif de la préservation de la dignité est beaucoup plus un idéal qu'un conformisme social moyen, et nombre de violations quotidiennes de la dignité subsistent sans difficulté sociale. Il est alors possible de craindre l'irruption dans la jurisprudence d'un « ordre moral », c'est-à-dire d'une utilisation par les autorités de leurs

¹ Paul Martens, *Justice, éthique et dignité, op.cit.*, p. 152.

² *Ibid.*, préface de Jean-Denis Bredin, p. 10.

³ *Ibid.*, p. 10.

⁴ *Ibid.*, p. 168.

⁵ *Ibid.*, p. 173.

prérogatives de police pour imposer à la société leurs propres conceptions morales.¹

Dans d'autres contextes, le principe de dignité entretient des relations complexes avec la notion de « discrimination » positive, renommée « action positive », visant à améliorer la situation d'individus ou de groupe défavorisés ou précarisés². Quant à la notion d'indignité, en particulier à son retour dans le débat public dans la formule de « peine d'indignité nationale » brandie sur fond « d'indignation », après les attaques de janvier et de novembre 2015 en France, il importe de rappeler, à la suite de l'historienne Anne Simonin, que « ça n'existe pas : il y a eu à la Libération un crime, l'indignité nationale, qui était sanctionnée par une peine, la dégradation nationale. Cette confusion des termes trahit la confusion des esprits (...) l'indigne national était un mort social (...) Ce type de peine (...) revient à rétablir un état archaïque, aboli en 1854, l'état de mort civile »³.

Raideur morale de la « dignité » ou *rigor mortis* de l'indignité, quelque chose ne va pas dans la langue des pères.

DIRIGER

Comme ériger, diriger s'adosse au latin *regere*, régir, placer droit. Il entre un point g, une microdose politique-graphique-genrée dans chaque terme de métier de

¹ *Ibid.*, p. 168.

² *Ibid.* ; Voir l'article de Delphine Tharaud et Véronique Van Der Planck, p. 178-200.

³ Anne Simonin, entretien pour *Le Monde*, 22 Janvier 2015, http://www.lemonde.fr/politique/article/2015/01/22/indignite-nationale-la-france-aurait-beaucoup-a-perdre_4561226_823448.html, consulté le 10/3/2015.

l'exercice du pouvoir. D'autres verbes auraient pu signifier la « gestion », la direction prise. Dirimer, verbe de même sens, aurait conduit à « dirimeur », qui n'aurait eu sa place dans aucun organigramme d'entreprise. Qu'il s'agisse de « dirigeants » ou de directeurs, l'apogée du « g » menace, « directeur » n'étant jamais loin de « général ». La « classe dirigeante », celle des décideurs, déployée au terme de mutations techniques décrite par Jean-François Lyotard dans *La condition postmoderne*, « n'est déjà plus constituée par la classe politique traditionnelle, mais par une couche composite formée de chefs d'entreprises, de hauts fonctionnaires, de dirigeants des grands organismes professionnels, syndicaux, politiques, confessionnels ». Les fonctions de régulation, autrement dit, « seront de plus en plus retirées à des administrateurs et confiés à des automates ¹ ». Des automates qui régulièrement se réunissent autour de la table du « G20 ».

DOGUE

La première phrase de *Mimologiques, Voyage en Cratylie* de Gérard Genette -- « Le mot *chien* ne mord pas » -- est suivie de trois contre-exemples de « mots-expressifs », dont les partisans se trouvent toutes les trois être des partisanes, toutes trois prêtes à défendre l'idée d'une « relation d'analogie entre mot et chose ». Genette, sur cette première page, croit prudent d'ajouter une remarque « genrée » :

Il y a entre ces trois sujets un trait commun qui n'est pas le sexe, non, non, mais bien ce tour de pensée, ou d'imagination, qui suppose à tort ou à raison, entre le « mot » et la « chose »,

¹ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 32.

une relation d'analogie en reflet (d'imitation), laquelle motive, c'est-à-dire justifie, l'existence et le choix du premier.¹

Pas le sexe, non, non ? La vivacité de la dénégation laisse penser qu'au contraire le « sexe » aurait tout à voir avec ce qui est consigné sous le terme de mimologie ; qu'il faut en effet s'inquiéter d'une bipartition du monde en partisans/partisanes du « pour » et « contre » le cratylysme, bipartition dans laquelle les « femmes » se retrouveraient du côté de la mimologie, cette « rêverie qui enchante » précise Genette, à côté d'une pensée anti-cratylienne, c'est-à-dire platonicienne, c'est-à-dire « masculine ».

Quant au « dogue », qui n'est pas le chien, son impact sociologique est tout différent : une sociomimologie est à l'œuvre dans le cas du bouledogue français, qu'il s'agisse de celui d'Yves Saint-Laurent, de celui de la série TV *Tout le monde aime Raymond*, de la mascotte du marais parisien ou le symbole d'une émission musicale de M6, lus en série comme une mode ou une « foucade »². C'est en effet une foucade, mais plus que le pense ou ne l'écrit l'auteur : en y mixant une bande-son anglo-phonée en *fuckade*. À bonne distance de l'effet « g » de la bête, en passer plutôt par les « chiennes sans maître » de *Testo-Junkie*, prêtes à « aboyer sur la meute d'intellectuels républicains qui dénoncent la violence sexuelle des protagonistes du film [*Baise-moi*] », ou par la scène où les « sexes se mordent comme les gueules de deux chiennes qui se reconnaissent », ou par Justine, la chienne de fiction de l'écriture-Preciado. Ou encore par Fips, le chien d'enfance de Cixous, qui après morsure et production de

¹ Gérard Genette, *Mimologiques*, Paris, Seuil, 1976, p. 7.

² http://www.lexpress.fr/informations/tres-chic-bouledogue-francais_632586.html, consulté le 20/8/2015.

« stigmates » fait s’effondrer la barrière de sécurité entre les « règnes »¹.

DOIGT, DIGITAL

La société stigmatise, montre du doigt. La remarque d’Erwin Goffman à propos du mariage fait du « doigt » lui-même un indicateur sociologique :

Quels que soient nos rapports, avec des inconnus ou des intimes, nous voyons toujours le doigt de la société s’y introduire sans ménagement, venant jusque-là nous remettre à notre place².

Retour des doigts, ou comment s’en débarrasser, un peu plus loin dans le même texte, dans le chapitre intitulé « Contrôle de l’information et identité personnelle » où il s’agit d’échapper à l’identitaire, de « queeriser » l’identité personnelle :

On s’intéresse beaucoup dans le public à ces individus pourchassés qui s’efforcent d’acquérir une identité personnelle autre que la « leur », ou de se dégager de celle dont ils ont hérité, que ce soit en se taillant le bout des doigts ou en essayant de détruire leur acte de naissance³.

Terreur du « doigt », de sa valeur d’indic, d’indice policier autant que d’index. Dans *Logique de la sensation*, Deleuze souligne le rapport de soumission qu’entretient cet indic : « Le digital semble marquer le maximum de subordination de la main à l’œil ; ce qui défait l’optique c’est l’haptique, insubordination de la main⁴. Le « doigt d’honneur » ne déroge pas au code (phallique) de l’honneur. Quant

¹ Hélène Cixous, *Stigmata, Escaping Texts*, New York, London, Routledge, 1998.

² Erwin Goffman, *Stigmata*, *op. cit.*, p. 70.

³ *Ibid.*, p. 75.

⁴ Gilles Deleuze, *Logique de la sensation*, *op.cit.*, 99.

au *Fingersmith* de Sarah Waters, la traduction du titre en français par *Du bout des doigts* (là où se trame en anglais un jeu transgenre de forces et de forges via le nom du forgeron ou du « smith » en anglais) marque le retour d'un reformatage de l'amour « lesbien », repensé selon le fil de la légèreté, de la délicatesse – d'un effleurement sans défloration.¹ Un *fingersmith* est littéralement un pickpocket, un aigrefin, un escamoteur – ou, au féminin, une *tireuse*, une détrousseuse.

DRAG-

Si le mot renvoie au « laboratoire corporel, collectif et politique de production des genres »², lieu où apprendre la maîtrise des codes corporels, proxémiques, vestimentaires, discursifs et acoustiques de la fabrication des comportements sexués, il véhicule, à partir de l'anglais, une lettre de « cachet » dont il est intéressant de suivre la mise en situation de redressement. Le mot a été soumis par erreur à recodage en tant qu'acronyme signifiant « *dressed as a girl* », ce qui lui conférerait une exclusivité masculine, sur fond de partitionnement binaire des genres. Une autre erreur consiste à lui supposer le pendant féminin non attesté de « drab » (*dressed as a boy*, mais aussi, en anglais, « femme sale, prostituée »). Mais ce n'est pas à un acronyme resexuant/biologisant qu'est adossé le mot : son emploi renvoie au théâtre, à la scène, au vestimentaire. Le terme importe à sa suite une dimension « genrée », construite, qui met sur scène des « (d)rôles de reines » et des « (d)rôles de roi », occupés à des jeux (d) rôles (traduction possible d'un des sens de *queer* en français : ce qui est queer est (d)rôle). Comme le

¹ Je remercie Mat Fournier de m'avoir rappelé l'importance de ce texte.

² B. Preciado, *Testo-Junkie*, op. cit., p. 324.

précise Anne-Emmanuelle Berger, en ce qui concerne la ou le « *drag-queen* », le personnage « emprunte ses oripeaux au théâtre élisabéthain » :

Le mot « drag », qui sert à confectionner son nom de scène désignait à l'origine par métonymie le vêtement féminin traînant – manteau ou jupe – que portaient les jeunes acteurs – ou boys – qui jouaient traditionnellement les rôles de femmes au théâtre¹.

Mais le vestimentaire commence encore plus tôt, à la lettre : dans le « g » de drag- se traîne un organe genré : port de gode graphique qui réduit l'organe absent ou absenté au statut de supplément non nécessaire.

ÉCHANGER

À Lévi-Strauss et au principe d'échange généralisé de l'anthropologie structurale, qu'il s'agisse d'échange matrimonial, linguistique, ou économique, Deleuze et Guattari ont opposé ce qu'ils appellent un socius inscripteur, dans des pages où s'entend aussi l'humour de l'anthropologue britannique Meyer Forbes : « Le problème n'est pas celui de la circulation des femmes... Une femme circule par elle-même (...) La société n'est pas d'abord un milieu d'échange (...), mais un socius d'inscription où l'essentiel est de marquer et d'être marqué ». Ces propos concernant les sociétés primitives à masques, calebasses d'excisions ou contes gourmantché peuvent aussi servir de dispositif pour questionner en retour les « grilles » avec lesquelles s'inscrivent les schémas et modèles structuralistes. Si la culture a pour autre nom cruauté, « qui s'opère dans les corps et s'inscrit sur eux, les labourant », et si l'écriture est « inscription en

¹ Anne Berger, *Le Grand théâtre du genre*, op.cit., p. 30.

pleine chair »¹, n'est-il pas possible d'entendre grincer les charnières des objets scientifiquement construits, saisis par paralogisme comme des réalités autonomes ?² Certains concepts n'opèrent-ils pas en pleine chair ?

Déplacé vers le champ du désir, le dispositif décrit par Deleuze et Guattari devient : « le désir ignore l'échange, *il ne connaît que le vol et le don*, parfois l'un dans l'autre sous l'effet d'une homosexualité primaire. Ainsi la machine amoureuse anti-échangiste que Joyce retrouvera dans *Les Exilés*, et Klossowsky dans *Roberte* »³. La critique deleuzienne-guattarienne de l'échange et des correctifs que Lévi-Strauss et d'autres doivent apporter à une telle conception, pose les bases d'une pensée de la machine contre une pensée de la structure.

Dans les pages où sont analysés et démontés les points de blocage des *Structures élémentaires de la parenté* de Lévi-Strauss, sont formulés les critiques suivantes : la conception échangiste du système de parenté a besoin de postuler un système fermé, une combinatoire logique, une structure de filiation, alors qu'il s'agit d'un système physique : d'une machine « où des intensités se répartissent, dont les uns s'annulent et bloquent un courant, dont les autres font passer le courant, etc. »⁴. Dans l'objection formulée en réponse par Lévi-Strauss, selon laquelle les objets du système ne sont pas seulement des objets physiques, « mais aussi des dignités, des charges, des privilèges », Deleuze et Guattari lisent un signe de « méconnaissance du rôle des incommensurables et des

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, *op.cit.*, p. 166 ; p. 171.

² Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, [1972], 2000, p. 234-235.

³ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, *op.cit.*, p. 219.

⁴ *Ibid.* p. 221.

inégalités dans les conditions du système »¹. Mais il importe aussi d'y lire, à échelle micro-graphique, l'inscription de trois marqueurs, trois grilles graphiques et genrées martelant l'énoncé de Lévi-Strauss : dignités, charges, privilèges, trois mots grillagés sous une pensée binaire, qui œuvrent à dresser un système graphiquement et structurellement fermé : « la conception échangiste a besoin de postuler un système fermé, statistiquement clos, et d'apporter à la structure l'appui d'une conviction psychologique (« la confiance que le cycle se refermera »). La reproduction sociale est ainsi réduite « à la sphère de la circulation ». Deleuze et Guattari ajoutent :

L'essentiel nous a paru être, non pas l'échange et la circulation, mais l'inscription même, avec ses traits de feu, son alphabet dans les corps et ses blocs de dettes. Jamais la structure molle ne fonctionnerait, et ne ferait circuler, sans le dur élément machinique qui préside aux inscriptions².

Nietzsche, cité par les auteurs de *L'Anti-Oedipe*, a décrit dans *La généalogie de la morale* de quelle façon procèdent les nouveaux dispositifs du socius inscripteur : « une terreur sans précédent ». Quel « dur élément » machinique préside aux inscriptions du très récent consortium *Alphabet* ? (Voir l'entrée Google)

ÉGALITÉ

Le symptôme d'un lettre-organe leste le mot d'égalité, logé de façon en apparence si impartiale au centre de la devise républicaine dont il occupe le point d'équilibre : clé de voûte, sommet d'un ensemble formant trinité. Liberté,

¹ *Ibid.* p. 220.

² Virginie Saint-James, « La dignité en droit public français », *Justice, éthique et dignité*, textes réunis par Simone Gaboriaut et Hélène Pauliat, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2006, p. 169.

égalité : thèse et antithèse, suivi du troisième terme de « fraternité », certes républicain mais non sans possibilité de lecture apostolique. C'est aussi le mot de « fraternité » qui sert de point (de point d'« orgue ») au *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir¹. Inutile de lui substituer une « sororité » égalitaire qui ne ferait que confirmer et conforter une logique duelle installée, patente. Égalité : le mot par son positionnement au centre de la devise, le fléau d'une balance dont les deux plateaux porteraient de part et d'autre les deux autres concepts républicains. Centrale, l'égalité opère comme « cœur » de devise (au sens où l'on parle de « cœur de ville »), lisible même par quiconque ne saurait ou ne pourrait pas lire.

Le concept d'égalité a fait son retour médiatique à l'occasion de la célébration, le 12 juillet 2013, du 30^e anniversaire de la loi Roudy sur l'égalité professionnelle, outil destiné à la promotion des femmes en entreprise. Comme le rappelle alors la Ministre des Droits des femmes, « le statut général, garant de l'égalité entre les fonctionnaires, n'a pas su nous protéger des inégalités entre femmes et hommes dans les carrières, les parcours professionnels, ou en matière de rémunérations et de pensions »² -- en une moisson de « g ». Les chiffres parlent : selon ce même rapport, les femmes représentent 60% du personnel dans les collectivités du secteur public,

¹ Voir, par exemple, à ce sujet, le commentaire de Geneviève Fraisse, qui justifie l'emploi du terme par Simone de Beauvoir, les deux autres termes possibles « solidarité ou sororité » n'ayant « aucune force symbolique », *Le privilège de Simone de Beauvoir*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 85.

² « Égalité professionnelle hommes-femmes, des clés pour agir », *Un cahier des élèves administrateurs territoriaux*, Institut national des études territoriales, F. Deluga, p. 4.

<http://www.inet.cnfpt.fr/documents/052013/060513150240INTERIEUREXEEGALITEHFWEB.pdf>

mais seulement 18% de l'encadrement supérieur et moins de 5% des directeurs généraux de services des très grandes entreprises ».

À chaque fois que le mot et le concept de l'« égalité » entrent en jeu, brandis comme un étendard émancipateur, c'est une formation binaire, un régime de pensée dualiste qui reviennent en force. Dans un monde à deux places, où mettre toute personne qui ne s'accommode ni du deux, ni d'une « tierce » place ? Où laisser entrer toute personne refusant le décompte et optant pour le non-comptable, pour cet autre versant arithmétique qui caractérise la machine de guerre félice-deleuzienne et qui invite ses « multitudes » à sortir de la logique comptable ? Dès les premières pages de *Sorties*, en 1975, Hélène Cixous met en cause cette logique binaire elle-même, car elle n'est jamais binaire sans hiérarchie : « la pensée a toujours travaillé par opposition (...) par oppositions duelles, *hiérarchisées*. Et tous les couples d'opposition sont des couples »¹.

À la logique de l'égalité se greffe celle du nombre, du dénombrement, de la parité, mise en application lors des élections municipales en France en mars 2001 dans le sillage de la nouvelle loi sur la parité imposant 50% de femmes sur les listes électorales. Les analyses portant sur les mutations quantitatives favorables aux femmes apportées par la loi ont aussi mis à jour des transformations de nature qualitative, qui posent entre autres la question de savoir si les femmes font, ou non, « de la politique *autrement* ? » Mais est-ce une bonne question ? Est-elle bien posée, sachant que son rayon opératoire reste calculé, micrométré, à partir du terme

¹ Hélène Cixous, « Sorties », [1975], *Le Rire de la méduse*, Paris, Galilée, 2010, p. 71-72.

« femme », lui-même relevant de la monolague binaire ? Comment sortir des machines duelles, quantitatives-qualitatives ? Pourquoi, et selon quelle aune, imposer une proportion de 50 % ? S'il faut compter, recomptons. Ce qui passe pour un nouvel équilibre plus équitable ne tient aucun « compte » de l'immense manque à gagner qu'il serait difficile, voire impossible, de chiffrer, depuis que « les femmes » se sont vues octroyer l'accès au suffrage précédemment dit « universel » en France. Combien de « femmes » non représentées pendant combien d'années ? Imaginons une autre manière de calculer, impliquant une tout autre notion comptable, celle du paiement des arriérés : un immense « arriéré » n'est-il pas dû, au compte duquel les instances de pouvoir devraient par conséquent accueillir une proportion plus grande de « femmes », ou de toute catégorie peu ou pas représentée, formant un bloc aux bords flous ? Pourquoi ne pas laisser entrer, lors de la constitution des listes de représentants.es, d'autres traits, prélevés à un ensemble mobile ou « intersectionnel » dans lequel se croisent les critères de l'âge, de la race, de la classe, du sexe, du handicap, de la formation professionnelle, du nombre de langues étrangères parlées, des préférences alimentaires, et du genre ?

Comme le souligne l'analyse de deux chercheuses en sciences politiques, Catherine Achin et Marion Paoletti, la nouvelle obligation paritaire a eu pour corollaire la valorisation de qualités « féminines stéréotypiques » :

La mise en avant de la différence des sexes a été d'autant plus efficace qu'elle s'est greffée sur d'autres oppositions binaires : proximité/éloignement ; société civile/professionnels de la politique, concrétude/ambition (...) les femmes ont été mises en valeur pour leur extériorité au politique pendant la campagne, cette plus-value affichée se transformant en

handicap lors de la composition des conseils municipaux, où elles sont cantonnées à des positions dominées¹.

Une autre étude publiée dans le même recueil porte le titre on ne peut plus parlant de « La disparité dans la parité »², venant ainsi doubler d'un effet de réel la critique cixousienne d'une logique binaire toujours déjà hiérarchisée. Peut-être conviendrait-il, avant de s'engager dans la voie d'une politique paritaire dogmatiquement binaire et dépourvue d'effets de bords, d'ouverture aux marges, de s'interroger sur la violence symbolique légitime de ce terme en apparence aussi inoffensif que le terme de « parité » : comment ne pas y détecter d'emblée un dispositif, une micro-machine de « père » ? Parité : langue du pair, langue de pères.

Comme l'a rappelé Geneviève Fraisse, bien qu'il ne s'agisse pas chez elle d'une lecture à la lettre, d'un corps à corps avec la langue, mais d'une approche d'historienne et de philosophe, « la domination subsiste à l'intérieur même des dynamiques d'émancipation ». Elle mentionne la logique paradoxale propre à la Révolution française, développée ailleurs par Joan Scott :

Soit la Révolution concerne les deux sexes et impose leur égalité (de Condorcet à Olympe de Gouges), soit elle n'est faite que pour un sexe, les hommes, et, par conséquence, les femmes doivent être repoussées de l'espace public (voir les

¹ Catherine Achin et Marion Paoletti, « La parité en pratiques », *Politix*, vol. 15, n° 60/2002, p. 35-36.

² Aurélie Troupel, « Pistes et matériaux, Disparités dans la parité », *Politix*, vol. 15, n° 60/2002, p. 147-166. Un exemple d'effet pervers de « disparité » dans la parité : « les femmes ont été fréquemment rétrogradées par les maires antiparitaires en dépit de leur appartenance à une catégorie professionnelle supérieure à celle des hommes (...). Entre deux élus de même âge et surtout des professions équivalentes, c'est en général l'homme qui gagne des places lors de la constitution du Conseil municipal et la femme qui en perd », p. 162.

discours d'Amar expliquant la nécessité de fermer les clubs de femmes en 1793). Il faut donc accepter que la contradiction soit au départ de la pensée révolutionnaire, et de l'ère démocratique qui s'en suit. (...) La contradiction sera d'autant plus forte que la pensée révolutionnaire sera radicale. C'est bien l'extrême gauche révolutionnaire qui formalise le mieux la nécessité de freiner l'émancipation des femmes.¹

Egalité ? Il entre dans ce terme, lu à la « lettre », et contre toute attente, une des marques même de l'hégémonie : la ligne de découpe ou le patron de couture superposable au prêt-à-porter d'une pensée de l'« égalitaire », chiffré avec la lettre même de l'inégalité. Revendiquer « l'égalité » homme-femme, ou, pour les plus avisés. e. s, l'égalité « femmes-hommes », c'est inviter au rétablissement, sous couvert d'émancipation, d'un schéma de pensée dualiste, c'est-à-dire de ce qui revient à pratiquer paradoxalement et indirectement une forme d'exclusion : non pas une exclusion de « tiers », car ce serait encore compter par deux, mais une exclusion d'une pensée des multiplicités.

Il ne s'agit pas, en toute évidence, de militer « contre l'égalité », mais d'aller plus loin, de ne pas s'arrêter à elle, de chercher à infléchir la logique binaire, de sorte que s'ouvrent aussi les portes à quiconque ne souhaite pas appartenir à une case sexo-identaire ou genrée, à toute personne qui, bien que relevant par pratique (c'est-à-dire par répétition, selon les termes de Judith Butler) de l'une de ces « catégories », refuse de penser selon les normes du découpage et de la segmentarité, même « intersectionnelle » (ce qui revient encore à assumer une pensée de la section, une pensée coupante et sectionnante, anti-flux).

¹ Geneviève Fraisse, « Voir et savoir la contradiction des égalités », *Revue Labrys/Études féminines*, janvier-juin 2013, n° 23, <http://www.labrys.net.br/labrys23/filosofia/gfraisse.htm>

Qu'aura-t-on accompli lorsque chaque instance de pouvoir, chaque parti politique sera parvenu à mettre en œuvre le « progrès » indéniable de la parité ? Ce serait une avancée sociétale en apparence, mais à quel prix : au prix de la consolidation d'une logique duelle et discriminante, courant le risque du retour aux bio-stéréotypes (les femmes à l'éducation, à la santé, les hommes au budget, etc.).

L'égalité-légalité ? La rencontre entre ces mots va plus loin que le hasard de l'homophonie. Pas d'égalité sans « législateur », sans loi et sans « force de loi », pour rappeler l'expression derridienne. Un élément fantôme hante le mot d'égalité, via son étymologie latine. Etymologiquement, « égal » est en effet apparenté à « *equus* » -- et à son double « *aequus* ». Au coin de l'égalité attend un attelage équestre, un appareillage de chevaux-machines entre lesquels est équitablement réparti l'effort de traction. Pas d'égalité qui ne soit adossée à une force de travail, à un « partage » en apparence équitable des tâches, à un calcul de répartition de l'effort entre bêtes de « somme ». L'attelage ne se fait pas sans joug, sans assujettissement : sans jugulation.

L'évènement graphique qui transite par le mot d'égalité est en outre une lettre de « cachet », un appareil de légitimation graphique. Au creux du terme « égalité » se distingue l'appendice d'un « pouvoir » symbolique. Pour être « égale », il faut être « égal » : autrement dit se glisser dans les replis de peau et de langue, dans les replis d'un masque au « masculin ». Le genre grammatical, féminin, de l'égalité, semble ici contredire par son genre graphique, lui-même inscrit dans la trame stéréotypique, qui place littéralement les protagonistes de la scène sociale sur un « pied » d'égalité – où entendre pointer le grand envers

organique de l'institution. Ces contradictions sont à l'œuvre depuis la notion révolutionnaire de « souveraineté égalitaire » analysée par Etienne Balibar, qui propose le nouveau terme d' « égaliberté ». Par ce terme, il identifie les deux concepts révolutionnaires d'égalité et de liberté :

La *Déclaration* dit en fait que l'égalité est identique à la liberté, est égale à la liberté, et inversement. Chacune est l'exacte mesure de l'autre. C'est ce que je propose d'appeler, d'un terme volontairement baroque, la proposition de l'égaliberté : mot-valise, impossible en français, et cependant possible seulement comme un jeu de mots français¹.

Il n'est pas certain que le terme soit si « baroque », dans la mesure où aucune irrégularité ou bizarrerie productive n'en émerge – l'analyse restant arrimée à l'emploi de couples dialectiques du type femmes/hommes, « différence sexuelle/différence intellectuelle », intellectuels/manuels.

Egalité : laquelle ? Celle qui veille au rattrapage salarial (certes indispensable, mais sous quelle forme quantifiable – comment rattraper « égalitairement » un manque à gagner accumulé ?), à une meilleure équité qualitative, à l'égalisation ? Ou une égalité qui remettrait en cause la dichotomie elle-même ? Mais comment le pourrait-elle, puisque son nom même arbore la langue « hégémonique », pris dans une logique comptable en base binaire qui ne remet rien en cause ? Egalité : le concept laisse intact le sujet prétendu « neutre » des états-nations. C'est un concept « beauvoirien », qui n'affecte en rien ces valeurs sûres du monde phallocratique-panoptique : ni le « beau », ni le « voir ». Chercher, par exemple, à promouvoir depuis un bord « égalitaire » la visibilité des femmes dans les médias et l'espace public, autrement dit tenter de sortir des

¹ Etienne Balibar, *La proposition de l'égaliberté*, Essais politiques 1989-2009, Paris, PUF, 2010, p. 68.

« stéréotypes » et intervenir afin de mettre fin à la « reproduction » des inégalités, n'est-ce pas là une mission indispensable entre toutes ? A ceci près que ce type de projet ou de structure existe, avec des résultats très dommageables quant au rétrécissement de l'horizon sémantique qui s'y déploie. A partir de la constatation que « 80% des experts interrogés dans les médias sont des hommes », s'est mis en place le programme « Les Expertes », projet soutenu par de nombreux partenaires, allant de la Mairie de Paris à la Conférence des Présidents d'Université, au CNRS, au Ministère de l'Education nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, et d'autres. Est-ce en validant la pensée molle, mi-technocratique mi-série-télévisuelle, de « l'expertise », que les femmes accèderont à la visibilité ? Le projet, porté par trois agences de l'égalité (Egaé, EQUILIBRES, et Autrement Conseil) semble voué à l'imposition d'un modèle particulièrement binaire, essoufflé, néo-libéral tardif, en forme de mise en fiche et d'interrogatoire à remplir dont la première question à elle seule devrait suffire à détourner quiconque a lu, voire même entrouvert, Judith Butler, Luce Irigaray, Christine Delphy, ou Hélène Cixous, pour citer des noms identifiés (à tort ou à raison) comme relevant de différents « bords » du féminisme. La première étape du formulaire mis en place par le site <http://expertes.eu> qui projette un « Guide des expertes » est la suivante : quelle experte êtes-vous ? Question identitaire, ontologique, en forme d'interrogatoire identitaire, en vue de la constitution d'un fichier – question que l'on pourrait presque superposer à l'identique à celle du générique « Who are you ? », interprété par le groupe *The Whode* la série télévisée « Les Experts », reposée à chaque nouvelle victime défunte de l'épisode ? Cette question n'est pas très différente de celle devant laquelle Irigaray restait silencieuse, à savoir « Êtes-

vous une femme ? », à quoi elle répond sans répondre : « question type. Question d'homme ? Je ne crois pas qu'une femme – à moins de s'être assimilée aux modèles masculins, et plus exactement phalliques – me poserait cette question. Parce que « je » ne suis pas « je », je ne suis pas, je ne suis pas une. Quant à femme, allez-donc savoir... En tout cas, sous cette forme, celle du concept et de la dénomination, sûrement pas »¹.

Comme l'a appelé dans un autre contexte, il y a plus de trente ans, Luce Irigaray dans un entretien accordé au *Monde* du 7 juin 1985, après la publication de *Parler n'est jamais neutre*, il importe de faire entendre un autre concept que celui d'égalité :

La libération de la sexualité ne signifie donc pas simplement la revendication de l'égalité des sexes. Positive socialement, elle risque de produire des foules monosexuées, neutralisées, qui sont un des périls de notre époque. Il s'agit plutôt de faire advenir une différence non hiérarchisée, qui permette de créer librement des formes imaginaires, symboliques, artistiques différentes selon les sexes et fécondes dans leur différence »².

On ne pourra que saluer la clairvoyance d'Irigaray parlant de « foules neutralisées », « monosexuées », de celles qui surgissent trente ans plus tard sous le masculin Charlie (non pas un prénom de personne, mais bien un prénom de quelqu'un ou de quelques-uns, de Charlie Brown à Charles de Gaulle) lors du défilé du 11 janvier 2015.

Quant au programme expérimental mis en place à la rentrée 2013, à partir de la dernière section de la maternelle dans cinq académies en France, programme

¹ Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit 1977, p. 120.

² « Luce Irigaray et la différence des sexes », *Le Monde*, 07.06.1985, entretien avec Roger-Pol Droit.

baptisé « l'ABCD de l'égalité » devant donner lieu à la signature d'une « convention interministérielle à l'égalité entre filles et garçons », il a fait l'objet, on le sait, d'une campagne assortie de fausses rumeurs, de violentes polémiques venues de milieux ultra-conservateurs, et d'un retrait en juin 2014. Le projet d'en faire un module d'enseignement sur un temps à part n'aboutit pas. En cédant la place à un « plan d'action pour l'égalité entre les filles et les garçons à l'école », il ne s'agit pas simplement d'un changement de label. « ABCD » était un beau titre en forme de début d'abécédaire, politiquement efficace et, partant, dangereux. Pour quelle raison ? Parce, qu'entre autres, cette suite de lettre ouvrait la porte à d'autres suites de lettres « homologables », adaptables à ce format, telles LGBTQI.

Malgré son potentiel transformatif et ses intentions politiques vertueuses, l'initiative reste articulée à une visée professionnalisante de l'école, puisqu'il s'agit de « faire en sorte que les enseignants puissent traiter de façon égale filles et garçons dans la nature des compétences qu'on leur fait acquérir et aussi dans l'appétence que l'on ouvre chez eux pour des orientations professionnelles futures ». Compétence et appétence ? Comment ne pas lire dans ce nouveau couple le spectre, la répétition pour le moins inégalitaire de tout « couple » conçu de façon dichotomique ?

Par où passer pour réinterroger sans les perpétuer les formations binaires ? Par le « chas » de la langue, qui est aussi celui de la philosophie et autres langues à « chas ». C'est par exemple à la lecture de textes issus du corpus de la déconstruction que l'historienne Joan Scott adosse certaines de ses analyses, dans un geste de refus « du

caractère fixe et permanent de l'opposition binaire »¹. Pour elle, les féministes œuvrent depuis longtemps dans le camp de la « déconstruction ». Passer, autrement dit, non pas par ce qu'Irigaray a appelé « parler », mais par la lettre, par la littérature en tant que production « queer », par des textes à même d'infléchir les « mots » de la tribu, de pratiquer de torsions « différentielles », qu'on aurait tort de rabattre trop vite sur des effets « différentialistes ». Ce que Jacques Derrida a appelé « différence sexuelle » ne tient précisément pas en place, et se renomme, par exemple sous la plume d'Hélène Cixous, « la d. s. », une « déesse » certes lettrée mais dont l'être ou le « squelette », pour reprendre le mot de Lacan, sont sans église et sans métaphysique, et n'existent qu'en tant qu'êtres-de-passage, en marche (et hors « progrès »). L'écriture de Derrida se laisse lire, d'emblée de façon *queer* dès les trois mots jetés au début de l'essai qu'il consacre au genre et à la sexualité chez Heidegger : « Du sexe, oui (...) », départ de phrase qui tient lieu d'ouverture à une réflexion sur le silence heideggérien en matière de sexualisation du *Dasein*. C'est dans ce texte, précisément, que Derrida analyse la pensée du « *Geschlecht* » entre guillemets, « parce qu'il y va autant du nom que de ce qu'il nomme (...) Il y va de l'inscription du *Geschlecht* comme inscription, frappe et empreinte » : le mot est à voir-lire comme « graphie ».

L'essai s'achève sur un dé-compte ou un dé-conte de la « différence sexuelle », qu'il tente de penser « sans négativité » : « ne peut-on commencer à penser une différence sexuelle (sans négativité, précisons-le) qui ne serait pas scellée par le deux ? Qui ne le serait pas encore

¹ Joan Scott, *De l'utilité du genre, op.cit.*, p. 38.

ou ne le serait plus ? (...) Le retrait de la dyade achemine vers l'autre différence sexuelle »¹.

ÉGIDE

L'égide est réversible ; s'inverse sur le champ de bouclier en arme. Orné ou non d'un « gorgonéïon », tête tranchée de l'une des « Gorgones », conçues par Gaïa, mères des Géants, l'objet-mot « agit » : son point « g » émet une microdose de pétrification graphique. Il a le pouvoir de pétrifier, de durcir, de « rendre rigide d'effroi », écrit Freud, qui ajoute : « devenir rigide signifie érection, donc consolation apportée au spectateur : il a encore un pénis, il s'en assure en devenant lui-même rigide ² ».

EGO

Double-tour de clé : un tour de « g », un tour de « o », pour refermer sur elle-même l'entité « sujet ». Quant au « *Ich* » freudien, est-il bien traduit par « *ego* » ? Rien de moins sûr, en tenant compte des variétés de réalisation phonétique du pronom personnel, selon les accents, les vallées, les dialectes d'outre-Vienne et d'outre-frontières germaniques, où, là où il est prononcé /ik/ ou /ir/, s'invite une autre bande-son, beaucoup plus queer, sans papiers et sans abri : voisine du verbe *irren*, *sich irren* : se tromper, errer. *Ich*-l'errant.

¹ Jacques Derrida, *Heidegger et la question*, « La Main de Heidegger », *Geschlecht II*, Paris, Flammarion, 1983, p. 147-172.

² Sigmund Freud, trad. Jean Laplanche, *La Tête de Méduse*, *Œuvres complètes*, Paris, PUF, 2010, vol. XVI, p. 163.

ÉNERGIE

« Il émanait de Pierre Bourdieu une énergie compacte de rugbyman du Sud-Ouest », écrit Isabelle Rüf dans l'éditorial que le journal *Le Temps* consacre au sociologue, avant d'ajouter : « il y a vite du religieux dans le discours autour de Bourdieu, dans l'hagiographie comme dans le reniement »¹.

Si le mot d'« énergie » offre une porte d'entrée intéressante dans l'œuvre-Bourdieu, il en va de même de l'introduction du religieux : a-t-on jamais remarqué que le dernier mot de *La Domination masculine* (1988), le mot qui vient ponctuer le troisième et dernier chapitre de ce texte, juste avant la conclusion, est le mot : Dieu ? Le fait est d'autant plus remarquable qu'il est resté inaperçu de son auteur, qui consacre précisément cette dernière page à une réflexion sur l'importance du nom propre ou du nom donné, et à la possibilité de renomination de soi, comme forme d'échappement à la violence symbolique. Une autre manière de lire Bourdieu-le-nom (et son énergétique, j'y arrive) consiste à l'appeler non pas depuis l'arrière, mais depuis l'avant de ses syllabes, ce que fait Marie-Hélène Bourcier dans « les Bourdes de Bourdieu »², dossier critique consacré aux ratages du sociologue « passionné par le capital symbolique gai », « intellectuel à l'ancienne des nouvelles pratiques symboliques et discursives queers » mais « grand spécialiste des masculinités méditerranéenne » qui « ne connaît rien à la culture gaie sans parler de culture lesbienne ou trans ». Aux critiques formulées par Bourcier, se sont jointes des voix féministes

¹ Isabelle Rüf, « Pierre Bourdieu, prophète sectaire ou penseur capital ? », *Le Temps*, 21 janvier 2012.

² Marie-Hélène Bourcier, « Les Bourdes de Bourdieu », *3 Keller*, n° 43, novembre-décembre 1998, p. 20, 21.

qui toutes soulignent le peu de cas que semble faire Bourdieu des « recherches féministes » des vingt dernières années, minorisées en « discours féministes » dans *La Domination masculine*.¹

Un même aveuglement épistémologique semble affecter Bourdieu dans l'essai qu'il consacre en 1973 aux rapports entre langage et pouvoir symbolique : on constate dans l'extrait qui suit que ce texte, en tant que dispositif de « langage », est lui-même porteur de marques qui enferment ou piègent l'analyse :

Le pouvoir symbolique comme pouvoir de constituer le donné par l'énonciation, de faire voir et de faire croire, de confirmer ou de transformer la vision du monde et, par là, l'action sur le monde, donc le monde, pouvoir quasi-magique qui permet d'obtenir l'équivalent de ce qui est obtenu par la force (physique ou économique), grâce à l'effet spécifique de mobilisation, ne s'exerce que s'il est reconnu, c'est-à-dire méconnu comme arbitraire (...) Le pouvoir symbolique, pouvoir subordonné, est une forme transformée, c'est-à-dire méconnaissable, transfigurée et légitimée, des autres formes de pouvoir : on ne peut dépasser l'alternative des modèles énergétiques qui décrivent les relations sociales comme des rapports de force et des modèles cybernétiques qui en font des relations de communication, qu'à condition de décrire les lois de transformation qui régissent la transformation des différentes espèces de capital en capital symbolique et en particulier le travail de dissimulation et de transfiguration (en un mot, d'euphémisation) qui assure une véritable transsubstantiation des rapports de force en faisant méconnaître-reconnaître la violence qu'ils enferment objectivement et en les transformant ainsi en pouvoir

¹ Voir par exemple la critique (modérée) de l'historienne Michèle Perrot, « Bourdieu et le mâle absolu ... », *Libération*, 27 août 1998 ; voir aussi l'article de Marie Victoire Louis, « Sur la domination masculine : réponse à Pierre Bourdieu », *Les Temps modernes*, mai-juin-juillet 1999, p. 325-358.

symbolique, capable de produire des effets réels sans dépense apparente d'énergie.¹

Ce texte, qui dans une note en appelle à une « prise de conscience de l'arbitraire, c'est-à-dire [au] dévoilement de la vérité objective et l'anéantissement de la croyance », laisse affleurer, précisément, les marques assujettissantes d'une norme symbolique au fil d'une écriture constamment traversée par le lexique même de la « croyance », que l'auteur cherche à contourner ou à « dévoiler » : logique du voile, du saint des saints – « dieu » n'est pas loin. Dévoiler n'échappe pas à une logique du voile, mais reste son envers dialectique (le terme de « dialectique » courant par ailleurs dans *La domination masculine*). De « faire voir » en « faire croire », de « transfiguration » en « transsubstantiation », la plume de Bourdieu laisse parler une langue qui n'est certes pas « quasi-magique » mais qui demeure traversée à son insu par un lexique culturel et cultuel : une langue de (Bour) dieu, une catholicité affleurante parsemée de ce que le sociologue nomme lui-même des « effets réels ». L'un des effets réels de ce texte surgit dans l'emploi de ce dernier mot : « énergie », terme qui redonne à la langue « scientifique », à l'énergétique transformative neutre, importée de l'économie et de la sociologie marxiste, une coloration qui cesse d'être neutre : le monde des « forces » du marxisme est ici déformé, étiré vers un monde des « formes », un monde d'apparence et de voilé, de connu et de méconnu. Dans ce court texte où Bourdieu formule une critique du marxisme et de son « énergétique », sa

¹ Pierre Bourdieu « Sur le pouvoir symbolique », *Inter-sciences, Annales*, 1977 Vol. 32, n° 3, (405-411) p. 411. Voir ce site, consulté le 2/10/2014:

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1977_num_32_3_293828

description de structures d'échanges quasi-physiques, se profile un retour de la dialectique, retour ponctué, à la lettre, par deux effets réels propres à Bourdieu, deux effets qui transitent via le capital symbolique de deux lettres, graphiques-phalliques l'une et l'autre, à la surface du « pouvoir » et de l'« énergie ». Cette logique du piège symbolique est décrite ailleurs, dans un séminaire où Pierre Bourdieu rappelle que « dans les luttes symboliques, les dominés sont souvent sommés, sauf révolution symbolique, de mettre en œuvre dans la révolte les catégories mêmes qui produisent ce contre quoi elles se révoltent ». ¹ Mais comment se révolter avec des « catégories » (voir ce mot) ? Et comment ne pas lire un différentiel subtil, dans la reformulation de la « révolution symbolique » (inscrite au cahier des charges du sociologue) en tant que « révolte », la révolte de ces « elles » qui se révoltent ?

ENGENDRER

Entre tous les verbes par lesquels nommer l'acte de donner vie, « engendrer » est celui qui sémiotiquement/graphiquement semble la donner le moins : or c'est ce verbe et son registre abstrait, sa barrière gutturale, son « -gendre » embarqué et son semis monochrome de « e » qu'emploie le plus souvent Simone de Beauvoir dans les volumes du *Deuxième sexe*, dès qu'il s'agit de nommer la naissance. « Engendrer » y relève de façon « neutre », clinique/phallique, la naissance, en y touchant le moins possible ou du moins en prenant des gants – un doigt de gant : « la femme qui engendre ne

¹ Pierre Bourdieu, « Nouvelles réflexions sur la domination masculine », *Cahiers du Genre* 2/2002 (n° 33), Paris, L'Harmattan, p. 225-233. En ligne (consulté le 4 juin 2015) : <http://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2002-2-page-225.htm>

connaît donc pas l'orgueil de la création » ; « celui qui engendre, c'est le père. La femme comme un dépositaire étranger reçoit le germe ». Pas d'enfant qui ne soit « menace d'enfant » : pour ne pas risquer d'engendrer, « elle devra courir au cabinet de toilette pour chasser de son ventre le germe vivant déposé en elle malgré elle ; cette opération hygiénique contredit brutalement la magie sensuelle des caresses » ; (...) Sur dix enfants qu'elle engendre, il en meurt sept ou huit » ; « sa chair engendre seulement de la chair ». Tout Hegel tient dans ce portrait de femme enceinte :

Ce qu'il y a de singulier chez la femme enceinte, c'est qu'au moment même où son corps se transcende il est saisi comme immanent (...) chez la future mère, (...) l'opposition sujet et objet s'abolit : elle forme avec cet enfant dont elle est gonflée un couple équivoque que la vie submerge.¹

Comment ne pas y lire un cours de dialectique hégélienne : une grossesse en forme de *Aufhebung* avec pléthore de g ? Cette lettre martelée semble être un des tours d'écriture de Beauvoir, sa signature au masculin le plus « singulier » ; l'appendice graphique accourt dès qu'il s'agit de faire concept, de décrire par exemple la condition humaine et sa « contingence charnelle » :

Cette gélatine tremblante qui s'élabore dans la matrice (...) évoque trop la molle viscosité des charognes pour qu'il ne s'en détourne pas avec un frisson. Partout où la vie est en train de se faire, germination, fermentation, elle soulève le dégoût parce qu'elle ne se fait qu'en se défaisant ; l'embryon glaireux ouvre le cycle qui s'achève dans la pourriture de la mort. Parce qu'il

¹ Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, Paris, Editions Gallimard, [1949], 1976 ; tome I p. 114 ; p. 134 (citant Eschyle) ; tome II p. 166-167 ; p. 327-328 ; p. 347 ; p. 345.

a horreur de la gratuité et de la mort, l'homme a horreur d'avoir été engendré.¹

Ruse d'écrivain : manipuler la vie avec des gants, en chirurgien, sans la toucher – en glissant la main dans la prothèse, garantie sans matrice, d'un doigt de gant (voir l'entrée *Doigt*).

ÉNIGME

« L'énigme dont nous parlons »² : c'est par cette périphrase devenue célèbre et ayant donné en partie son titre à l'ouvrage de Sarah Kofman, *L'énigme de la femme*, que Freud s'adresse à son public au début de sa Conférence de 1932 « La féminité », en partant d'une bipartition de son auditoire : « Le problème de la féminité vous préoccupe puisque vous êtes des hommes. Pour les femmes qui se trouvent parmi vous, la question ne se pose pas, puisqu'elles sont elles-mêmes l'énigme dont nous parlons » – humour de Freud, jeu de chat et de souris avec son auditoire. Une rapide analyse grammaticale de ce paragraphe d'ouverture fait apparaître, dans le cas de l'adresse aux hommes, une situation de dialogue ou d'interlocution possible (« vous »), et dans le second, un recours à la troisième personne (« elles »), prise de distance confirmée plus loin par le fait qu'« elles » passent de l'état de sujet à celui d'objets d'analyse et de discours (« dont nous parlons ») : ou comment rejouer dans la syntaxe la scène discriminante, objectifiante, d'une bipartition. Placer le féminin sous le signe de l'« énigme », mauvais départ ? Départ le long d'un sentier fléché, sans aucune bifurcation possible, avec obligation de suivre le

¹ *Ibid.*, tome I, p. 247-248.

² Sigmund Freud, (1932) « La féminité » [1932], *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Payot, 1936, p. 149.

marquage en G du mot « énigme » et de son joug au masculin ? Mais ce n'est pas, précisément, d'énigme-de-la-femme dont parle Freud, mais bien de : l'énigme-dont-nous-parlons, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il entre dans cette énigme et dans l'énigme de la « différence sexuelle », qui n'est en rien anatomique pour Freud, une part incompressible de langage. La différence sexuelle existe en-langage.

Or, il n'existe pas d'énigme alpha-genrée, genrée depuis son inscription dans la langue même, en allemand : pas d'imposition de sceau en G, car, dira-t-on en suivant un chemin « logique », c'est le mot *Rätsel* qui y traduit l'énigme et valide ainsi le principe saussurien de « l'arbitraire du signe ». Il est intéressant pourtant de relire de près le texte de la conférence, car cette relecture permet de voir affleurer deux occurrences de ce mot « énigme » ou *Rätsel*, formant cadre ou parergon autour de deux formes du verbe *Grübeln* (ruminer) employées dans le texte – cet effet de cadrage et de répétition de *Grübeln* disparaissant en traduction française :¹

Über das Rätsel der Weiblichkeit haben die Menschen zu allen Zeiten gegrübelt :

Häupter in Hieroglyphenmützen,
Häupter in Turban und schwarzem Baret,
Perückenhäupter und tausend andere
Arme, Schwitzende Menschenhäupter ».
(Heine, Nordsee.)

Auch Sie werden sich von diesem Grübeln nicht ausgeschlossen haben, insofern Sie Männer sind; von den Frauen unter Ihnen erwartet man es nicht, sie sind selbst dieses Rätsel.

¹ <http://www.psychanalyse.lu/Freud/FreudNeueVorlesungen.pdf>, consulté le 11 /6/2013. Je souligne.

Ces ruminations en G semblent autrement dit traversées de *Geschlechtigkeit*, le mot « pré-théorique » pour parler de différence sexuelle, terme dont Freud se distancierait, comme l'explique Anne Berger, en employant, pour « nommer et décrire le champ de son enquête », le mot de *Sexualität*¹. L'étonnant quatrain orientalisant de Heinrich Heine que Freud prend la peine de citer ou de réciter, avec ses têtes enturbannées, ses têtes à hiéroglyphes, à bérêts noirs, ses têtes en sueur ou portant perruques, livre quant à lui un tableau très queer et/ou très travesti : Freud, via Heine dont il laisse les mots traverser sa conférence, saisit ce qui passe de plus insaisissable dans cette description de passagers d'un « port » de la mer du Nord (qui donne son titre au recueil) : or ce port est une collection de portraits (non-conformes, autrement genrés et racialisés) c'est-à-dire aussi une porte, une porte ouverte sur ce qu'on pourrait appeler un peuple hiéroglyphique, fait de résistant. e. s à/de la psychanalyse. Ce poème constitue une série de masques, une scène de drag-en-bord-de-mer : greffé sur le discours psychanalytique, il modifie aussitôt de son étrangeté, ou plutôt de sa puissance « queer », les données binaires sur lesquelles s'ouvrirait en apparence la conférence de Freud. Pas de mère, mais un bord de mer. Ces multiples têtes sont à lire comme autant de multiplicités. Et pas l'ombre d'un visage (voir ce mot).

ENSEIGNEMENT

Enseignement ou instruction ? Education ou formation ? Ceux et celles qui relèvent du Ministère de l'Éducation nationale (bien ou mal nommé M.E.N.) sont désigné. e. s du nom d'« enseignant.es. », bien que tout le monde ne se

¹ Anne Berger, « La différence sexuelle ou les fins d'un idiome, *Asylon*, n° 7, 2009-2010, consultée le 3 février 2015 : <http://www.reseau-terra.eu/article942.html>

reconnaisse pas sous cette enseigne. Dans la « Lettre aux instituteurs » du 17 novembre 1883 que Jules Ferry adresse à un « Monsieur l’Instituteur » anonyme, générique et genré (bien que le féminin « institutrice » apparaisse plus loin dans le corps de la lettre), éducation, enseignement et instruction semblent interchangeable : il y est question de mission « d’éducation morale, d’instruction civique » et plus loin d’« enseignement moral et civique ». Il y est aussi question de ligne de partage laïque : « l’instruction religieuse appartient aux familles et à l’église, l’instruction morale à l’école ». Si dans cette lettre affleurent certains des termes par lesquels faire passer une ligne de séparation nette entre enseignement et religion, on constate que son auteur relie théologie et philosophie, et que si la figure de l’apôtre est bannie, celle du père revient :

Et quand on vous parle de mission et d’apostolat, vous n’allez pas vous y méprendre : vous n’êtes point l’apôtre d’un nouvel évangile ; le législateur n’a voulu faire de vous ni un philosophe, ni un théologien improvisé. Il ne vous demande rien qu’on ne puisse demander à tout homme de cœur et de sens. Il est impossible que vous voyiez chaque jour tous ces enfants qui se pressent autour de vous, écoutant vos leçons, observant votre conduite, s’inspirant de vos exemples, à l’âge où l’esprit s’éveille, où le cœur s’ouvre, où la mémoire s’enrichit, sans que l’idée vous vienne aussitôt de profiter de cette docilité, de cette confiance, pour leur transmettre, avec les connaissances scolaires proprement dites, les principes mêmes de la morale, j’entends simplement de cette bonne et antique morale que nous avons reçue de nos pères et que nous nous honorons tous de suivre dans les relations de la vie sans nous mettre en peine d’en discuter les bases philosophiques¹.

¹ Lettre circulaire aux instituteurs, Jules Ferry, 17 novembre 1883, http://fr.wikisource.org/wiki/Jules_Ferry_Lettre_aux_instituteurs_1883

Il s'agit, ajoute-t-il plus loin, de faire des « honnêtes gens » – mais où situer les contours de cette honnêteté, dont le discours rencontre celui de la morale, sinon de la théologie ? Est-ce entrer dans la classe des « honnêtes » gens que de concilier la promotion de l'école gratuite et obligatoire, et l'expansion coloniale au nom d'un « devoir de civilisation des races inférieures »¹ ?

Placer l'enseignement sous le signe du « bon sens » ? C'est en regard du « bon sens » de Ferry le partisan, entre autres entreprises coloniales, de la conquête du Congo et du Tonkin, que peut être relue l'une des scènes scolaires de *Si près* d'Hélène Cixous, à un moment où colonialisme et enseignement se côtoient de « si près ». La narratrice, scolarisée au Lycée Fromentin d'Alger, pense « tout le temps *au bon sens* (...) depuis la première leçon de philosophie en classe terminale, où le professeur nous avait cité la première phrase du *Discours de la méthode*, afin de nous faire entrer commodément, paisiblement par la porte de la Raison, dans un monde clair, heureux rassurant, français, inébranlable. Elle avait souligné chaque syllabe rassurante d'une voix claire et rassurante (...): le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. Quoique. (...) J'attendais tout de la philosophie, j'attendais la philosophie comme le salut, le triomphe de la vérité crue, saignante, nue, sauvage, sans peur, depuis des années (...) Ne venais-je pas de lire que le narrateur de *La Recherche* citait ce « bon sens » dont parle Descartes, comme « la chose du monde la plus répandue », le narrateur, ou bien Proust, avait remplacé *partagée* par *répandue*, ce qui changeait absolument tout

¹ Jules Ferry, Discours prononcé à la Chambre des députés le 28 juillet 1885

<http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/ferry1885.asp>

(...) Il y aurait donc la France et l'autre, une autre que la France ? »¹

Si « répandue » semble en effet plus pendable que le premier mot, « partagée » n'est pas sans ambiguïté : s'agit-il d'un processus de partage-en-classe, ou d'une ligne de partage-de-classe ? Division ou mise en commun ? Des syllabes du mot « enseignement », l'écriture d'Hélène Cixous extrait un trait d'homophonie : une vérité « saignante ».

C'est sous la plume d'Anne Querrien le mot « enseignement » se réécrit « enseignement », sa doublure inquiétante :

Le problème majeur de la pensée 68 c'est que son oralité, sa transmission directement jouissive, sont restées enfermées dans l'université, dans le cadre des cours, des séminaires, des rituels de l'enseignement, de la castration. Ces rituels sont pour les sociétés modernes l'équivalent symbolique des scarifications, des marques de l'intégration. (...) L'enseignement scolaire et universitaire apprend à savoir obéir pour savoir commander, dit-on à l'École Polytechnique, et dans l'ordre des Jésuites. Mais attention : l'enseignement, la passion du maître pour la greffe des sauvageons, ne sont féconds que si le maître est lui-même en quête, en recherche du milieu où il officie. Pour l'obliger à ce travail Ignace de Loyola avait trouvé la lettre : la lettre, bien plus efficace que le panoptique. Le petit maître écrit au grand maître une lettre par mois, librement quant au contenu, régulièrement quant au rythme. Et le grand maître répond quand il a envie, peut-être jamais. Et le petit maître s'acharne à obtenir la réponse du grand-maître en préparant une plus belle lettre grâce aux informations que lui donnent les sauvageons qu'il évangélise et domestique ainsi à son projet².

¹ Hélène Cixous, *Si près*, Paris, Gallimard, 2007, p. 29-31.

² Anne Querrien, « Les filles de joie de la pensée 68 », *Multitudes*, 2003/2 n° 12, p. 5-9 ; p. 6. DOI : 10.3917/mult.012.0005, consulté le

Comment échapper à « la lettre » ? A celle d'Ignace de Loyola, à celle qui se « greffe » à même les « sauvageons » qui tentent de lui échapper ? Commencer par se déprendre du mot-en-g d'enseignement, de son « mensonge » et de son enseigne, pour lui préférer par exemple l'école mutuelle, ou l'université-mutuelle, ou l'université foraine, le beau concept expérimental/expérimenté de Patrick Bouchain¹. Remplacer le verbe enseigner par la double porte, passive/active, du verbe apprendre.

ESCLAVAGE

Dans ses « Gloses marginales au programme du Parti ouvrier allemand » (1875), Marx a milité contre ce qu'il appelait les « formules creuses de journaliste », par exemple le fait de remplacer la « lutte des classes » par la « question sociale ». C'est une attention soutenue au pouvoir du langage qui le pousse à pratiquer une autre mise au point dans *La Critique du programme de Gotha*, où, au mot flou de « salaire », Marx substitue celui d'esclavage :

Le salaire du travail n'est pas ce qu'il paraît être, à savoir la valeur (ou le prix) du travail, mais seulement une forme déguisée de la valeur (ou du prix) de la force de travail ; (...) l'ouvrier salarié n'est autorisé à travailler pour assurer sa propre existence, autrement dit à exister, qu'autant qu'il travaille gratuitement un certain temps pour les capitalistes (...) tout le système de la production capitaliste vise à prolonger ce travail gratuit par l'extension de la journée de travail ou par le développement de la productivité, c'est-à-dire par une plus grande tension de la force de travail. (...) [L]e système du travail salarié est, par conséquent, un système d'esclavage et, à vrai dire, un esclavage d'autant plus dur que

10/12/2014.

¹ Sur « l'université foraine » de Patrick Bouchain, voir le film de Julien Donada, « L'étrange histoire d'une expérience urbaine ».

se développent les forces sociales productives du travail, quel que soit le salaire, bon ou mauvais, que reçoit l'ouvrier¹.

ÉTRANGER

Le « g » d'étranger sonne comme une fin de non-recevoir : ménage social avec attribution de cases et de régimes d'appartenance, rangement et alignements en longues files d'attente de « brownies » (me dit une amie de Bangalore directement concernée par ce qu'elle lit dans le regard des personnes aux guichets des bureaux de préfectures), injonction d'avoir des papiers « en ordre ». Ce mot sent le bureau, le guichet, l'administration, l'appel à être-rangé pour mieux disparaître. Il en va tout autrement de ses voisins sémantiques que personne ne sait comment faire tenir en place : eux savent beaucoup mieux échapper à la bure : les hôtes, de sens réversible, invités et invitants : qu'il s'agisse de ceux/celles de Klossowsky, de Pasolini, de Schérer, de Hocquenghem, de Genet, lui-même « hôte » des Black Panthers et des Palestiniens. Problème dès qu'on met ce mot au féminin : « hôtesse » n'a plus qu'un seul versant, non pas celui d'invitée mais de receveuse.

A la fin de *Zeus hospitalier*, grand livre toujours non traduit (sans autre hôte d'accueil que la langue française), dans une allégorie qui donne la parole à l'Hospitalité en personne, Schérer place cette dernière en position de juge et critique du « misérable discours qui se dit politique, en France et un peu partout » et qui « surenchérit sur les motifs de restreindre un peu plus chaque jour les mesures et l'esprit d'hospitalité en le remplaçant par son contraire :

¹ Karl Marx, *Critique du programma de Gotha*, 1881, <http://classiques.chez-alice.fr/marx/gotha.pdf>, consulté le 20/8/2015., p. 8-9.

l'esprit de défiance à l'égard de l'étranger, l'égoïsme national ». Mais le danger, ajoute-t-il (elle, l'allégorie), vient aussi de la langue :

La langue elle-même pâtit de cette surenchère inhospitalière. Prise de vertige, elle dérive en tous sens. De nouveaux slogans prétendent se faire tenir pour des idées ou des concepts. Ne voilà-t-il pas (...) qu'un ancien chef de l'Etat vient de proposer « un retour à une nationalité de sang » en l'opposant à celle que l'on peut obtenir sur le sol (...) On prend prétexte d'un « danger d'invasion » pour fustiger une immigration qui n'est pas seulement, d'ailleurs, le point de mire de votre droite, mais de votre gauche aussi, avide de n'être pas en reste dans la concurrence électorale. Elle est devenue l'unique préoccupation des hommes politiques de tout bord dans cette hantise du national qui s'est emparée du globe ¹.

Contourner le faux concept d'étranger en passant par des langues « étrangères » : l'appeler, de ses autres non-noms : *foreign*, pour parler la belle langue queer-foraine ; *straniero*, *extranearius* : langue du dehors.

FIGUE

Pour approcher la figue de près, en poète, Ponge n'a pas d'autre choix que de la renommer : de « grenier à tracasseries » pour les dents, elle devient « tétine » : elle est trans -, change de genre et traverse les corps, relie le végétal au caoutchouc. Dans les multiples états de ce texte en forme d'art poétique, inachevé et constamment réécrit, replanté, disséminé de 1951 à 1959, le fruit est à la fois traqué et détraqué, à la lettre :

nous la réclavons comme notre tétine ; une tétine, par chance, qui deviendrait tout à coup comestible, sa principale singularité, à la fin du compte, étant d'être d'un caoutchouc desséché juste

¹ René Schérer, *Zeus hospitalier, Eloge de l'hospitalité*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 181.

au point qu'on puisse, en accentuant seulement un peu (incisivement) la pression des mâchoires, franchir la résistance – ou plutôt non-résistance, d'abord, aux dents, de son enveloppe – pour, les lèvres déjà sucrées par la poudre d'érosion superficielle qu'elle offre, se nourrir de l'autel scintillant en son intérieur qui la remplit toute d'une pulpe de pourpre gratifiée de pépins¹.

Tout commence, en 1951, par n'être que graines de g échappées du nom propre et du fruit sec et durci : « Le grès, le grais (mot inventé), les grains, le gravier, la pulpe graineuse, graveleuse, granuleuse de la figue, la grenaille ». Selon l'analyse de l'éditeur du volume, Jean-Marie Gleize, l'art poétique est difficile « parce qu'incorporé à la pulpe du fruit ». Ce sont aussi des décorporations, des sorties de corps et de règnes : sortie du corps masculin du grès, de la glaise et des graines, vers un corps synthétique de tétine – bout de sein ou substitut de synthèse, machine à couper les flux. A l'opposé de la « glaise » originelle « avec laquelle on fait la poterie dite de grès » (glaise reprise en écho, performée par le nom même de Jean-Marie Gleize, poète dont le nom dérive d'un flux partiel de poème), est élaboré le caoutchouc. Dans cette tétine Gleize lit un motif « régressif », un retour à l'érotisme oral. Mais qui parle de mère ? C'est aussi de tétine animale qu'il s'agit, celle de la louve ayant allaité Romus et Romulus « sous un figuier », introduit au fil des réécritures. La figue fait place au fruit déphallicisé-démasculinisé : « petit bouton » qui tend aux bouches lectrices « les lèvres de sa pourpre ».

¹ Francis Ponge, *Comment une figue de paroles et pourquoi*, Paris, Flammarion, 1997, p. 61.

FRIGIDITÉ

Ce mot est à lui seul une leçon de « genre » : l'employer, c'est incorporer, par manducation du mot, les normes de genre qu'il prescrit, qu'il colporte et inocule. Le terme est trop vite analysé comme simplement « sexiste », et servant à placer un manque à jouir côté « femme », analyse qui revient à omettre un tout autre paramétrage : celui de l'expression elle-même, de son viriarcas actif, affleurant dans les syllabes dont le mot est chargé : cette charge pesante qu'il a à charge de transmettre et qui s'écrit : « rigidité ». Les syllabes brandies en plein mot ne rassurent-elles pas le membre construit comme « actif » que tout est en ordre ? Sera « frigide » le côté « fragile », rigide tout le reste. Tout un programme, inscrit dans la langue, dans son paramétrage virilisant, à la fois fin et grossièrement pétris de biais androcentriques. Quant aux termes cliniques plus récents, qu'il s'agisse de « dyspareunie » ou d'« algopareunie », ils sont en apparence seulement déprogrammés, dénués de sexisme : une fois passé au crible, on y entendra, par homophonie et approximation, l'évidence d'une non-conformité, dans le verdict de ne pouvoir être « réuni » ou conjoint. La frigidité renvoie au « stigmaté » : compte au nombre des « stigmates » lus par Erwin Goffman,¹ au même titre que la perte de la virginité, autre stigmaté (voir *Stigmaté*).

Marque du pouvoir à même la peau, blessure, cicatrice, trace de clous de crucifixion, plaie, marque de fer rouge : quoi de plus parlant, quoi de plus « frappant », quel mot marque, écrit mieux que lui la langue programmatique du « g », de sa géhenne -- langue de « haine » ? Mot de genre masculin, précise Hélène Cixous dans l'introduction au recueil *Stigmata* qui tire son titre de l'essai intitulé

¹ Erwin Goffman, *op. cit.* p. 71; p. 100.

Stigmates, écrit en octobre 1995, publié en 2001¹. L'auteur précise que le sens du mot se retourne, et qu'il joue ainsi un tour supplémentaire : qu'en glissant vers le règne végétal, « stigmaté » cesse d'être signe de destruction, de souffrance et d'interdiction, pour devenir signe de « fertilisation, de germination ». Dans le « règne » végétal, le stigmaté désigne une partie du pistil : l'organe féminin où germe le pollen masculin. « Le stigmaté est un petit utérus magique »². Mais pourquoi tant de « p » et de « g » dans l'appareil de reproduction des plantes ? Pistil et pollen ? Stigmates ? Pointes et pillons ?

Et si l'effet de bascule ne renvoyait en fait qu'à la plus enfermante des dialectiques : vie/mort, masculin/féminin. Et si le « magique » était l'un des autres noms du phallique ?

G...

« Prenez soin de vous », dit la lettre de rupture adressée à Sophie Calle, signée G, tatouée à même la peau, lettre qui figure sur la première de couverture du livre du même titre. Il faut passer outre la tentation d'une lecture intime ou intimiste ; il faut prendre le contre-pied d'une logique individualisante ou subjective, prendre le contre-pied de ce contresoinG en apparence privé et en forme de G, pour ouvrir au mieux la lettre (au double sens graphique et épistolaire) : il faut la répandre, la faire lire, c'est-à-dire faire en sorte que tout un « peuple » en devienne destinataire et y trouve sa voix ; il faut livrer la lettre aux voix et à la voie, à la voirie et à la rue : autrement dit à une

¹ Hélène Cixous, « Stigmates », *Lectora 7*, 2001, p. 195-202.

² Hélène Cixous, *Stigmata, Escaping Texts*, Routledge, Oxford, 1998, p. xii.

ou à des *calle* (la rue, en espagnol). Qui entre dans ce peuple ? Qui s'invite sous le nom de G ?

107 « femmes » choisies par Sophie Calle, dont une marionnette, une poupée de bunraku et un perroquet femelle, s'en prennent à G. Ou comment abattre la cloison entre le privé et le public, entre les « règnes » : comment réanimer les inanimés. En tout « g », on lira une coupure, un étranglement, c'est-à-dire une « section » -- ou encore sexion : un coup de poing en pleine face. Pourtant, il n'y a pas de face. La couverture ou « portrait américain » est un portrait sans visage, un gros plan de gorge. Il n'y a pas, merci Sophie, de visage où frapper. Sur la couverture du livre auquel a donné lieu l'exposition à la Biennale de Venise¹, le bas de la lettre est projeté sur un anti-portrait sans visage de Calle, dans une zone placée entre le bas du menton et le haut de la poitrine. Le **g...** y est adventice, en bas à gauche. Aucun rapport avec le cœur. Prendre soin de « soi », ce serait donc, pour commencer, se détourner et se défaire de cette lettre de cachet. La placer loin du cœur.

G'ENRAGE

Le collectif lillois fondé par Elisabeth Hancq et Suzanne Le Men *G'enrage* publie un webzine dont les thématiques et les propos dénoncent « une société dans laquelle les normes et la pensée dominante discriminent et dévalorisent certains individus en raison de leur sexe, de leur identité de genre et de leur sexualité » et résume sa ligne d'attaque en des termes qui croisent la ligne de mire d'*Alphagenre* : « Faire du bruit pour les minorités visibles. Parler entre autres contre la pensée majoritaire ». Le webzine au nom placé-sous-G ne fait pas que « parler » : il graphe et griffe, en ayant choisi de s'inscrire

¹ Sophie Calle, *Prenez soin de vous*, *op.cit.*

sous le logo déconstruit d'un G majuscule qui figure un mur fissuré menaçant ruine ; tout en affichant une logique du « g » majuscule et de sa prise de pouvoir, il livre la lettre à l'état de ruine ; dynamité, le G. La lettre revient plus loin dans le verbe – j'enrage : un mot d'affect -- ou comment la langue réagit, en augmentant sa voilure de contrôle, en multipliant ses procédures carcérales.¹

GAINE

Élément de lingerie (voir ce mot) et de langage. Bander, gainer, sont synonymes, affichant ainsi l'un et l'autre la marque, le biais andro-phallique : être « gainée » au féminin n'est ainsi qu'une variante, un sous-ensemble de ce qui « bande » au masculin. Il en va de même pour tout ce qui donne forme de « gaine » : fourreau phallique. – dérivé de « vagina », dit Littré : « gaïne est l'un des exemples où le *v* latin se transforme en *g* ». Gaine et glaive entrent en clôture dialectique, tournent en rond dans le même cercle.

La lingerie façonne, fabrique les corps, les met à disposition de regards eux-mêmes fabriqués, genrés au masculin : elle exalte ou aplanit, sculpte les tailles dites de guêpe, tout comme la linguisterie articule et s'articule autour de points de capiton phalliques : points-g phalliques de la « langue ». L'anglais invente le « shapewear » -- mot parlant, qui résume le genre : ce que l'on porte est une forme, c'est-à-dire une formation La langue des tissus, parsemée de g, est à elle seule un shapewear, une formation au genre, au porter de galons, gabardines, gros grain, guingans, guimpes ou guipures. La langue guinde, comme le corset : pris en un corset, en un

¹Consulté le 12/3/2015:<https://genrage.wordpress.com/about/>

corps sage, tout un savoir, une « sagesse », le corps ne « sait » pas, on lui fait oublier.

Hypnotisant début des *Ecrits* de Jacques Lacan (1966), dont on pourra avancer la possibilité toujours renouvelée d'en pratiquer une lecture *gay*, *queer*, non orthogonale : « « le style c'est l'homme même » répète-t-on sans y voir de malice, ni s'inquiéter de ce que l'homme ne soit plus référence si certaine. Au reste l'image du linge parant Buffon en train d'écrire, est là pour soutenir l'inattention ». Mais que vient faire ici ce linge ? L'allusion au comte de Buffon servirait-il de prélude au style « bouffon » de l'écriture lacanienne ? Le paragraphe suivant le confirme : Lacan y cite rapidement ses sources, une *Visite à Monsieur de Buffon* pré-révolutionnaire d'Hérault de Séchelles (1785) : « on y goûte un autre style qui préfigure le meilleur de nos reportages bouffonnants »¹. Deux mots surgissent en relief, appellent une lecture *queer/haptique*, et non *optique*, dans cette phrase-coup de dés qui lance les *Ecrits* et préface le recueil d'un « Ouverture de ce recueil » lui aussi des plus déviants et topologiquement impossible (quel recueil parviendra à se désigner auto-référentiellement, au moment de son ouverture, comme « ce » recueil ?) : ce « linge », et l'invention d'une « inattention » et de la nécessité de « soutenir l'inattention », qui déplace les attendus et présupposés de toute lecture. Apprendre à « soutenir l'inattention », c'est apprendre à lire en aveugle, haptiquement. Haptiquement, ce qui émerge du « linge » étrange « parant Buffon » est une singulière parentèle : ce n'est pas tant un objet *a* qui relie l'un à l'autre qu'un objet *g* : une série de points graphiques, reliant, par « linge » interposé, deux hommes « en train d'écrire » : entre le « linge » d'écriture de

¹ Jacques Lacan, *Ecrits*, Paris, Editions du Seuil, 1966, p. 9.

Buffon et les « reportages bouffonnants » par lesquels Lacan introduit sa propre écriture, circule une commune linguisterie : articulation graphique/génésique qui positionne le couple Lacan/Buffon en autour d'une même insistance et instance de la lettre du « linge », et de son intimité. Une seconde occurrence de l'homme au linge apparaît plus loin, dans le chapitre « Jeunesse de Gide », preuve s'il en était besoin que Lacan est loin d'occuper la position homophobe que lui assigne incompréhensiblement Didier Eribon. Dans « Jeunesse de Gide », s'inverse l'« aphorisme buffonesque » du premier paragraphe, désormais réécrit : « le style c'est l'objet ». Si l'objet pris en filature est ici, dans ces pages, un « objet g », on entend revenir plus loin, dans ce que Lacan appelle le « gémissement d'André Gide, celui d'une femelle de primate frappée au ventre »¹, les stridulations d'un désir très queer.

GALAXIE

Une « galaxie » est une donnée genrée-historiée. Son appellation tente de la faire passer pour une « mère » cosmique (comme la terre, du nom de Géa), avec service de lactation offert : « gala » : c'est le lait – la voie lactée, comme le rappelle Derrida lecteur de Genet dans *Glas*. Il ajoute : pas de « galaxie » où n'entre une « voix lactée regorgeant de sperme » d'où cette question : « aura-t-il éjaculé dans la « galaxie » ?² Il y a là tout un programme de genre au sens le plus binaire. Quant à ce que Marshall McLuhan a nommé la « Galaxie Gutenberg », la chose semble reposer sur la force d'une allitération en G – toute une « genèse » de « l'homme typographique ».

¹*Ibid.*, p. 741, p. 761.

²*Glas, op.cit.*, p. 282.

Et Gutenberg ? La majuscule de son nom est un « faux ». C'est un masque, une cachette, une combinaison de survie : ce ne serait pas son vrai nom. Il n'y aurait jamais eu de G dans son nom. C'est un nom travesti par protection, modifié à partir du lieu-dit Judenberg, colline où se serait trouvée, recluse/exclue, sa maison, dans le ghetto juif de la ville de Mainz, en temps de pogroms, selon Stephen Feinstein.¹

Et sous sa forme anglicisée en « galaxy » se glisse le nom d'un site informatique de conception éminemment binaire. Ce nom désigne le portail de « gestion » des fonctionnaires de l'enseignement supérieur. Sous *Galaxy*, suivez votre carrière, postulez, cliquez, chargez, déchargez. Il s'y pratique une syntaxe managériale de base, conforme aux formulaires d'achats en ligne : « nombre de semestres de congé de recherche demandé : 1 ; nombre de semestre de congé de recherche accordé 0 ». Le panier ? Vide.

GARCE, GARÇON

Garçon : « mot très difficile », commente Littré, qui cite longuement Diez – dont l'analyse étymologique est somme toute très *queer*, si on la lit de près, avant qu'elle ne soit renormée, aplanie, gommée et renormalisée par la lecture et l'interprétation d'Emile Littré :

Diez en a donné une étymologie fort ingénieuse : il a remarqué que dans le patois milanais garzon signifie à la fois garçon et une espèce de chardon : il en a conclu que c'était le même mot, et qu'il répondait à un dérivé du latin *carduus*, chardon. Pour la forme du mot, il rapproche l'italien *guarzublo*, cœur de chou, milanais *garzoeu*, bouton, qui, tenant à *carduus*, témoignent du changement de c en g. Pour le sens, il suppose qu'un jeune garçon a été dit, par métaphore, un bouton, un cœur de chou,

¹ S. Feinstein, *Johannes Gutenberg, The Printer Who Gave Words to the World*, Enslow Publishing, 2008.

quelque chose de non développé. Cette dérivation ne porte pas dans l'esprit une conviction complète, vu que les intermédiaires manquent pour montrer le passage du sens de cœur de plante à celui de jeune garçon. Aussi, dans l'état de la question, ne peut-on abandonner absolument la dérivation celtique : bas-bret. Gwerc'h, jeune fille (...) Garçon n'a pas plus que garce, par soi, un mauvais sens ; pourtant il y eut un temps dans le Moyen Age où il prit une acception très défavorable, et devint une grosse injure, signifiant coquin, lâche. Aujourd'hui il ne s'y attache plus rien de pareil, et c'est garce qui seul est tombé très bas¹.

La fantaisie de Diez greffe garces et garçons-garçonnes à une logique végétale, hérissée de chardons, de choux et de cœurs de plantes : il entre du « cœur », et sans doute du désir, dans la recherche d'un étymon d'où surgit un portrait de « garçon » en jeune cardon ou chardon en cours de croissance. L'écriture lexicographique s'hérise ici de dérives, de fourches désirantes : bouton dressé, chardon piquant, enfance, innocence et érotisme mêlés sous la plume de Diez. Sous celle de Littré, les choses sont très différentes : la figure du « bouton », lue par Littré comme « quelque chose de non développé », peut inversement être prise pour l'autre nom de la poussée, de la jeune croissance/turgescence. La dernière phrase fait tout pour annuler le moment de transition et d'équilibre (non daté) où, écrit Littré, « garçon n'a, pas plus que garce, par soi un mauvais sens ». La chute de l'article du dictionnaire redouble celle du « sujet », la « garce », ramenée par Littré dans un schéma différentiel qui la remet à sa place et la fait tomber « très bas ».

¹ Emile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, tome 3, Paris, Hachette, [1877] 1972, p. 2041.

GARDE

Le garde, la garde opèrent l'un et l'autre en « régime » militarisant, dont on suit la trace jusque dans le « regard » : dans la puissance optique ou panoptique du surveiller-punir. En mode réflexif, « se garder », le verbe glisse sur un seuil indécidable, qui hésite entre le sens de garder « pour soi », de s'augmenter, ou au contraire de se soustraire : évitement ou protection. Impossible, autrement dit, de se « garder » du g : s'en garder est un indécidable, une aporie. S'en protéger revient à en garder une part. Comment se « protéger » de son sigle, de son signe, de sa marque sexuante, de son hétéroadressage, puisqu'à la lettre on ne peut s'en garder (s'en abstraire) sans en garder (en conserver) ? Glue.

GARE

Lieu banal qu'une gare : elle l'est, mais selon l'étymon de « banal », qui désigne ce qui est mis au ban, discriminé, discrédité. Toute gare est traversée de corps, de genre, de politique. Lieu de passages, elle se donne à lire et à entendre d'aussi près qu'un « passage » d'écriture, en littérature. A priori interchangeable avec une salle « des pas perdus » (comme l'espace ainsi nommé de la gare Saint-Lazare à Paris), rien pourtant n'y est en pure perte. L'échange des corps qui y a lieu, l'ensemble des arrivées, des départs, et des correspondances qui s'y produisent, a tout à voir avec les corps qu'il entoure d'énoncés. Dans la langue des communications faites en gare, l'un des noms par lequel le lieu s'autodésigne est celui d'enceinte -- audible encore ici ou là, ou parfois remplacé par le substitut d'ensemble. Le message diffusé par le système d'annonce acoustique de la gare RATP de Châtelet les Halles rappelant qu' « il est interdit de fumer dans l'enceinte de la gare » a été modifié, puisqu'on entend

désormais qu'il « est interdit de fumer dans l'ensemble de la gare. » Enceinte ? Ensemble ? Quelle différence ? Outre la différence de genre grammatical (une enceinte, un ensemble), lui-même d'importance puisqu'implicitement tout l'espace associé se trouve masculinisé, d'autres implications se dessinent dans cette substitution d'un terme à un autre ; ce « fait de langue » ne doit pas, autrement dit, parce qu'il est imperceptible et a priori sans effets, être remisé au rang d'anecdote. Pourquoi avoir substitué à « enceinte » le mot « ensemble » ? Est-ce par souci de « pédagogie », de simplification, pour éviter toute confusion entre le substantif, issu d'un certain registre lexical (une enceinte) et l'adjectif (être enceinte), qui certes ne s'invite ici que par contresens ? Ou est-ce, à un niveau moins immédiatement perceptible, parce que le syntagme « enceinte de la gare » constitue une formation lexicale très « queer » : un assemblage aberrant, instable, reliant un masculin à un contexte connoté féminin ? La « gare » est étymologiquement le lieu où l'on prend « garde » : mot à connotation militaire-masculine, contrairement à « enceinte », point de croisement « queer » aux connotations à la fois militaires et féminines.

Gare. Se garer. Prendre garde : autant de mots placés sous le joug du « genre » le plus binarisant, figurant littéral du « pôle » masculin. Cette approche vaut aussi pour l'analyse que fait Mélanie Klein du petit Richard (ou Dick, par un détour pré-codé via le « petit » nom), analyse que l'on pourrait croire a priori ouverte et toute prédisposée à donner libre cours, sur fond de « gare », à la voix de l'enceinte : à savoir à la voix maternelle, celle de la mère. La gare, « c'est maman », explique Mélanie Klein au petit Dick, enfant autiste de 4 ans dont les acquisitions linguistiques et symboliques sont celles d'un enfant de moins de dix-huit mois. Elle écrit :

La première fois que Dick vint chez moi, il ne manifesta aucune émotion lorsque sa nurse me le confia. Quand je lui montrai les jouets que j'avais préparés, il les regarda sans le moindre intérêt. Je pris un grand train que je plaçai à côté d'un train plus petit et je les désignai sous le nom de « train papa » et de « train Dick ». Il prit là-dessus le train que j'avais appelé "Dick", le fit rouler jusqu'à la fenêtre et dit "Gare". Je lui expliquais que la "gare, c'est maman ; Dick entre dans maman". Il lâcha le train, courut se mettre entre la porte intérieure et la porte extérieure de la pièce, s'enferma en disant "noir" et ressortit aussitôt en courant. Il répéta plusieurs fois ce manège. Je lui expliquai qu' "il fait noir dans maman ; Dick est dans le noir de maman" [...]. Lorsque son analyse eut progressé [...] Dick découvrit aussi que le lavabo symbolisait le corps maternel, et il manifesta une peur extraordinaire à se mouiller avec de l'eau¹.

Penser la « gare » comme lieu-maman, c'est encore la penser selon les normes hétérosexuées du papa-maman – un « g » de « papa » traînant ou trônant visiblement, graphiquement, au coin de la « gare ». Une structure binaire œdipienne joue autrement dit sa ligne mélodique (et graphique) ici. Deleuze et Guattari ont développé dans *L'Anti-Œdipe* une lecture critique de cette analyse par Mélanie Klein, par ailleurs très fréquemment citée et mentionnée par Deleuze en séminaire comme « la psychanalyse qui paraît la moins compromise dans ces histoires de rabattement sur le champ familial »². Ils remarquent que « le train n'est pas forcément papa, ni la gare maman ». Pour eux, cette binarisation des jouets n'est pas « de la suggestion, c'est du terrorisme (...) ». Dis que

¹ Mélanie Klein, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, p. 269-271.

² « *Anti-Œdipe* et autres réflexions », cours en ligne du 27/5/1980, http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=68, consultée le 19/08/2015.

c'est Œdipe, sinon t'auras une gifle»¹. Une gifle est toujours déjà donnée, pourrait-on ajouter, par le mot même : « gare » est un mot-gifle, une mainmise graphique et genrée, un coup de point « g ». Une présupposition réciproque lit autrement dit les mots « gare » et « enceinte », mots d'ordre l'un et l'autre à l'intérieur d'une pensée close et circulaire.

GARROT

Garroter : couper un flux. La conscience est un « garrot » : « ce n'est pas l'inconscient qui fait pression sur la conscience, c'est la conscience qui fait pression et garrot, pour l'empêcher de fuir² ». La sexualité est (chasteté comprise) « affaire de flux », qu'il importe de ne pas couper. C'est D.H. Lawrence, non pas un D.H. Lawrence tout en « orgueil » et priapisme mécompris par Simone de Beauvoir, mais le D.H. Lawrence de la schizo-analyse, qui a montré que la sexualité est « affaire de flux », et non pas de coordonnées œdipiennes, narcissiques ou castratrices. Lawrence s'en prend au contraire, comme le rappellent Deleuze et Guattari, « à la pauvreté des images identiques immuables, rôles figuratifs qui sont autant de garrots sur les flux de sexualité » :

Fiancée, maîtresse, femme, mère » -- on dirait aussi bien « homosexuels, hétérosexuels », etc., -- tous ces rôles sont distribués par le triangle œdipien, père-mère-moi, un moi représentatif étant censé se définir en fonction des représentations père-mère, par fixation, assumption, sublimation, et tout ça sous quelle règle ? La règle du grand

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, op.cit., p. 54.

² *Ibid.*, p. 405.

Phallus que personne ne possède, signifiant despotique animant la plus misérable lutte.¹

Comment échapper au garrot ? En passant « en dessous des conditions minima d'identité ». C'est précisément sur ce seuil de l'infra-identitaire que s'écrit *Testo-Junkie* de B. Preciado, en tant qu'agencement sériel ouvert, semis de lettres initiales à la fois opaques et transparentes, fermées et resémantisables. La langue moléculaire du « devenir-T », d'une métamorphose sous testostérone, n'est pas celle du théâtre : devenir-T contre atelier drag-king. Un des passages de *Testo-Junkie* fait fuir l'écriture, fait bifurquer son projet partiellement narratif, bloque le récit de la conduite des ateliers drag-king :

Aujourd'hui, je devais faire un atelier drag-king à Bourges. Quand j'ai annoncé aux participants que je ne pourrais pas faire l'atelier parce qu'un de mes amis était mort, ils se sont lamentés, m'ont demandé de rester (...) Mais je vais venir à ton enterrement (...) poussée par une force métabiologique détruisant tout sur son passage : les ateliers, la multitude hurlante, les directeurs de musée et d'université, les horaires de train, la circulation bloquée... Je laisse la charge de l'atelier à King Victor et j'attrape un train pour Paris².

Pas d'atelier : coupure et flux trans-désirant, filant, transitant à toute vitesse du côté de l'ami mort : le train est un flux, une puissance « métabiologique », une machine à couler, à percoler, au même titre que le gel de testostérone. Si un atelier drag-king peut avoir une performativité « critique », un pouvoir de parodie, d'imitation, de désinstallation des programmes de genre, ainsi que la force inouïe de faire communauté, il reste par ailleurs prisonnier du programme principal : le programme visuel, scénique et théâtral, d'une mise en scène qui déplace le

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Édipe*, op.cit., p. 421.

² Beatriz Preciado, *Testo-Junkie*, op. cit. p. 376.

sujet sans en affecter le programme « molaire ». Les ateliers drag-king sont assujettis aux pouvoirs de l'image (voir l'entrée « image »), avec risque de resédimentation des « surmois » : ce que confirme une des voix « King » de *Testo-junkie* : « il est par exemple inévitable que quand j'occupe la position de king dans un atelier, c'est-à-dire quand tout autre personne est là pour cirer mes chaussures, je ressente une pulsion sexuelle me faisant désirer mettre n'importe quel autre corps à quatre pattes et le baiser avec ma bite synthétique¹ » -- elle-même solidement arrimée, fixée avec un système de garrotage élastique au corps.

GAUCHE

« En 68 », déclare avec humour et auto-dérision Eric Fassin au *Nouvel Observateur*, pour évoquer une enfance apparemment dépourvue d'éducation à la politique, « je confondais gauche et gaullisme »² : c'est mettre précisément le doigt sur une ligne graphique trouble, sur la limitrophie floue où courent les noms des « camps » politiques et le rapport qu'ils entretiennent avec une lettre d'Etat elle-même très « gaullienne ». L'emploi du mot « gauche », tout comme « impressioniste », « gay », ou « queer », relève de la logique de l'incrimination, ou en rhétorique de l'antiparastase : pas de gauche, implicitement, sans que se dessine un plan de table ou un plan de répartition des sièges d'une assemblée en hémicycle ; pas de « gauche », autrement dit, sans mauvaise ou bonne place à la « droite » d'un père, quelque part. Comment être de « gauche » sans passer par le mot,

¹*Ibid.* p. 319.

²Entretien avec E. Aeschiman, *Le Nouvel observateur*, 1^{er} décembre 2011, « Mais qui sont Didier et Eric Fassin ? », <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20111201.OBS5765/mais-qui-sont-didier-et-eric-fassin.html>, consulté le 12/3/2014.

sans s'y soumettre et brandir son point ou son poing g ? Comment y résister ? Comment lui faire « front » sans lui redonner un « visage », une visagété ? Comment parler une langue « senestre » qui ait politiquement, médiatiquement, ses chances, et ne s'enferme pas dans une langue archaïque ou zoologique ? Comment parler une langue qui ne dorme pas, et ne dorme pas « debout » ? Echapper au double point g, inventer de nouveaux mots.

GAY

Tout comme l'une de ses traductions en français, « homo », « gay » entre par renormalisation dans un réseau binarisant, et ce malgré ses forces traversières et intraduites, malgré la puissance de déviance d'un « y » anglo-importé, à lire-toucher comme lettre de « traviata » littéralement et graphiquement de « traviole », par conséquent comme lettre queer. Homo/hétéro, ou gay/straight : comment ne pas y lire l'imposition d'une grille binarisante, le retour d'un dispositif à deux corps se faisant face, c'est-à-dire, littéralement, se redonnant un visage, une identité, et rentrant dans la logique épinglante du photo-maton ? En anglais, le mot échappe davantage qu'en français au devenir-nom : en tant qu'adjectif, il semble plus labile, mais tout autant soumis à renormalisation, par exemple via le rétroacronyme anglophone de « Good As You », qui l'appesantit des lourdeurs moralisantes de ce qui serait « good » : nous sommes aussi « bons », nous vous « valons » bien : retour, non pas éthique, mais bien moral-moralisateur. En français, pourtant, continuer à le préférer à « gai », qui fait disparaître la force déviante de son y « grec » ; en attendant le jour où « nous n'en aurons plus besoin », pour citer les propos de l'activiste Peter

Tatchell : « au long terme, les identités lesbiennes et gays n'auront plus lieu d'être »¹.

GEL

Vaste circulation queer, en roue libre, hors-marché et clandestine, de sachets de gel de testostérone dans *Testo-Junkie* sous le nom de Testogel : un cadeau de Del, « mon maître *gender hacker*, (...) 30 sachets de 50 mg de testostérone en gel. Je les garde dans une boîte en verre, longtemps, comme s'il s'agissait de scarabées disséqués, de balles empoisonnées extraites d'un cadavre, de fœtus d'une espèce inconnue, de dents de vampire capables de vous sauter à la gorge juste pour les avoir regardées »². Sous le verre du bocal prolifère la substance traversière : vie/mort, cadavre/fœtus, dissection et vampirisme. La notice accompagnant le produit est lue comme « un manuel de microfascisme », qui présuppose, ajoute Preciado, « que l'usager de testostérone est un « homme ». La molécule, de son côté, ne tient pas en place : elle passe, par contact, d'une peau à l'autre : « comment contrôler le trafic, surveiller la micro-diffusion d'infimes gouttes de sueur, l'importation et l'exportation de vapeurs, la contrebande d'exhalaisons, comment empêcher le contact des buées cristallines, comment contrôler le diable transparent, glissant de la peau de l'autre vers la mienne ? » Preciado-Rimbaud : la poésie du passage dit, littéralement, ce qu'il y a de poétique dans le fait de « passer » à travers corps : le gel se vaporise. Plus de « g », ou presque : gouttelettes, brouillard, nuée, « vapeurs »,

¹ Peter Tatchell, « Just a phase », 27 novembre 2006, en ligne : http://www.theguardian.com/commentisfree/2006/nov/27/isgayjustap_hase, consultée le 1/9/2014. Je traduis.

² Beatriz Preciado, *Testo Junkie*, *op.cit.*, p. 51.

« buées », « exhalaisons » : des souffles, premiers-derniers, des souffles queers de vampires au seuil du vivant.

Le « gel » de testostérone déconstruit (en langue Derrida) ou fuit, percole (en langue Deleuze-Guattari) : il rabat l'érigé sur le gélatineux, le semi-solide, le colloïde, entre suspension et solution. Les gels n'ont qu'une apparence de stabilité : risques de floculation, de dispersion instable. Efficacité politique du gel : mettre en contact, faire se toucher les peaux, parasiter, épaissir la limitrophie entre les « sexes », faire peuple, peuple mobile et re-genrable. Dans l'essai de Preciado, le mot-clé n'est pas tant « gel » que « testo » : le livre est un « essai », un « test », fait le récit d'une période-test d'application de micro-doses de testostérone ; il enregistre aussi le « test » du passing, de la traversée moléculaire et physique des membranes corporelles, surfaces chimiques ou collections de pixels. Sous son titre catalan de *Testo Yonqui*¹, l'essai est plus queer encore : c'est un essai transformé, avec ses « on », ses « qui » plus ce Y ouvert grand comme une schize où faire venir un peuple-qui-manque.

GEN-

Affixe de sens réversible, ayant basculé du sens de « ce qui est produit » à celui de « ce qui produit, ou cause, fait naître ». La particule semble à elle seule, dans ce mouvement de bascule, s'arroger la toute puissance d'« engendrer » (voir cette entrée).

Le choix du terme « gène » par Wilhelm Johannsen en 1909 relève d'une stratégie mimologique à double sens, dans laquelle « mot » et « chose » impliquent une combinatoire qui les place en relation de bi-suppléance.

¹ Beatriz Preciado, *Testo Yonqui*, Madrid, Espasa Calpe, 2008.

En cherchant à isoler des micro - « éléments » au niveau du « génotype », de la couche profonde du vivant caractérisée comme chimiquement immuable, ce qui se greffe sur cette discipline naissance est la labilité du langage même. Le mot gène « est » autrement dit lui-même un gène : « *I have proposed the terms « gene » and « genotype » to be used in the science of genetics (...) The gene is nothing but a very applicable little word, easily combined with others* »¹.

GÉNÉRAL

Ce qui est « général », c'est le masculin, selon Monique Wittig, qui entend le mot au sens de l'opposition grammairienne marqué/non marqué. « Il n'y a pas deux genres, il n'y en a qu'un, le féminin, « le masculin n'étant pas un genre. Car le masculin n'est pas le masculin mais le général ». Elle ajoute : « le général seul donc est l'abstrait, le féminin seul est le concret (le sexe dans la langue). L'étape intermédiaire de son analyse consiste en ceci : « il y a le général et le féminin, la marque du féminin ». Pourtant, n'est-ce pas passer à côté, manquer précisément la marque, et, au sens anglais, manquer la cible (to miss the mark) ? S'il y a marque, n'est-ce pas plutôt du côté de cette lettre partagée qui sature la langue et affleure dans genre, dans général ? N'est-ce pas une erreur de continuer à penser en termes d'opposition binaire (opposition que certes le concept « lesbien » tend à vouloir défaire) et de prendre le « général » pour l'abstrait ? La grande force de ce qui est « général », la grande force du « genre », pris au

¹ Wilhelm Johannsen, *The American Naturalist*, University of Chicago Press, vol. 45, n° 531, mars 1911, p. 132. Je traduis : « j'ai proposé d'utiliser les termes de « gène » et de « génotype » dans le domaine de la génétique (...) Le gène n'est rien d'autre qu'un petit mot mobile pouvant se combiner très facilement à d'autres ».

sens wittigien, est précisément d'être on ne peut plus concret : suspendu à la gravure de sa (mono -) gamme. Dans le même paragraphe, Monique Wittig évoque l'expérience de Djuna Barnes, qui parvient, dit-elle, à « universaliser le féminin », puis, semblant se raviser, qui « annule les genres en les rendant obsolètes ». Contre le « genre », contre le « général », et contre le masculin, l'une des forces de « Djuna » semble être lancée par un singulier jeu de dés : celui des deux premières lettres de son prénom.

Un culte du « g » traverse l'approche wittigienne, y compris dans ce petit texte intitulé « Point de vue, universel ou particulier ». Dans un beau paragraphe Wittig en appelle à un dispositif d'auto-génération : « il nous faut (...) sortir de nulle part, être nos propres légendes dans notre vie même, nous faire nous-mêmes êtres de chair aussi abstraites que des caractères de livre ou des images peintes »¹. Mais des caractères de livre, des images peintes, sont-ils si « abstraites » ? La dernière partie du texte insiste sur la dimension visible, quasi-tactile du langage : « sous sa forme visible et matérielle le langage est forme, le langage est lettre (...) C'est le travail des écrivains donc de s'intéresser à la lettre, au concret, au visible du langage, à sa forme matérielle. Dès que le langage a été perçu comme matériau, il a été travaillé mot à mot par les écrivains. Ce travail à ras des mots de la lettre réactive les mots dans leur disposition et à son tour confère au sens son plein sens² ». Mais la lettre à peine entrevue, la phrase en revient aux mots : en vient aux mots, et au « plein sens ». Plus loin, dans l'essai intitulé « Le cheval de Troie » revient l'idée du matériau-forme, appliquée à

¹ Monique Wittig, *Le chantier littéraire*, Paris, Editions iXe, p. 112 ; p.116.

² *Ibid.* p. 117-118.

l'écriture, encore et toujours visitée à l'échelle des « mots » : « les mots sont tout dans l'écriture ».

Ce qu'entend Wittig par « lettre » n'est donc pas « la » ou « une » lettre. Elle entend, précisément, le « sens » : l'implication abstraite véhiculée par l'idiome « à la lettre ». Disposition et « plein sens » rabattent la ligne de fuite sur une quête sémantique, qui semble prête à étouffer sous sa propre « plénitude ».

Quant à ce qu'il faudrait comprendre par le « général » wittigien, il mobilise également un vaste champ sémantique militaire, prêt à répondre à l'appel. Ce n'est pas une métaphore : c'est littéralement qu'un chef d'armée met en application ses « machines de guerre », expression que Wittig emploie dans un sens qui semble exactement opposé à celui qu'elles ont chez Deleuze et Guattari : « Certains mots, loin d'être isolés, débarquent dans le chantier littéraire comme de vrais corps d'armée avec tous ceux qui les entraînent à leur suite et les rêveries qu'ils suscitent ne procurent pas toujours de l'agrément. Tels sont femme, homme, sexe, et tout leur arsenal¹ ». Wittig, ou l'art « masculin » de la guerre ? Ce n'est pas si simple, si binaire. Wittig, ou l'art de reporter le « g » à date ultérieure, le plus loin possible du début du nom propre.

Au contraire de Wittig-essayiste, Wittig-écrivain rencontre, quant à elle, très souvent, « la » lettre, cette lettre en particulier qui n'a rien d'abstrait et figure au bout du nom. Son blason est ramené inlassablement dans les filets de l'écriture de Wittig – un g minuscule qui guette, revient en début de titre (*Les guérillères*), essaime. L'écriture se bat contre, tout contre : la lettre joue à monter l'écriture, s'y agence et part à l'assaut, la dissout, la rend fluide et la

¹*Ibid.*, p. 134.

découpe, avec effets de rechute ou de réduction à de petites coupures : ce sont des « glanures »¹. Au fil de *L'Opoponax*, des *Guérillères*, du *Corps lesbien*, ou du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, affleurent le gélatineux, la géhenne, la gloire, Guibors, les « Gagéennes », les gorgones (voir ce mot), Catherine Legrand et Valérie Borge, *Les Géorgiques*, les losanges, les trous d'égouts, et Virgile, si. Y voir non pas un agencement de pouvoir, mais un coup de dissémination de nom propre, c'est-à-dire de « wit », c'est-à-dire de « joie » : sorte de bien-être souverain difficile à gagner, difficile à garder, difficile à développer²». La joie du g chez Wittig est tout entière dans le port (non obligatoire) de l'accessoire, ou appendice porté au bout de la langue, mis en libre circulation.

GÉNÉRATION

Comme le verbe « engendrer » (voir l'entrée) qui fait symptôme sous la plume de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe*, le terme de « génération » constitue à lui seul un micro-énoncé politique : dans le cliché qu'est devenu l'expression de « génération 68 », comment ne pas lire un acte de fausse historicité, une posture d'intimidation ? Geste ou hold-up sémantique qui joue à effacer la date tout en l'affichant : *double-bind* que cette demi-date privée de son siècle, qui semble écrasée, physiquement abattue sous le poids du concept familialiste et positiviste de « génération », qui l'asphyxie de son air vicié. « Génération 68 » est une façon efficace de désavouer la puissance de ce qui s'est produit au voisinage de ce nom, en en faisant une maladie adolescente, un

¹ M. Wittig, *La pensée straight*, Paris, éd. Amsterdam, 1992, p. 145.

² M. Wittig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, *op.cit.*, p. 125.

caprice d'enfant gâté. Voilà qui revient à dire « c'est de ton âge », et à faire rentrer un devenir-révolutionnaire au bercail de la « famille » : *gens, gentis* : souche, descendance, race (voir l'entrée « gens »). Voilà qui revient à annuler toute tentative de fuite dans le cycle, à l'emprisonner dans les « anneaux » des générations, des « anniversaires ».

L'étiquette sociologique de « génération » et la pensée générationnelle, faite de segmentations en cohortes, occupent un vaste terrain médiatique, depuis qu'elles concernent (entre autres) toute personne née par exemple entre le début des années 1980 et le début des années 2000, qui se voit désormais enrôlée dans la classe quasi-militaire de « génération Y ». Cet Y serait né d'une allusion à la forme en Y des fils de casque de baladeur reliant une (ou plusieurs) têtes, exo-organe autour de chaque « porteur », singulier ou non -- ou, autre source possible du terme, la génération Y viendrait à la suite de la génération démographique X, celle des post-baby-boomers nés entre 1961 et 1981. Chaque tentative de portrait générationnel implique des critères partiels et partiels, tels que l'hypothèse d'un changement de « valeurs » avancée par Pascale Weil pour qui la rupture démographique et générationnelle entre les baby-boomers et leurs enfants pourrait se résumer à un changement de « paradigme » énoncé en ces mots : « du père aux pairs »¹, formule dans laquelle entendre un nivellement de relation intra-familiales, un déni des hiérarchies. Quelle différence ? En quoi a-t-on quitté les rivages du « patriarcat » ou du « paternalisme », lorsqu'on remplace un mot par son homophone, l'un et l'autre enrégimentés sous le même sceau graphique ? Si l'allégeance à la figure patriarcale est

¹ Pascale Weil, *Tels pères...quels fils ?* Paris, Groupe Eyrolles, 2006, p. 23.

déplacée, remplacée par une forme d'alliance horizontale entre « pairs », le choix de ce dernier mot reste prisonnier d'une métaphoricité monarchique : grevé.

Deleuze et Guattari évitent avec soin le terme de « génération », auquel ils substituent les notions de peuplement, de population : « le problème de l'inconscient, à coup sûr, n'a rien à voir avec la génération, mais avec le peuplement, la population. Une affaire de population mondiale sur le corps plein de la terre, et pas de génération familiale organique »¹ (voir l'entrée « organe »).

GENÈSE

Aux trois mots en « g » du titre du colloque de mai 2003 à la Bibliothèque nationale de France « *Genèses Généalogies Genres* »,² Jacques Derrida fait suivre un quatrième, briseur de trilogies : le vocable de « génie », qui figure désormais dans le titre à quatre mues des Editions Galilée : *Genèses, généalogies, genres, et le génie*. Le « génie », autrement dit, arrive, ou vient à part. Cette genèse en deux coups (deux livres, l'un très volumineux, le second plutôt mince) déplace le premier « g » biblique : bégaiement de G. Plus d'origine, mais des coups doubles, des coups de dé-construction ou de limitrophie, Derrida jouant à déconstruire ici, comme ailleurs, le « g dur » hégélien.

GÉNIE

Dans *Genèses, généalogies, genres, et le génie*, Derrida flairer le long d'une piste d'animots en « g », positionné en

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, *op.cit.*, p. 43.

² *Genèses Généalogies Genres, Autour de l'œuvre d'Hélène Cixous*, sous la direction de Mireille Calle-Gruber et Marie-Odile Germain, Paris, Galilée, Bibliothèque nationale de France, 2006.

chasseur-cueilleur ou en preneur de sons. Il n'accorde aucune confiance, comme il se doit, à ce mot : « à accorder la moindre légitimité au mot « génie », on signerait une démission de tous les savoirs, des explications, des interprétations, des lectures, des déchiffrements – en particulier dans ce qu'on appelle vite l'esthétique des arts et des lettres, supposée plus propice à la création »¹.

Du mot « génie », argumente Derrida, il sera fait un usage-en-déconstruction : « si je devais proposer quelque chose comme une thèse, j'essaierais de montrer en quoi le concept de génie, si c'en est un, doit se soustraire et à son sens courant et même à son appartenance pourtant évidente et vraisemblable à la série homogène, homogénéique, génétique, générationnelle et générique (genèse, généalogie, genre). S'y soustraire et même en déranger l'ordonnance »².

Soustraire un mot à cette « lignée de mots de même famille en g », dit Derrida – déranger l'ordonnance : mais comment, puisque le souci de dérangement est lui-même rivé à la même graphique-politique, verrouillé derrière les mêmes barreaux, pris dans les rets d'un même arrangement (du « sexe »), saisi par le même faisceau, le même œil de la lettre ? Après une traversée de noms « propres » (Gregor, le héros de *La Métamorphose* de Kafka, Georges, le prénom de son propre père), Derrida bifurque, opte pour une tactique de déplacement, tel un joueur habile de bonneteau (technique évoquée ailleurs) : le tour de passe-passe consiste à déplacer une carte, à la perdre dans une série, à la rendre interchangeable. Au mot « génie », d'autres sont substitués – des mots mobiles, inversables, des mots de désordre ou

¹*Ibid.*, p. 12.

²*Ibid.*, p. 14.

d'anagrammatisation : rêve/réveil, secret/certes. « Génie », plus loin est délogé et remplacé par « jet », traduction de l'allemand *Geworfenheit*, en manière de « queerisation », de torsion-déconstruction.¹ Il y a tout un monde entre *gé* et *jet* : entre la première version graphique et son apparent équivalent phonétique. Entre les deux l'écart est aussi grand que de « génie » à *djinn*.

Quant au « génie » de la langue française, le mot ne manque pas de faire irruption dans la déclaration que fait publiquement, par média interposés, Marc Fumaroli, lorsqu'il se prononce contre la circulaire ministérielle du 6 mars 1998 pour la féminisation des noms de métiers, fonction, grade ou titre dans les textes réglementaires et dans tous les documents officiels émanant des administrations et établissements publics de l'Etat. L'académicien s'élève contre ce qu'il considère comme une atteinte à la langue française, et en particulier contre son « génie », qu'il se garde bien de définir. Il ajoute : « Qu'est-ce que vient faire le sexe dans des fonctions qui sont abstraites (...) En fait c'est briser une des lois profondes de la langue, c'est aller contre son génie, et c'est plutôt à mon avis mettre l'orgueil là où il n'est pas »². Génie, loi profonde, orgueil : tout un scénario en trois temps, dont on pourrait montrer qu'il épouse lui-même les contours d'une mise en scène classiquement sexualisable, bien que placée sous le signe de l'argumentation abstraite. Avant d'entrer, commencer par frapper, au moyen d'une question rhétorique en « qu'est-ce que » ; briser ensuite (l'opercule), se glisser au point le plus profond, et le plus obscur, de l'argument, avant de déployer l'apparat d'un « orgueil » -- lequel mot vient littéralement « mettre » un

¹ *Ibid.*, p. 62.

² https://www.youtube.com/watch?v=GKSImQsDVYs&feature=playe_r_embedded, consultée le 15 juin 2014.

point d'orgue au débat. Que vient faire le sexe ? Tout, via la langue.

Génie, répond en mode préquel Hélène Cixous, est un mot qui gêne, en faisant le détour par Léonard de Vinci :

Pour représenter le génie, Léonard de Vinci fit nettoyer, dégraisser, racler des boyaux de mammifère. Un système de soufflets géant permettait d'insuffler des boyaux tendus dans une pièce jusqu'à ce que les parois deviennent invisibles et que les boyaux emplissent la pièce entière de leur volume. Ainsi du génie qui joue sur la souplesse de la conscience et repousse et s'étend ; jusqu'à la limite. On peut imaginer alors la fissure, l'explosion, le bruit de l'explosion. Quand je l'imagine, après avoir déjà imaginé les boyaux, je suis saisie de Dé.G.out. Génie ? Ce génie-là me gêne. Ce G. aussi.¹

GÉNITIF

Cas possessif : G, ou le tour d'écrou de la propriété ? Littré hésite : « par une mauvaise imitation de la grammaire latine, les grammairiens du 17^e siècle donnaient, en français, le nom de génitif au rapport marqué par la préposition *de* (...) E [tymologie] : du latin *genitivus casus*, le cas qui engendre, dit ainsi peut-être parce que le rapport de filiation, qui s'exprime aussi par le génitif, aura été pris pour type des rapports exprimés par ce cas, ou plutôt parce qu'on rapportait au génitif la formation des cas obliques et de tout le pluriel »². Reporter les « cas obliques » à ce qui relève d'une arborescence telle que la filiation, c'est appliquer un modèle de striation : point de blocage à toute alliance, pensée lignagère.

¹ Hélène Cixous, *Les commencements*, Paris, Bernard Grasset, 1970, p. 170.

² « Génitif », *Dictionnaire Littré*, Paris, Hachette, 1972, tome IV.

GENRE

Hypothèse phono-queer : si le terme de « gender » s'est imposé comme concept critique, comme ligne de fuite ou porte de sortie possible en anglo-américain, c'est, entre autres, parce qu'autour de sa lettre initiale se déploie une ritournelle, lancée en même temps, du même coup, que son jet de dé ou son déjeté, sa marche chaloupée ou pluridirectionnelle : une ritournelle transcrivant un /dj/ dont l'équivalent n'existe nulle part en français, où le digramme /dʒ/ ne se produit que dans des mots importés ou autour d'un intervalle correspondant à une articulation importée du latin (par exemple dans le verbe « adjoindre »). De ce micro-moteur à explosion phonatoire ne circule presque aucun mot du lexique français, mis à part le « jazz » (où d'ailleurs Erwin Goffman lit de son œil de sociologue une forme de déviance ou de « stigmaté ») et quelques beaux noms de villes exo-européennes (de Djibouti à Djakarta), plus ici ou là un mot d'arabe (djinn), de dialecte espagnol (yo, prononcé *djo* : je) ou, autre piste, les deux lettres signantes/filantes de la déconstruction : Derrida Jacques, dont le nom est « déjà », comme l'a entendu G. Bennington, un lancer de dé -. Le « genre » est aussi lisible comme un genre de déjà : un déjà là, historiquement construit ou reconstruit.

Dentale, affriquée : ce son /dʒ/ est celui de la consonne affriquée post-alvéolaire voisée, représentée par une ligature dans l'alphabet phonétique international : un seul caractère constitué de deux sons, qui requiert outre-anglophonie deux lettres, d+ej (lettre supplémentaire de l'alphabet latin). Il entre du « trouble » dans cette production phonétique, qui repose en termes articulatoires sur une production de friction et de turbulence¹. Là où

¹ L'article *Wikipedia* précis : son mode d'articulation affriqué

deux mots en anglo-américain voisinent sans se chevaucher sémantiquement ni phonétiquement (*gender* et *genre*, mots de prononciation très différente, dont le premier dépend d'une affriquée (dʒ), le second d'une fricative (j)), un seul terme « gère » en français les domaines du grammatical, du style, et du sexe dit social ou construit, notion avec laquelle le « genre » en français a fini par être confondu, à tort, Judith Butler ayant opté pour ce mot parce qu'il résiste en anglais aux réductions binaires. L'écriture retorse, résistante, syntaxiquement très *queer* de Judith Butler, dont la langue est soumise à de multiples ruptures, ajouts, retournements de formes interrogatives, rend toute simplification et tout schématisme binaire impossible. Certains mots sous sa plume, d'un usage rarissime, relèvent d'une écriture qui doit se laisser approcher pour ses aspects les plus contournés, pour ses difficultés mêmes, par exemple lorsque, se faisant l'interprète de Beauvoir, Butler décrit le sexe comme « factic » :

For Beauvoir, sex is immutably factic, but gender acquired, and whereas sex cannot be changed – or so she thought – gender is the variable cultural construction of sex¹.

Que veut-elle dire ? De toute évidence, une opposition entre le « factuel » du sexe et la fiction du genre. Mais qu'écrit-elle en « fait », que fait son écriture ? Elle perturbe, déplace, inquiète, fait se côtoyer les « contraires » : comment ne pas entendre du « factice » dans ce « *factic* » ? Comment ne pas y lire une pré-

« signifie qu'elle est produite en empêchant d'abord l'air de passer, puis le relâchant à travers une voie étroite, causant de la turbulence »
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Consonne affriqu%C3%A9e post-alv%C3%A9olaire vois%C3%A9](http://fr.wikipedia.org/wiki/Consonne_affriqu%C3%A9e_post-alv%C3%A9olaire_vois%C3%A9)

¹ Judith Butler, *Gender Trouble, Feminism and the Subversion of Identity*, Routledge, New York and London, 1990, p. 152.

inscription des perturbations conceptuelles que Butler fera subir et au genre et au sexe ? Le passage au français implique la perte de ce qui en anglais était un indécidable, une limitrophie instable. Il en va de même du passage de « gender » à genre, phonologiquement moins labile, moins fluide. Au « g » français, le /dʒ/n' est pas homologue. Entre ces deux lettres se faufile une dimension de désalignement et de turbulence : « gender » comporte un dispositif anglo/phono/graphique « *trouble* », troublée tant l'autre nom de la turbulence. Ce que déconstruit en particulier *Trouble dans le genre* est précisément la limite du « sexe » et du « genre », la limite (beauvoirienne, dualiste) devenant limitrophie : zone de feuilletage, de transformation d'état, d'épaississement et de fuite. Là où en anglo-américain « *gender* » donnait lieu à une micro-explosion phonétique avec lettre plosive, explosante-fixe, un « g » appose en français le couvercle, la clôture, le point d'orgue à la danse. Ce « g » est un sur-g ou « surgé », un « surveillant général » qui risque de réduire le tranchant du concept pour en faire un terme bureaucratique, alors qu'en anglo-américain (où le risque d'instrumentalisation existe aussi, de façon différente), il n'a de cesse d'inviter une bande d'insurgé. e. s. Il n'est pas seul, il ne cesse d'essaimer – via par exemple le concept d'*agency*, ou « a/dʒ/ency/ » (voir ce mot).

Genre ? Ne lui manque-t-il pas des lettres (comme au nom de Genet – voir l'entrée *Glas*) ? N'a-t-il pas grise mine – une couleur de bureau ou de mur d'université hors-les-murs ? Son genre grammatical : masculin. Ses voyelles : une série de « e » (tout un monde de non-a), autrement dit la plus terne, la moins « colorée », la plus « blanche » des voyelles peintes par Rimbaud ; pas la moindre possibilité de « naissance latente » dans ce mot, dont le milieu est occupé par un nouvel effet de claustration : par une nasale

et son effet de clôture – là où l'anglais fait rhizome autour d'une scansion ded : *djender*. Alors que « *gender* » ouvre la porte à une indiscipline, à une déterritorialisation des rapports de sexes, pour en faire un sexe non seulement social, mais aussi linguistique, tissé d'affects, de psychanalyse et d'interactions verbales, via un mot complexe échappant au binaire, sa version francophone enferme le mot au fond d'un placard phonétique, ce dont atteste l'instrumentalisation, la récupération bureaucratique auxquels le « genre » et son objet ont été soumis. Ceci est en partie analysé lors de la table-ronde ayant réuni en 2007 Judith Butler, Éric Fassin et Joan Wallach Scott, autour de la question : « Pour ne pas en finir avec le genre »¹. « Gender » doit s'entendre en plus d'une langue, si l'on veut ne pas perdre le « trouble » de ses voisinages, de ses scansions, de ses bandes-son, de son branchement moléculaire (via une micro-particule) à une Djuna wittigienne, dont l'écriture joue, déjoue et fait varier l'invariable « g » (voir l'entrée *Général*).

Des dictionnaires du genre les plus réceptifs aux difficultés du mot, il ressort ce que l'on pourrait décrire comme deux techniques de contournement. Le mot est absent du *Dictionnaire du genre & sciences politiques*² qui en 2013 recense les concepts, théories et objets canoniques de la science politique (citoyenneté, libéralisme, administration, partis politiques, mondialisation, etc.), et montre le rôle central du genre dans leur genèse et leur maturation. Le mot est tout aussi absent, ou disons

¹ Eric Fassin, Joan Scott, Judith Butler, « Pour ne pas en finir avec le genre », Table-ronde, *Sociétés et représentations*, 2007/2, n° 24, p. 285-306.

² *Dictionnaire genre & sciences politiques*, sous la direction de Catherine Achin et de Laure Bereni, Paris, Presses de Sciences Po, 2013.

caché, dans le *Dictionnaire critique du féminisme* qui a connu trois tirages entre 2000 et 2007, soit deux ans après l'introduction en français de *Trouble dans le genre* de Butler (mentionné très rapidement comme venant rompre la « tragique bipolarité des genres ») : absente du glossaire, l'entrée genre n'y figure que dans les dernières pages, dans le discret *Index rerum* : « **Genre** : voir sexe et genre »¹.

Les multiples allers-retours de « gender » à « genre » ont été diversement lus, par exemple par Catherine Nesci qui lit un double déplacement, une double torsion à l'œuvre dans *Gender Trouble*, où, écrit-elle :

Butler préconise une dé-sexuation des êtres humains. Pour elle, le féminin n'est pas nécessairement rattaché à la femme et le masculin n'est pas nécessairement rattaché à l'homme. Butler neutralise la différence des sexes, et met en œuvre l'idée de performativité du genre. Elle repense ainsi le genre en dehors de toute fixité, de tout essentialisme. Pour résumer, un double transfert s'est effectué, de sexe à genre et de femme à gender, notion qui comprend à la fois les femmes et les hommes².

Il n'est pas certain que Judith Butler souscrirait à ce résumé : il est à peu près certain, disons, qu'elle ne reconnaîtrait pas certaines de ses formulations, qu'il s'agisse de « désexuation », de « neutraliser », ou de l'effet binarisant du « gender » compris à tort comme

¹ Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier, *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2^{ème} édition augmentée [2000, 2004], 2007, p. 311. L'entrée « sexe et genre », écrite par Nicole-Claude Mathieu, y introduit le « sexe social » (de Mathieu) et le « sexage » (de Guillaumin). La « tragique bipolarité des genres » où perce une certaine ironie figure p. 107 à l'entrée « lesbianisme ».

² « Genre, Gender : conjonctions et disjonctions », *Table-ronde*, http://www.fabula.org/atelier.php?Genre_-_Gender, consulté le 3/6/2012.

« comprenant à la fois les femmes et les hommes ». Les plis du féminisme « *non queer* » sont vite repris, lorsque celui-ci entreprend d'aborder les dispositifs conceptuels du féminisme *queer*. C'est à la lecture du *Dictionnaire des Intraduisibles* que le terme « gender » retrouve sa puissance de « phonème » : il n'est par définition pas traduit, mais intraduit-en-français – intraduit en particulier depuis un angle psychanalytique (l'article étant co-signé par Monique David-Ménard). Quant à la version produite par ses détracteurs qui en font une caricature en tant que « djendeur », elle relève le besoin d'un meilleur accès aux langues étrangères et à leurs concepts.

En 1972, un écrivain de langue française, ce français ayant été acquis en seconde langue, après l'allemand, avant l'anglais et le brésilien, et au voisinage d'une bonne connaissance de l'arabe et de l'hébreu, appris l'un et l'autre pendant l'enfance, a mis au point ou « construit » un tout autre terme, voisin et homophone de genre – un terme très queer : il s'agit du, « jenre », ou disons du *JENRE, inventé par Hélène Cixous dans *Partie*, ce texte expérimental où se délivre une sorte de *Wake* francophone post-joycien. A l'inverse de *Finnegans Wake*, *Partie* n'a eu en France ni réception, ni lectorat. Dans une écriture queerisée, où Hegel se réécrit Hegueule, le « genre » perd son g – sa lettre hégélienne, sa grille de lecture, son point de sclérose et d'étranglement : il s'égosille et rit ou s'écrit « **jenre** », sur l'un des versants de ce texte fendu et schizé, publié dans une édition tête-bêche, dont chaque versant porte pour titre « Si-Je » et « Plus-Je », l'un et l'autre anti-sujet labiles et post-identitaires. Jenre apparaît du côté « Si-Je », dans un passage où la grammaire est transcrite dans sa version grimaçante, en « gymnastique grimmaticale au bonditionnel subjonctif » : la voix « si-

je », venue d'entre les « peuples schisémites », se livre à un corps-à-corps :

Comme deux rêves jumeaux partant de foyers différents (...) ainsi Je s'innue en Si, Si se nuance de Je, Si s'accorpore en genre et en nombre avec son Je, corps à corps et sang pour sang (...) Si alors quelque liqueur fluide et subtile se répand par les pores, Si et Je s'étreignent si étroitement que peausible (...) ¹.

Je/nre, ici, ne se limite à son sens « grammatical ». Il agit au niveau du concept de sujet même ; il fait voler le « sujet » en éclats, en morceaux de « je », en parcelles qui l'ouvrent à la logique en « n sexes » de *Mille plateaux*. **Je/nre** est autrement dit une machine de guerre, un acte de piratage par anticipation du mot « genre » et de son initiale. Le « Je/nre » s'émancipe du « genre » par un « je » qui n'est plus un sujet, et n'existe pas sans l'hypothèse démultipliante d'un « si » : ou comment luxer la langue – cet attentat ayant, en France, un prix². La part du « je » greffé n'est pas à lire comme un manifeste identitaire, mais plutôt comme une forme de résilience qui refuse de se nommer résilience (comme par prudence et anticipation du potentiel de ce mot à devenir mot d'ordre). Pas de résilience, mais un. e « resilience » : la « résilience de Je » ³

¹ Hélène Cixous, *Partie, op.cit.*, « Si-Je », p. 23. Le chapitre porte la date de 1972. Voir aussi, de Marie-Dominique Garnier et Joana Masó, *Cixous Party/Partie de Cixous*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2014, actes de la journée inaugurale consacrée à ce texte le 23 juin 2012.

² Au regard de l'étendue, de la créativité, de la productivité et de la portée internationale de son œuvre, aucune reconnaissance officielle, d'envergure comparable, ne lui a, à ce jour, été accordée par la France.

³ *Partie, op. cit.*, « Resilience » est un des mots de « Si-Je », p. 30.

GENS

« J'aime les gens, quand d'autres sont fascinés par l'argent », déclarait François Hollande lors du discours du Bourget du 22 janvier 2012, ces « autres » renvoyant au clan du président sortant. Il est risqué de rassembler sous la même brassée de phonèmes, par effet d'antanaclase, *gens* et *argent*, même pour les opposer : les deux éléments juxtaposés, une fois cueillis dans le même filet de langage et contaminés par la même dégaine graphique, ne forment pas deux versants mais un seul, procédant d'un certain populisme dédié aux « gens ». Deux ans plus tard, une enquête est ouverte sur l'auteur du discours, Aquilino Morelle, conseiller politique à l'Elysée qui présente sa démission en avril 2014 suite aux révélations de Mediapart sur l'argent qu'il aurait touché pour une prestation d'assistance auprès d'un laboratoire pharmaceutique danois, en 2007, alors qu'il travaillait à l'Inspection générale des affaires sociales, organisme interministériel en charge du contrôle de l'industrie pharmaceutique¹. Une autre plume, celle de Paul Bernard, aurait livré à Morelle la trame de ce discours, sans doute retouché par l'orateur. « Gens et argent » : deux faces qui s'entre-déterminent, doublure réversible d'une même étoffe.

Le rapprochement rhétorique gens /argent, outre le fait de s'être avéré être, rétrospectivement, une machine à pré-lire, à pré-inscrire des pratiques professionnelles princières ou illégales, fait ici affleurer un point nodal : sous couvert de dialectique opposant dos à dos deux versants de la République, citoyens contre finance, ce qui se manifeste

¹http://www.romandie.com/news/Demission-dun-conseiller-de-Hollande-accuse-de-conflit-dinteret_RP/469637.rom, consulté le 19/4/2014.

ici n'est pas une opposition entre France « d'en haut » ou « d'en bas », mais une trame graphique commune à la langue de l'assujettissement. C'est la même langue, le même logos qui produit le couple « gens/argent » -- le même « logo » producteur de fictions à deux cases. Jamais « les gens » ne tiendront lieu de « peuple-qui-manque », de multitudes, de « personnes », ni de « foule ».

Quant aux « gens-du-voyage », elle introduit à une série de déplacements et de voyages lexicaux, la catégorie administrative ayant été introduite en 1972, pour désigner les personnes visées par la loi du 3 janvier 1969 venant en remplacement des « nomades » et « forains » de la précédente loi (1912), eux-mêmes ayant remplacé les « chanteurs ambulants » et « saltimbanques » de 1863¹. Double « g » de la formule euphémisante « gens-du-voyage », double contrainte d'un statut imposant à la fois une commune de rattachement et des titres de circulation devant être présentés sur réquisition des forces de l'ordre. Flux de « g », lettre carcérale adventice, pendant l'été 2010 : été de l'amalgame entre « roms et gens du voyage », de l'ethnisation, de la stigmatisation, avec pour point d'orgue le discours présidentiel du 30 juillet, dit discours de Grenoble, discours d'extrême durcissement sécuritaire prononcé en réaction aux émeutes de Saint-Aignan qui ont suivi la mort de Luigi Duquenet, jeune homme de la communauté du « voyage » tué par un gendarme. Quel rapport entre la municipalité de Saint-Aignan et l'hôtel parisien du même nom, l'hôtel de Saint-Aignan à la porte rouge, rue du Temple, devenu musée d'art et d'histoire du judaïsme ? Un même nom y saigne, rouge sang de part et d'autre.

¹ <http://www.fnasat.asso.fr/dossiers%20docs/traitement%20administratif/dossiertraitadmin.html>, consulté le 4/8/2014.